
Numéro 44 • Octobre 2015
Maze
Rencontre
ARCHIVE


13e
biennale
de lyon
la vie
moderne
10 sept. 2015 - 3 janv. 2016
biennaledelyon.com
LA BIENNALE
DE LYON
ART
31
訂房專線
08-8882345

ÉDITO

Les invités de notre labyrinthe sont les pionniers du rock progressif. Depuis 1994, à lui seul, le groupe Archive a permis l'émergence d'une nouvelle scène, en laissant des traces. Diane Rouxel, actrice que vous avez pu découvrir dans The Smell of Us ou la Tête Haute se joint au casting pour une rencontre-fleuve nous en apprenant plus sur son parcours et ses aspirations. Enfilez vos Stan Smith et prenons-nous tous la main pour discuter avec Born Idiot, Hippocampe Fou et bien d'autres dans les couloirs du Musée d'Art Contemporain de Montréal ou à la Monnaie de Paris.

Vous avez été nombreux à réagir et à débattre le mois dernier au sujet de l'interview d'Erika Lust et de la pornographie féministe. Ce débat, qui a également touché la rédaction, a permis d'entamer une réflexion sur l'image, que nous poursuivons dès aujourd'hui. De Dany Boon à Woody Allen, tout en puisant chez Pasolini, nous critiquons, revenons, aimons ou détestons ce qui nous est donné à voir. Parfois, les images passent, souvent, elles restent, de temps en temps elles provoquent, c'est aussi ce que nous avons cherché à partager en ce froid mois d'octobre.

Une fois encore, et pour la quarante-quatrième fois, en trois années à vos côtés, la rédaction du magazine Maze vous souhaite une bonne lecture.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Julia Coutant

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire général
Benoît Michaëly

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Coordinatrice de la correction
Lisette Lourdin

Secrétaire du conseil de direction
Kevin Dufrêche

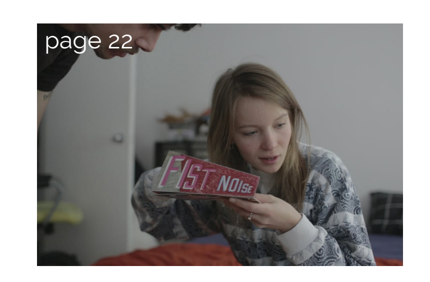
Rédaction en chef des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Emma Pellegrino, cinéma
Basile Imbert, littérature
Eloïse Prével, style
Enora Héreus, écrans
Louison Larbodie, art

Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Emma Pellegrino
Emma Henning
Johanne Lautridou
Kevin Dufrêche
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

Rédaction
Adam Garner
Alénice Legoux
Alexandre Caretti
Alice Millot
Alison Roi
Anna Fournier
Anne-Flore Roulette
Antoine Delcours
Ariel Ponsot
Arthur Sautrel
Astrig Agopian
Basile Frigout
Basile Imbert
Cassandre Rose
Céline Jollivet
June de Witt
Charlotte Gaire
Claire Leys
Clara Boulay
Clément Wibaut
Constance Michaëly
Dearbhla O'Hanlon
Dorian le Sénéchal
Eloïse Bouré
Emily Lingat
Etienne Meignant
Fabien Randrianarisoa
Florine Morestin
François Leclinche
Hugo Lamare
Jason Stum
Jenifer Winter
Jérémy Trombetta
Julien Hardouin
Juliette Krawiec
Laura Figueiredo
Lauranne Wintersheim
Laure Chastant
Laurène Poirel
Lisha Pu
Loïc Pierrot
Ludovic Hadjeras
Margot Ladiray
Marie Beckrich
Marie Daoudal
Marie Larché
Marie Puzenat
Marine Roux
Marion Danzé
Maureen Guillevic
Melaine Meunier
Mélanie Soares
Maurane Tellier
Mickael Marino
Myriam Bernet
Nicolas Renaud
Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle
Niels Enquebecq
Noa Coupey
Oksana Baudouin
Pablo Moreno
Philippe Husson
Quentin De Azevedo
Roxane Thébaud
Salomé Lahoche
Solène Lautridou
Thibaut Galis
Thomas Pesnel
Thomas Philippe
Tom Vander Borght
Victor Jayet Besnard
Victor Lepoutre
Yannis Moulay

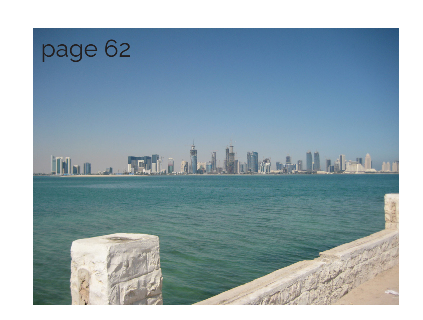
Couverture : © Archive PIAS RECORDS DR • ISSN : 2259-7867 • CPPAP : 0915W91947

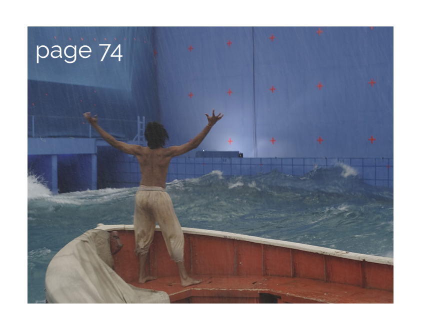
SOMMAIRE LABYRINTHIQUE











N°44

Maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 33 rue de Trottebec, 50100 Cherbourg-Octeville. Adresse de gestion : 6 rue de l'Hermine, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira-Maze et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira-Maze et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur mazemag.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Mise en page : Christelle Perrin, Niels Enquebecq, Baptiste Thevelein, Antoine Demière.



Soyons solidaires !

A la fin du mois de septembre, le pape François a traversé l'Atlantique. Son but ? Faire entendre ses paroles sacrées dans un contexte international mouvementé. Il cherche à la fois l'apaisement dans les relations internationales, entre Cuba et les Etats-Unis notamment, mais aussi, et surtout, la solidarité. La plus grande vague de réfugiés jamais vue en Europe depuis le Seconde guerre mondiale vient s'ajouter au «désordre» mondial. Une joyeuse valse des diplomates se dessine, et les réponses à cette crise restent encore floues. Décryptage.

flickr-catholicism-cc

Le pape François : porteur d'un message de solidarité

Le 26 septembre, lors de sa visite sur le territoire américain, le pape a appelé à plus de solidarité dans son discours de Madison Square Garden à New-York. Devant 20 000 fidèles, il cite la prophétie d'Isaïe : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière » et explique qu'au milieu de l'agitation de la ville nous finissons par ne plus voir « l'étranger, l'enfant sans instruction, ceux qui sont privés d'assurance médicale, le sans toit, le vieillard délaissé ». Un discours qui fait écho à la situation précaire de nombreux Américains privés de couverture sociale ou laissés à la marge. Comme à son habitude, le Pape se borne à mettre en avant la figure de l'indigent qu'il convient d'aider. Le même jour, à l'Assemblée générale de l'ONU, il réitère un discours de bienfaisance. C'est, comme le disait le pape Paul VI, une « minuscule et quasi symbolique souveraineté temporelle » que le souverain pontife se plaît à exercer. Symbolique, mais néanmoins importante. Il entretient aujourd'hui des relations diplomatiques avec 176 Etats. A son époque, Jean-Paul II avait lui aussi joué un rôle lors de la chute du mur de Berlin en 1989, ou encore lorsqu'il condamne l'intervention en Irak en 2001. C'est dans cette lignée que le pape François s'inscrit. Il permet de rappeler de grands principes humanistes parfois mises de côtés par les têtes dirigeantes qui font primer l'intérêt des États.

La crise des réfugiés, un marécage pour l'ONU

Deux jours plus tard, le 28 septembre, les plus hauts dirigeants de la planète se retrouvaient à New-York pour la 70 ème Assemblée des Nations Unies. Le secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon, a affirmé récemment que cette session intervient à un moment « de troubles et d'espoirs ». Les chiffres parlent d'eux-mêmes : la seule guerre en Syrie a fait plus de 240 000 morts et poussé à l'exil 5 millions de personnes, sans que les Nations Unies n'aient pu intervenir.

Les dirigeants internationaux se noient parmi les diverses solutions possibles pour répondre à la crise. Concernant la politique intérieure, en Europe, les Etats se sont accordés pour se répartir le nombre de réfugiés. Il était temps. Selon le patron de l'agence de surveillance européenne des frontières, Frontex, quelque 630 000 personnes sont entrées illégalement en Europe depuis le début de l'année 2015. Le nombre de migrants ayant perdu la vie en méditerranée s'élève dans le même temps à près de 3 000, selon les chiffres du Haut-commissariat de l'ONU pour les réfugiés. Une solution de la part de l'Union européenne met du temps à émerger et il a fallu qu'une photo (celle du petit Aylan) qui illustre bien les conséquences de cette crise circule sur le net et heurte les consciences pour que les dirigeants réagissent. Début septembre, Jean-Claude Juncker, président de la commission européenne, a détaillé devant les eurodéputés les mesures qui ont été décidées. L'UE s'est engagé à répartir 160 000 réfugiés se trouvant principalement en Hongrie, Grèce et Italie. La France doit en accueillir près de 31 500. Mais ces chiffres paraissent insuffisants si l'on prend en compte l'arrivée de nouveaux réfugiés d'ici la fin de l'année. Depuis début 2015, un demi-million de réfugiés a frappé à la porte de l'Europe. Il s'agit alors de faciliter les procédures de demande d'asile, qui est bien souvent un processus très long. En France, il prend en moyenne deux ans. Pour établir plus de transparence, la commission européenne va notamment établir « une liste commune des pays d'origine sûrs » pour permettre de distinguer les personnes qui ont besoin d'une réelle protection de celles qui ne peuvent pas prétendre à l'asile. L'Union prévoit aussi de débloquer des fonds européens « pour soutenir les efforts » des pays d'accueil pour l'intégration des réfugiés, mais rien n'est encore vraiment précisé. Il s'agit aussi pour l'UE de renforcer la police aux frontières. L'espace Schengen est sous pression, avec une hausse de 205 % du nombre de migrants illégaux ayant franchi les frontières début 2015. Le président de la commission annonce enfin « un paquet de mesures sur l'immigration légale » alors que ce sujet fait parler de nombreux partis d'extrême droite, notamment en France. Il s'agirait de « mieux gérer la migration et de rendre moins attrayante l'activité illégale des trafiquants d'êtres humains ».

Vers des décisions concrètes

Parmi les concertations entre dirigeants


© AFP

« D'après Amnesty international, il faudra 1,38 million de places pour accueillir les réfugiés au cours des deux prochaines années. »

européens qui ont eu lieu durant le mois de septembre pour faire face à cette crise, le front commun affiché par François Hollande et Angela Merkel, lors d'une allocution commune le mercredi 7 octobre, marque un tournant historique puisque la dernière en date fut donnée par François Mitterrand et Helmut Kohl le 22 novembre 1989, au lendemain de la chute du mur de Berlin. Au cœur de cette crise, François Hollande invite à ne pas céder à la peur, ou au repli sur soi. La chancelière allemande et le président français ont appelé à l'unité pour changer la politique d'asile « obsolète ».

Le jeudi 8 octobre, l'UE s'est à nouveau réunit pour avancer sur le dossier. Plusieurs ministres européens ont estimé qu'il fallait renforcer la politique de l'UE concernant les migrants économiques, qui se mêlent aux réfugiés. Eviter plus de migrants est une chose, permettre l'accueil dans de bonnes conditions des réfugiés déjà installés sur le territoire européen en est une autre.

A cela, s'ajoute la guerre. Une coalition de pays occidentaux, Etats-Unis en tête, mène des frappes aériennes contre Daech en Syrie et en Irak. La France a aussi sorti mené son premier raid aérien visant un centre d'entraînement de l'organisation djihadiste la veille de l'Assemblée de l'ONU. Mais les pays s'opposent sur l'issue du conflit. Les uns veulent le départ de Bachar al-Assad tandis que Vladimir Poutine soutient le président syrien accusé d'avoir réprimé dans le sang le soulèvement de 2011. Et déjà, des « bavures » américaines ont suscité l'indignation puisque l'armée américain a reconnu avoir bombardé par erreur l'hôpital de Médecins sans Frontières à Kunduz, dans le nord de l'Afghanistan. Sous cet angle, l'appel du Pape à l'apaisement et à plus de solidarité semble loin, très loin.

Le cri d'alerte d'Amnesty International

D'après les estimations d'Amnesty international, il faudra 1,38 million de places pour accueillir les réfugiés les plus vulnérables dans le monde au cours des deux prochaines années. Elle demande aux Etats membres de l'UE de prévoir au moins 300 000 places sur cette période, dans le cadre de programmes nationaux. « La crise des réfugiés n'est pas seulement européenne, elle est mondiale. Les dirigeants de l'UE ne sauraient ignorer cette situation, ni tourner le dos à ses conséquences tragiques. Après des mois de tergiversations, ils doivent enfin élaborer une réponse coordonnée et restructurer en profondeur le système d'asile chancelant », précise John Dalhuisen, directeur du programme Europe et Asie centrale à Amnesty International. Garantir l'entrée sur le territoire de l'UE aux réfugiés arrivant aux frontières terrestre extérieures, mettre en place des itinéraires plus sûrs et légaux vers l'UE, l'ONG propose différentes solutions. Il s'agit d'agir rapidement. 2 800 personnes ont trouvé la mort depuis le début de l'année en essayant de gagner l'Europe. La solidarité ne vient pas seulement des gouvernements, les populations sont mobilisées, les élans de solidarité fleurissent, mais là encore, les citoyens ne peuvent pas tout. Et les moyens mis en œuvre doivent venir d'en-haut. De tout là-haut. Il y a quelqu'un ? ■ **Manon Vercouter**

Je suis le peuple

Les coulisses de la révolution égyptienne

Pour Je suis le peuple, son premier long-métrage, Anna Roussillon s'est armée de sa caméra et de ses convictions pour suivre les conséquences de la révolution égyptienne de 2011 loin de leur épicentre. A plus de 500 km de la place Tahrir, le principal lieu de rassemblement durant la révolution, la vie des habitants du village de Farraj et de sa famille ne subissent les retombées du renversement du pouvoir qu'indirectement : le prix du gaz augmente, des élections viennent jusqu'à eux, et la télévision les informe quotidiennement au sujet de l'avenir de leur pays. Au cours de ses voyages en Egypte, où la jeune cinéaste et enseignante en sciences politiques a grandi, Anna Roussillon a su charger ses images d'une grande sincérité dans lesquelles la situation politique et sociale du pays nous interpelle avec émotion.


© Docks 66

Le coup d'Etat de 2011 a permis à l'Egypte d'avoir des élections libre, droit dont le régime autoritaire de Moubarak les avait privé depuis 1981. Cela dit, malgré l'élan libérateur de la révolution et tout l'espoir qu'il a pu apporter, la période qui a suivi le renversement du pouvoir n'a pas été facile. Imaginez, pour le peuple égyptien, la chute de Moubarak et l'annonce des élections signifie que chaque citoyen porte à la fois la possibilité, mais aussi la responsabilité de faire un choix pour l'avenir de leur pays. C'est de ce long processus de démocratisation du pays dont Je suis le peuple nous parle, de la prise du pouvoir sur la place Tahir jusqu'à l'arrivée au pouvoir du président légitime, en passant par les hésitations de cette démocratie naissante.

La force du documentaire semble en partie résider dans la relation qu'entretient Anna avec les différentes personnes qu'elle filme, elle ne s'impose jamais à l'image et leur permet ainsi d'exprimer librement ce qu'il pense de la situation du pays. Pour Farraj, la révolution est pleine de promesse pour l'Egypte et il prend très à cœur son rôle de citoyen. La position d'Anna Roussillon, toujours attentive, la caméra à la main, crée une forme de conscience démocratique pour Farraj : elle le pousse à s'interroger sur ses choix sans jamais l'influencer de manière consciente. A l'inverse, sa femme et sa fille semblent beaucoup plus sceptiques, elles ne veulent pas croire en la renaissance du pays et la mère va jusqu'à dire que Moubarak avait le mérite d'assurer leur sécurité. Ce qu'il faut comprendre, c'est que ce n'est pas par indifférence qu'elles prennent cette attitude mais par acceptation de leur situation, en tant qu'égyptiennes et agricultrices dans un pays dont les difficultés économiques ne sont pas récentes et où les femmes ne se sentent pas encore toutes intégrées à la vie politique.

Le résultat des élections et le gouvernement mis en place par Morsi donnent raison à leur scepticisme et les promesses que portaient la démocratie égyptienne ne sont pas à la hauteur des espérances du peuple. La situation ne s'améliore pas pour les égyptiens et les décisions prises par le nouveau président ne répondent pas à leur volontés : le film montre de nouvelles manifestations qui occupent à nouveau la place Tahir et par la suite c'est le maréchal Al-Sissi qui reprendra le pouvoir avec l'aide de l'armée. Le pays connaît une réelle désillusion suite à cet échec de la démocratie, et le retour d'un gradé au gouvernement apparaît comme un retour au point de départ après tant d'efforts et d'espérances.

Le film s'achève avant l'arrivée au pouvoir d'Al-Sissi mais le pays est déjà marqué par un sentiment d'impuissance face à sa propre condition. Le choix d'Anna Roussillon de s'éloigner de l'épicentre de la révolution et du pouvoir exécutif gagne en intensité du fait de cette immuabilité de l'état du pays. Le village de Farraj n'est que très peu affecté par ce qui se passe au Caire, seul la télévision et les journaux informent les habitants et la plupart ne se sentent que très peu concernés, ils ont en tête des soucis d'ordre pratique et passent la majeure partie de leur temps à s'occuper de leur récoltes. Sans pour autant dire que les villageois sont indifférents aux décisions politiques, il semblerait qu'ils ne peuvent se permettre d'y accorder du temps, même Farraj qui apparaît comme le plus engagé dit qu'il aurait voulu allé à la place Tahir pour manifesté mais que personne ne s'occupera des champs à sa place. En ce sens, le film nous en apprend davantage sur le quotidien égyptien, sur la réalité de ses habitants et sur les manières dont ils vivent que sur la révolution elle-même.

Le sourire des enfants et les plaisanteries de la mère nous apparaissent comme les images d'un bonheur simple et sont des instants précieux du fait de leur sincérité, c'est donner la parole à ceux que l'on n'écoutent pas que de les filmer et de les partager au monde entier. Anna Roussillon parle d'un «contre-champ nécessaire» à toute l'attention que les médias ont pu porter sur ce qu'il se passait au Caire, elle s'est faite non pas la porte-parole mais plutôt l'observatrice silencieuse d'une réalité sous-jacente à toute l'activité politique de cette période, mobilisant des images qui ne peuvent que dénoncer l'indifférence du pouvoir face à son peuple.

Choisi par l'Acid (Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion) cette année, et après avoir remporté des prix dans de nombreux festivals (y compris en France aux Entrevues de Belfort), le film sort en salle le 13 janvier 2016.

■ **Adam Garner**

Vous reprendrez bien un peu de diversité ?

Exit mannequins blondes européanisées, visages interchangeables et uniformisation des standards de beauté, la mode n'a désormais qu'une obsession : la diversité. Les physiques photoshoppés et trop lisses des magazines et des images publicitaires ne font plus rêver personne ; la beauté conventionnelle a fait place à l'exotisme, l'atypique, l'extra-ordinaire. Mannequins handicapés, atteints d'anomalies physiques, transsexuels, plus-size ou encore tatoués sont les nouveaux physiques émergents des podiums. Véritable dénonciation des diktats de la mode ou opportunisme marketing, la diversité est depuis quelques saisons le nouvel eldorado de la mode.

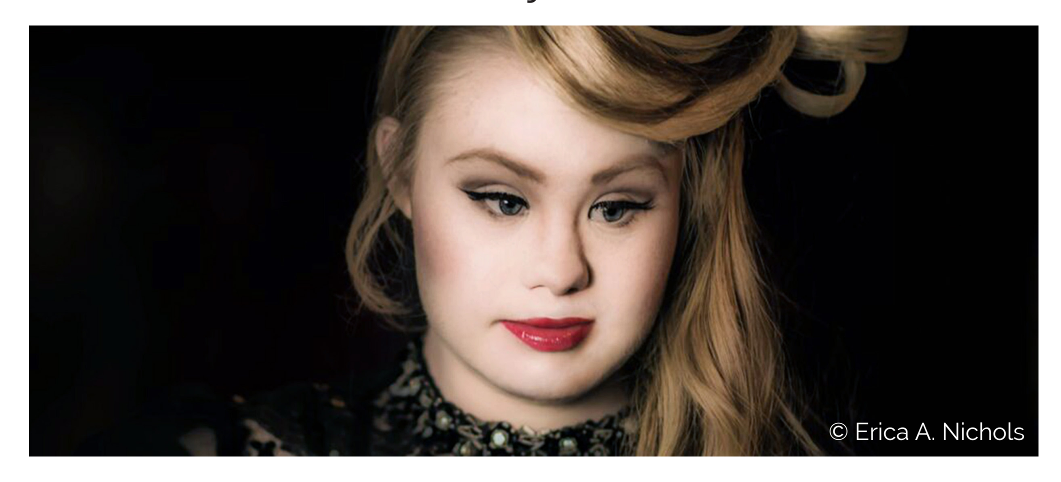
La représentation de la diversité comme moyen de dénonciation des diktats de beauté normés

Événement culturel suivi à travers le monde entier, la Fashion Week est le rendez-vous mode incontournable de ces dernières décennies. C'est durant ces quelques semaines que se dessinent les tendances à venir. Pour autant, résumer les enjeux de la Semaine de la Mode uniquement à quelques bouts de tissus serait bien réducteur : elle est aussi le reflet (ou plutôt l'amplificateur) des évolutions sociétales.

C'était à Paris il y a quelques jours lors de la Fashion Week : une dizaine de modèles de petite taille ont défilé dans des vêtements sur-mesure afin de « lutter contre les diktats discriminants de la mode ». Cette opération, loin d'être un acte isolé, est –comble ?- en passe de se normaliser.

Ils s'appellent Winnie Harlow, Jillian Mercado, Del Keens ou encore Tess Holliday et depuis quelques mois, ces mannequins sont mis à l'honneur sur les podiums. Leur particularité ? Être des « profils atypiques et hors-normes », comme l'affirme le slogan de l'agence de mannequins française Wanted. Cette agence spécialisée dans les physiques différents affirme vouloir représenter « des mannequins dont les profils physiques ne correspondent pas aux critères habituels des agences de mannequins ». Le cheminement est encore plus poussé chez l'agence londonienne Ugly Models, qui, comme son nom l'indique, revendique recruter des mannequins « moches ». La démarche a des airs de petite révolution : au diable les standards, la beauté réside dans la différence.

Et si le mouvement émane des podiums, c'est bien du commun des mortels qu'il est impulsé, à l'instar de Madeline Stuart, jeune australienne de 18 ans qui souffre de trisomie 21 et qui a été plébiscitée via les réseaux sociaux alors qu'elle souhaitait se lancer dans une carrière de mannequin. Résultat ? Elle a défilé pour la


© Erica A. Nichols

New York Fashion Week en septembre. Loin de se conformer aux icônes standards qui leur sont constamment imposées, il semblerait que Monsieur et Madame tout-le-monde réclament désormais des mannequins qui leur ressemblent.

Véritable pied de nez aux critères de beauté « normés », il n'en reste pas moins que, ironiquement, l'industrie de la mode critique les diktats qu'elle a elle-même instauré. Le monde de la mode serait-il en train de changer et de s'ouvrir à la diversité ? Pas si sûr…

Une démarche avant tout intéressée et… hypocrite ?

La mode, tout particulièrement quand il s'agit de la Haute Couture, bâtit son pouvoir d'attraction sur sa capacité à vendre du rêve. Et la conception du rêve selon ce microcosme, s'accorde souvent mal avec la norme. La mode n'évolue pas vers des mannequins « normaux » ; bien au contraire, elle tend à montrer des physiques atypiques parfois à la limite du dérangeant. Les beautés éthérées n'attirent plus le regard. Le mythe du « mannequin-cintre » ne présente plus grand intérêt, on recherche désormais des « gueules », des mannequins avec des personnalités et des histoires. La dimension marketing n'est jamais très loin.

Quand on observe une Winnie Harlow sur les vidéos du défilé Desigual, on ne peut être que frappé par la différence flagrante qui l'oppose de manière presque manichéenne aux autres mannequins. Pari réussi pour la marque qui a réussi à faire longuement parler d'elle. Si la démarche est en soi louable, on ne peut s'empêcher de déceler une once de fausseté dérangeante. L'exagération dans la présentation de ces physiques différents, la mise en avant excessive de ces derniers, force le trait avec maladresse et transforme ces défilés en freak shows modernes.

Car il ne faut pas oublier qu'à force d'insister autant sur cette diversité, on en vient à exclure l'autre en le renvoyant à son altérité. La présentation à outrance de la diversité radicalise la démarche originelle en la prenant à contre-pied et en en faisait une sorte de discrimination positive de l'étrange. En quelques mots, les marques qui utilisent ces mannequins « non normés » pour une opération coup de poing contribuent à leur décrédibilisation en ne mettant en avant que leur différence avec les autres.

Et d'ailleurs, quoi de plus discriminatoire que la tendance du plus-size, alors même que la volonté première est de promouvoir la diversité des corps féminins ? Pourtant, l'utilisation même de ce terme constitue en soi une barrière. Les mannequins plus-size sont d'abord considérés pour leur poids avant d'être appréhendés en tant que modèles. La différence est d'autant plus flagrante quand elle est inversée : on ne parle pas de mannequin blanche, mais pourtant on n'hésite pas à utiliser le terme de mannequin métisse, ethnique, noire. Ce point de vue s'explique par la vision majoritairement blanche, hétéro-centrée et genrée de l'industrie de la mode, qui est induite par nos sociétés occidentales.

La véritable volonté d'intégrer la diversité passe par une réelle acceptation de cette dernière. N'oublions pas que nous sommes toujours l'autre de quelqu'un. La mode a encore un long parcours à effectuer… ■ **Eloïse Prével**

Alexa Chung
changer de statut

L'automne démarre fort pour Alexa Chung qui vient de lancer son application Villoid, et qui tourne une série de documentaires sur le futur de la mode pour Vogue UK. La carrière de la it girl semble changer de tournant depuis quelques temps. Alexa Chung voudrait-elle être prise plus au sérieux ?

Sur tous les fronts

Du haut de ses trente-et-un printemps, Alexa Chung peut se venter d'être multi-carrière : mannequin, présentatrice télé, consultante de mode, DJ... La jeune femme a su, en une dizaine d'années, se faire une place dans le monde de la mode et du luxe en étant tour à tour égérie et créatrice de collection pour des marques telles que Madewell, AG Jeans, et actuellement Longchamp. Elle a présenté diverses émissions, écrit pour différents journaux britanniques, et a fait le DJ pour de multiples soirées branchées.

Décrite comme un « phénomène » par Anna Wintour, Alexa Chung est la définition même de la it-girl. En effet, si la britannique s'est faite connaître par l'émission musicale Pop World sur MTV en 2006, c'est son style qui en a fait une personne en vogue. Dans la mouvance de la girl next door, Alexa Chung a imposé le style vintage et preppy et a été la source de plusieurs tendances tel que le col Claudine. Toutes les filles s'arrachent encore ses looks classiques et frais ainsi que ses collaborations.

Ce qu'elle représente ? Le cool par excellence : elle sait être chic et décontractée à la fois. Si on lit ses interviews, Miss Chung ne se prend jamais la tête, elle ne se prend pas au sérieux. Après tout ce ne sont que des vêtements ! Collaborations luxueuses, amis branchés, grosses soirées, Alexa Chung vend du rêve.

Une image collée à la peau

Cependant à la trentaine passée, Chung semble se lasser de ce statut. Si elle ne le renie pas, elle souhaiterait être d'avantage prise au sérieux. C'est pourquoi elle a lancé son application mobile Villoid, sorte de mélange entre Instagram et Pinterest, où chaque modeuse peut montrer sa sélection shopping. Et puis il y a ses courts reportages en collaboration avec le site de Vogue UK où elle montre avec son humour qui lui est propre les derrières de la Fashion Week, et depuis le mois de septembre la web série sur le futur de la mode.
Alexa Chung n'en est pas à sa première tentative de légitimation. Dans une interview de mars 2014 donné à Into The Gloss, Alexa Chung se définit comme « une journaliste », mais sa réputation de it girl la précède. Les émissions qu'elle a présenté ont rapidement été déprogrammé faute d'audience, et son livre It sorti en 2013, malgré le succès auprès de ses fans, n'a pas séduit la critique.

Dernier éclat en date lorsqu'en présentant les Academy Awards Movies en février dernier, elle a admis ne pas avoir vu les films présentés, et s'est acharnée sur les tenues de Patricia Arquette et Lady Gaga. Ces commentaires sur les robes sont d'autant moins bien passés, qu'Alexa Chung se présente comme une féministe fatiguée qu'en interview on la questionne d'avantage sur ses looks que sur ce qu'elle fait.
Pour ce qui est de sa web série documentaire, le format de 10 minutes des épisodes ne permet pas aux sujets, pourtant intéressants, d'être assez développés. L'application Villoid quant à elle devra faire ses preuves face à ses concurrentes.
La trentenaine a néanmoins une autre carte dans sa manche : la création future de sa propre marque de vêtements. Affaire à suivre ! ■ **Alison Roi**



© Courtesy of WWD

Compte rendu

Frivolités dans le boudoir



« Je peindrai avec mon cul ! ». Provocant, Jean-Honoré Fragonard, s'échauffe devant l'apparente incompréhension de certains de ses contemporains. Ses détracteurs condamneront en effet ses toiles licencieuses, charnelles et suggestives, et dont la facture s'autorise le lyrisme des couleurs vives et l'audace de la matière ; mais la postérité verra en lui l'étoffe d'un peintre majeur du XVIIIème siècle. Né en 1732, « Frago », comme il se plaisait à s'appeler, fait l'objet d'une exposition fraîchement ouverte au Musée du Luxembourg, transformé pour l'occasion en un boudoir intime. Maze s'y est rendu, à pas feutrés sur le velours mauve et gris, à la faveur de l'obscurité.

DR

Lesende Frau 1773-1776

Depuis ses débuts de jeune peintre jusqu'au crépuscule de son Œuvre, l'exposition semble, dès l'entrée, vouloir retracer avec une précision quasi biographique la carrière de Fragonard. Encore adolescent, il apprend les règles de son art dans l'atelier de François Boucher, chef de file du Rococo, qui deviendra son maître et ami. C'est là qu'il fait ses premières armes, reproduisant dans ses toiles l'idéal d'un amour galant, hérité de la préciosité et de la convention du Grand Siècle. S'inspirant de ces valeurs et de l'intrigue de l'Astrée, roman d'Honoré d'Urfé qui narre les « galanteries » de bergers pudiques, Fragonard réalise ses premières toiles amoureuses, un genre tout nouveau pour lui. Éduqué à la peinture d'Histoire et au paysage, c'est pourtant dans cette iconographie qu'il excellera, réalisant des chefs d'œuvre de l'amour en peinture, principalement à l'honneur dans l'exposition. En témoignent ses premières toiles amoureuses, d'où se dégage un sentiment doux et exaltant d'amours émouvantes et fragiles, contrebalancé par le frisson érotique.

Dans le Hasard heureux de l'escarpolette, une jeune fille sur une balançoire tend ses jambes avec sensualité, et fait virevolter les dentelles de sa robe dans le vent, dans un drapé impressionnant de virtuosité. Car même s'il est encore jeune, Frago témoigne d'une grande maîtrise stylistique, rend les drapés et le mouvement admirablement et offre une composition en tension, où toute la force du tableau semble canalisée vers la jambe, puis le soulier qui s'envole gracieusement. Mais ce geste n'est pas innocent, car derrière la jeune fille, dans l'obscurité des buissons, se cache un ecclésiastique qui se rince l'œil, et qui n'est autre que le commanditaire de l'œuvre. De même, les premières scènes de jeux galants tels les parties du Jeu de Colin-Maillard, propices à un érotisme sous-jacent, animent ses compositions. Les personnages jouent innocemment, on cherche à se reconnaître par le toucher et l'exploration des contours du visage, comme mis à nu par le bandeau qui recouvre nos yeux. L'habileté de l'exposition est aussi de nous remettre, quasi inconsciemment, dans l'esprit du XVIIIème siècle. On se surprend à des commentaires précieux, on déambule entre les toiles qui piquent notre esprit d'une excitation curieuse, l'œil vif et le souffle accéléré, on rit, on s'étonne et on s'offusque avec joie, presque au bord de la pâmoison (presque, ne vous emballez pas). Les premières touches de couleur plus osées attirent l'œil amusé : un rouge rosé vient animer les joues féminines fendues d'un demi-sourire complice du Billet Doux, les lèvres sont charnelles et les doigts délicats. Cet éclat charnel et franc caractérise Fragonard dès ses débuts, et l'accompagnera dans toute sa peinture.

À la galanterie première succède bientôt le libertinisme plus prononcé, exposé à travers les toiles inspirées de son maître Boucher, qui dépeint en une série des scènes d'amour mythologiques. Sujettes à un ravissement interdit des élites, qui s'adonnent à un plaisir charnel totalement dénu(d)é du sentiment amoureux, elles sont adorées autant que décriées. Fragonard réalise des décors de salons de l'aristocratie où le plaisir des sens est mis en avant. On ressent avec surprise devant ces toiles une exaltation vibrante, intense et irrépressible, un frisson

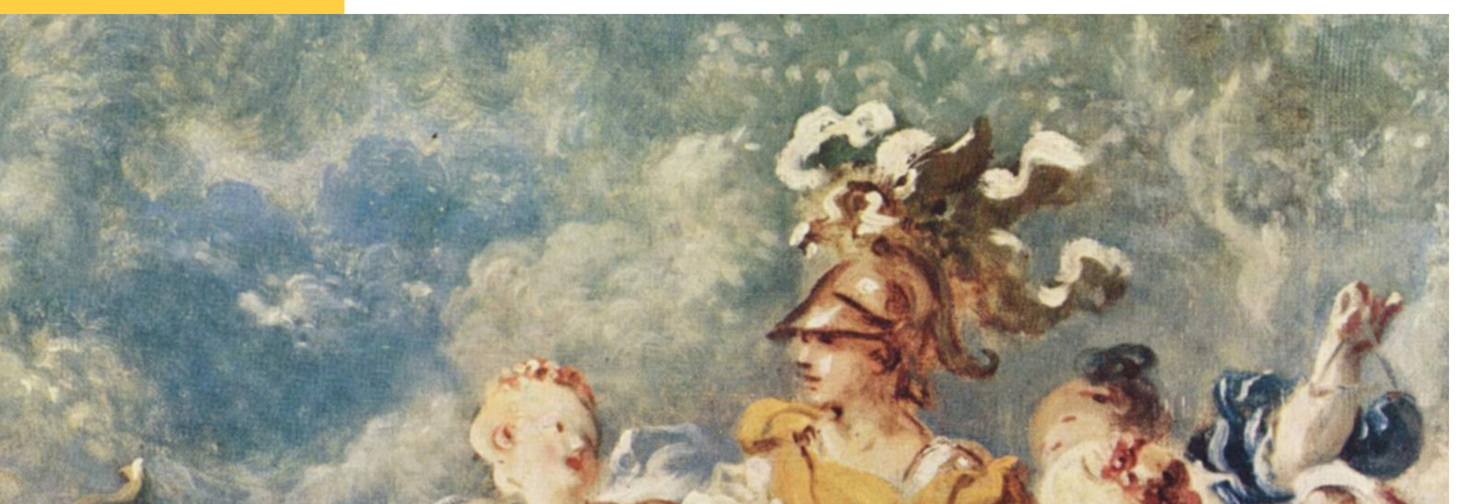


électrique nous parcourt et met nos sens en éveil.

Par la suite, Frago semble radicaliser son propos par l'exploration d'une imagerie de plus en plus érotique, parfois sans détour, et en tout cas licencieuse. Ses personnages affichent leur atours, inspirés du genre poissard et de ses scènes rustiques, prisés au milieu du XVIIIème. Le peintre n'hésite pas à représenter ses sujets nus et de façon ouvertement érotiques voire pornographiques. Mais à la différence de ses contemporains, Fragonard se défend de tout mépris vis-à-vis de ces amours crues, qui ne suscitent qu'un délicieux sentiment d'interdit à leur vision, le souffle grisant de la réprobation morale.

Là encore, Fragonard prend le parti de la couleur comme de la matière ; et laisse transparaître un soin tout particulier accordé aux chairs, aux visages, au corps qui prennent vie sous ses coups de pinceau vifs. Les ombres et leurs modelés sont sensibles, la peau semble d'une douceur fragile, tiède et accueillante. Les pointes de couleur vives rehaussent les visages d'une lueur émue et troublante, et leur confèrent un réel accentué. Là entrent en jeu les effets de matière, que Frago met à l'honneur lorsque s'affirme sa peinture. À travers une facture légèrement moins précise, il ose la matière par des coups de pinceau empâtés qui rythment sa peinture et en aplanissent les contours. Ces « tartouillis » comme s'en moquent certains, trahissent une pratique inspirée et effusive, qui illustre l'enthousiasme de la création artistique et la fébrilité de l'érotisme amoureux. Bien loin d'une simple représentation de scènes grossièrement réduites à une grivoiserie banale, Fragonard la prend comme prétexte afin de peindre des corps, des corps beaux et sincères par leur nudité, et des relations franches et émouvantes. La peinture transcende le sujet formel du tableau et lui donne toute sa contenance, toute sa valeur esthétique.

On frissonne d'émotion devant Le Baiser, tableau étonnant par ses dimensions comme par le point de vue adopté, mettant le spectateur au plus près des deux têtes d'un jeune couple enlacé. La douceur confiante de leur étreinte, le sourire léger de la femme accueillant son amant au creux de son cou, la chaleur et la beauté qui émanent de cette toile : tout ébranle la sensibilité du spectateur qui s'en retrouve mi-fasciné et mi-attendri. Le pouvoir des toiles de Fragonard, c'est aussi de dialoguer avec le spectateur au travers



Rinaldo in den Gârten Armidas 1763

de son expérience ; au contact de l'œuvre ressurgissent sans prévenir des images de notre vécu, le tableau s'anime grâce aux histoires qu'on y brode.

L'exposition illustre bien les deux faces de la peinture de Frago, qui oscille entre la sensibilité amoureuse et la grivoiserie charnelle du libertinage. Le peintre s'y complait, car au XVIIIème triomphent la littérature et l'imagerie licencieuses, sortes d'idoles secrètes du siècle. On se cache pour lire Les Liaisons Dangereuses, on se réfugie dans le boudoir pour contempler les estampes pornographiques échangées sous le manteau, quand on ne se rend pas carrément rue Saint-Sauveur pour louer les services des prostituées. Boucher se complaît dans ce style, réalise des décors de boudoirs et entraîne son élève dans le vice. Fragonard peint des toiles et des estampes sur commande, pour exalter les sens et les fantasmes de ses clients. Il s'encanaillera même dans l'illustration d'ouvrages interdits, témoins de la littérature licencieuse du siècle. Il reviendra à son style à la croisée de l'érotisme suggéré et du détachement galant lorsqu'il rencontre Watteau, lui qui avait inventé le genre de la Fête Galante. L'Île d'Amour nous transporte par sa représentation d'une nature majestueuse, puissante et qui devient presque un personnage à part entière, tant les hommes y semblent des lilliputiens, aventuriers dans un sanctuaire. La lumière rasante de la fin du jour sublime la scène qui prend feu d'un éclat orangé à couper le souffle. Fragonard nous prouve qu'il sait être, au delà d'un peintre de l'amour et des corps, un artisan du sentiment, qui peut émouvoir esthétiquement autant que par ses sujets. Une émotion qui perdure au travers des siècles. Bien joué, Frago.

Retraçant quarante années d'une carrière prolifique et passionnée, l'exposition en tant que telle fait bien vite oublier le prix du billet, qui, même en tarif étudiant, culmine à…7,50€. Mais qu'importe, la nourriture spirituelle ne calme certainement pas les fringales, mais elle alimente l'esprit, le revigore, et donne de l'entrain ; tant de choses capitales en ces rudes temps de rentrée. Alors oui, allez vous rincer l'œil avec Fragonard, on vous le recommande.

Au Musée du Luxembourg, Paris, jusqu'au 24 janvier 2016.

Ouverture tous les jours, de 10h à 19h, nocturnes les lundis et les vendredis jusqu'à 21h30. **César Lardon**

En 2015, le bouledogue n'a toujours pas pris une ride

ou les mémoires de Guerre de Winston Churchill

Quand je me suis replongé dans les Mémoires de Guerre de Winston Churchill, tandis que filait le paysage de l'automne gardois à la fenêtre de mon train régional, j'ai agréablement retrouvé la sensation d'être emporté, au-delà d'une gigantesque œuvre littéraire au style travaillé et fluide, dans un film de guerre et de pouvoir, où chaque plan apporterait une tension supplémentaire.

En jeune lecteur de 2015, lorsqu'on ouvre le premier tome qui commence en 1919 et s'arrête en 1941, on connaît déjà la fin de l'histoire, ses tenants et ses aboutissants, du traité de Versailles à la la bombe sur Nagasaki, en passant par la crise des Sudètes, la ligne Maginot, la guerre dans le Pacifique ou le Débarquement de Normandie. Pourtant, les mémoires du Premier ministre au tempérament et à la volonté d'acier face aux épreuves, nous maintiennent dans cet état d'éternelle incertitude face au futur qui règne en temps de guerre, en nous emportant dans le tumulte des événements, comme si on les vivait de l'intérieur aux côtés du bouledogue. On ne s'ennuie pas un instant dans la longue succession des jours terribles du second conflit mondial car tout est sujet à rendre l'Histoire vivante tandis que les pages se tournent. Toute la Seconde Guerre Mondiale passe dans ces Mémoires, et l'on profite d'une multitude de nuances de diplomatie ou de vie politique, toujours au rendez-vous derrière les enjeux purement bellicistes de la guerre. On saisit ainsi la tension croissante et un fatalisme paranoïaque dans les cabinets ministériels français du printemps 1940, quand Churchill essaie de convaincre, au milieu des luttes de pouvoir déjà hors-sujet face au rouleau compresseur de la blitzkrieg, la grande armée française de poursuivre la lutte, ou bien nous prenons des leçons de synthèse et d'efficacité politique lorsque le Premier ministre essaie de trouver le juste équilibre dans la distribution des portefeuilles

> « Les mémoires du Premier ministre au tempérament et à la volonté d'acier face aux épreuves nous maintiennent dans cet état d'éternelle incertitude face au futur »



de son gouvernement d'union nationale. On croise parfois quelques figures historiques, des généraux, souvent, ainsi que des anonymes, et l'humour britannique de Churchill nous attend toujours au tournant malgré la gravité que les circonstances imposent à l'homme qui n'avait «à offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur.»

En ce début d'année scolaire, cette œuvre de référence peut être un bon moyen d'approfondir vos connaissances sur le vingtième siècle si vous êtes lycéen, en vue du bac ou des concours, et le lire en version originale peut aussi permettre de mieux s'imprégner du personnage par sa propre langue, tout en améliorant son Anglais. Mais l'intérêt n'est pas que pédagogique, car on tire aussi quelques leçons de vie à travers celle de Churchill : vous apprendrez ainsi à garder un flegme britannique face aux bombardements de vos appartements privés, ou à comprendre que le secret pour gagner une guerre réside dans le fait de prendre une sieste quotidienne pour garder l'esprit clair jusque tard dans la nuit.

Je vous conseille de vous procurer ces Mémoires de Guerre dans leur version de la très riche collection Texto des éditions Tallandier, annotée par l'historien François Kersaudy, qui y corrige les quelques erreurs, volontaires ou non, laissées par Churchill.

Keep calm and read Churchill ! ■ **Basile Imbert**

Un voyage en clair obscur avec Rhum For Pauline

Après plusieurs années d'absence, 2015 marque le grand retour des Nantais de Rhum For Pauline. Après Miami en 2010, Reach The Top en 2012 et When Endless Ends mi-juin 2015, ils sortent enfin leur premier album tant attendu, Leaving Florida, paru sur le label FVTVR Records.

Même s'ils nous ont fait patienter, cette fine équipe nantaise a pris de la bouteille et nous offre un album d'une maturité et d'une beauté débordante. Depuis ses premiers pas, Rhum For Pauline a changé. D'abord le line-up qui s'est offert une nouvelle parure en accueillant Antonin Pierre (Pony Pony Run Run) à la guitare, remplaçant le co-fondateur Pol Tessier, et Raphaël d'Hervez , leader de l'excellent groupe Pegase au clavier. L'équipe est complétée par les membres déjà présents au début de l'aventure : Romain Lallement (chant), Thibaud Van Hooland (basse), Emile Ployaert (batterie).

C'est dans la cour du lycée que les membres de cette marque d'alcool musicale ont monté leur groupe. Plongeant dans une pop épique, les premiers pas du groupe étaient bercés par les désirs d'ailleurs de la jeunesse et ses illusions. Cet album, c'est la prise de conscience d'une croissance vers une plus grande maturité musicale, la perte d'une partie de l'innocence juvénile du début. Cet album est l'aveu, parfois nostalgique, d'un départ du Miami de leurs débuts. Entre spontanéité et sonorités chiadées, ils nous offrent neuf titres colorés, contrastés et élégants, pleins d'inventivité instinctive, nous faisant voyager entre les sonorités 80's et celles plus contemporaines. Laboratoire musical, cet album part d'une base pop atmosphérique en ne se fixant aucune frontière et explorant différents horizons. Leaving Florida laisse les émotions s'évader, sans se laisser submerger pour autant.

L'album s'ouvre sur When Endless Ends, qu'on avait pu découvrir sur leur dernier EP. La voix de Romain s'épanche dans un écrin de sensualité et de douceur, sur des sonorités mêlant habilement pop et soul. Les guitares prennent parfois de la puissance sans jamais s'envoler, toujours posées, jusqu'à l'envolée finale, en quête d'équilibre. Florida se fait plus rock, plus brute, déployant une énergie salvatrice qui soigne les maux et la mélancolie.

Plus hypnotiques et euphorisants, Alone With Everyone, Camera et

Coochie développent une véritable architecture sonore pleine de contraste, nous cognant contre des vagues de suavité qui oscillent entre mélancolie et énergie folle.

Véritable pépite pop, No Hugs vient nous enlacer par sa fraîcheur, son élégance presque rétro et ses refrains enjoués. L'instru finale explosive libère nos pas de danse, dans un tourbillon sans fin. Après cette tempête instrumentale, les captivants Masquerade et Miss viennent installer un univers langoureux et suave, dopé aux boucles euphorisantes.

Sur le mystérieux et ombrageux Pan Peter le groupe clôt l'album en nous emmenant dans un univers fragile et mélancolique où la voix de Romain se mêle avec beauté aux notes glaciales du clavier. Ces mélodies délicates sont excellemment mises en image dans le clip réalisé par Eléonore Wismes pour Carcace Production, véritable appel au voyage dans les terres gelées d'Islande. Le chœur de cette nature sauvage nous guide dans cette errance solitaire introspective, clôturant le voyage introspectif loin de la Florid.

Un véritable adieu à l'adolescence.■**Marie-Madeleine Remoleur**


© Regard caméra

Critique

THE MOUTH

Le cœur battant



©Thomas Aufort

Surtout connu pour ses clips teintés de poésie et d'onirisme pop, de Christine and The Queens à Peter Von Poehl, en passant par Hologram ou encore Kim Novak ; Thomas Aufort s'affranchit cette fois de sa nationalité pour découvrir un autre territoire et cela a donné son premier moyen métrage tourné en dix jours à New-York : The Mouth. Le film suit le périple d'une jeune parisienne, interprétée par la lumineuse Diane Rouxel - découverte dans The Smell of Us de Larry Clark - qui va à New-York rejoindre son père qu'elle n'a jamais rencontré. Son talent de beatbox sera remarqué par un jeune manager de Brooklyn, incarné par le talentueux Melvin Mogoli - vu dans Gimme the Loot d'Adam Leon - ensemble, ils vont organiser des battles sauvages dans les rues de New-York...

Tout est parti d'un désir de filmer la beatbox (Ndlr : imiter avec sa bouche les sons d'un instrument, principalement les percussions) pour Thomas Aufort, car tout simplement le sujet n'a jamais été traité au cinéma, contrairement aux autres formes de street art comme le slam, le rap, le hip-hop ou encore la breakdance. Pourtant, cette discipline existe depuis près de 700 ans au Japon et en Chine, la beatbox moderne, telle que l'on connaît aujourd'hui s'étant installée dans le Bronx dans les années 70.

Ici, on suit le récit initiatique de Julia, interprétée par la jeune Diane Rouxel. Sa candeur et sa grâce attribuent au personnage une tendresse infinie, notamment au début lorsqu'elle découvre the Big Apple, sous son manteau jaune trop grand pour elle. Cette dernière porte en elle une certaine pureté intacte, celle d'une adolescente qui n'a pas encore tout à fait le deuil de l'enfance. Cet âge d'entre deux mondes est particulièrement touchant car c'est précisément l'âge des premières et des dernières fois. En cela, le film est un sensible portrait sur la jeunesse qui pourrait se conjuguer à l'universel, une jeunesse un peu paumée et désœuvrée mais qui possède définitivement une force, celle de vaincre, pour vivre sa vie.

Julia est donc ce petit bout de femme qui voyage à travers tout New-York pour faire des battles de beatbox. Sa ténacité et sa détermination évoquent quelque peu un Rocky conjugué au féminin. Elle porte d'autant plus la rage de vaincre qu'elle est en conflit avec son père. Ce père chez qui elle vit et dont elle vient fraîchement de faire la rencontre trouve ses combats de beatbox particulièrement « sales », comme si tout ce qui venait de la rue était impropre et ne pouvait faire objet d'un métier respectable ; il ira jusqu'à la comparer aux prostituées. C'est précisément ici que se situe le fossé des générations, car ce qui est laid pour l'un est susceptible d'être beau pour l'autre, les définitions canoniques du beau ont été ébranlées depuis bien longtemps. La rue, c'est justement le terrain de jeu de Julia, son terrain de combat, son espace d'expression où elle tente avec persévérance de se frayer un chemin dans ce monde communément attribué au masculin. C'est justement parce qu'elle rencontre inévitablement des embûches qu'elle en ressortira définitivement plus grande ; les véritables winners sont ceux qui tombent sept fois pour se relever huit fois (célèbre citation japonaise) : en cela, Julia, est une héroïne moderne, féministe et vainqueur.

Auto-produit avec l'aide de la Maison de l'Image de Basse-Normandie, le dispositif minimaliste du tournage (équipe technique de trois personnes) attribue au film un aspect immédiatement réaliste, voire documentaire. L'économie des moyens, dans les meilleurs cas, comme ici, permet à la mise en scène de frôler, de palper et de rentrer en contact avec le réel, un réel unique, sensible. The Mouth jouit d'une désinvolture dans les tons, d'une légèreté et d'une fraîcheur pop dans les plans parfois inspirée de l'esthétisme du clip, parfois empruntée à celle des mumblecores (Ndlr : des films souvent tournés à New-York avec une production « fauchée



©Thomas Aufort

», des sujets tournant autour des relations entre jeunes adultes avec des dialogues en partie improvisés et souvent des acteurs non professionnels.). Véritable feel-good movie, on ressort du film, batterie chargée à plein, prêt à confronter la vie. Tout peut alors commencer, le sourire aux lèvres.

Le réalisme évoqué ci-dessus sera toutefois marqué en rupture vers une deuxième partie, quelque peu surprenante, du film, où le ton léger se transforme en une parenthèse douce-amère de comédie macabre, où le morbide frôle le burlesque, avec son lot de trash, d'étrangeté et d'absurde ; le tout donnant un mélange qui pourrait penser aux cocasses séquences de Pulp Fiction de Tarantino. Le montage du film, très habile, dégage une énergie et un rythme propres aux grandes mégapoles, là où ça vibre intensément, là où tout devient possible pour les grandes ambitions. The Mouth est également un hymne à New-York, un poème fugace écrit pour une ville cinégénique, filmée mille et une fois et qui pourtant se donne à filmer comme la première fois.

The Mouth a déjà été projeté une première fois, en juillet 2015, à New-York dans une grande salle, en plein Manhattan en présence des acteurs. En France, le moyen-métrage a été présenté le lundi 28 septembre 2015, au cinéma Lux, à Caen, en présence de l'actrice Diane Rouxel, et sera projeté pendant tout le mois d'octobre. La difficulté pour ce type de format hybride, c'est qu'ils sont à la fois trop longs pour être diffusés dans les festivals de courts-métrages, et à la fois trop courts pour les diffuser en salles.

En pleine promo de The Mouth, Thomas Aufort prépare néanmoins déjà un autre projet de court-métrage de 30 min avec Evie Lovelle (vu dans Tournée de Mathieu Amaldric), Andréa Brusque (découverte dans Orléans de Virgil Vernier) et Charlotte Eugène-Guibbaud (qui a joué dans Amer d'Hélène Cattet et Bruno Forzani), qui conte cette fois « l'histoire d'un mec qui fait des hologrammes avec des jolies femmes ». Un film aux promesses très différentes donc, qui évoque les frontières du fantastique avec des enjeux autour des questions d'identités. Le tournage est prévu en décembre prochain, nous serons au rendez-vous ! ■ **Lisha Pu**

Take Me (I'm Yours)
l'expo à emporter

Qui n'a pas déjà rêvé, en visitant un musée ou une galerie, de repartir avec une œuvre sous le bras sans avoir à débourser une fortune ? Jusqu'au 8 novembre à la Monnaie de Paris, c'est possible, et même encouragé. Le curator Hans Ulrich Obrist et l'artiste-plasticien Christian Boltanski (qui avaient déjà exploré le même concept à la Serpentine Gallery de Londres en 1995) vous invitent à questionner votre rapport à l'art à travers cette expo participative unique en son genre.

L'exposition, collective, repose sur trois principes : le don, l'échange et la participation, dans un dialogue continu avec le public. Le concept est simple : contre l'achat d'un billet, l'ensemble des œuvres vous devient accessible et l'expérience insolite peut commencer, invitant le spectateur à déambuler au fil des salles, à toucher, participer, piocher et emporter ce qu'il voit dans un grand sac en papier offert à l'entrée. Au programme, des œuvres de nombreux artistes contemporains tels que Christian Boltanski lui-même, Yoko Ono, Gilbert et George ou encore Felix Gonzalez-Torres.

Vous pourrez ainsi chercher la perle rare dans les piles de vêtements de Dispersion, de Boltanski, récupérer l'une des affiches de Felix Gonzalez-Torres empilées là, décrocher l'une des cartes postales de la Tour Eiffel exposées par Hans-Peter Feldman, repartir avec des badges Gilbert et George... Laisser votre empreinte au sein des œuvres est également possible, par exemple en griffonnant un vœu pour le Wish Tree de Yoko Ono, en laissant un objet personnel sur l'un des présentoirs prévus à cet effet par Jonathan Horowitz, ou encore en passant par le photomaton de Franco Vaccari. Dans l'une des salles, un performeur assis à une table vous propose même de troquer l'objet qu'il a devant lui (parfois un simple carnet, parfois un smartphone laissé là par un visiteur amusé et vraisemblablement aisé) contre un objet personnel, l'issue de ce troc dépendant entièrement de son bon vouloir et des règles posées par l'artiste qui le supervise.

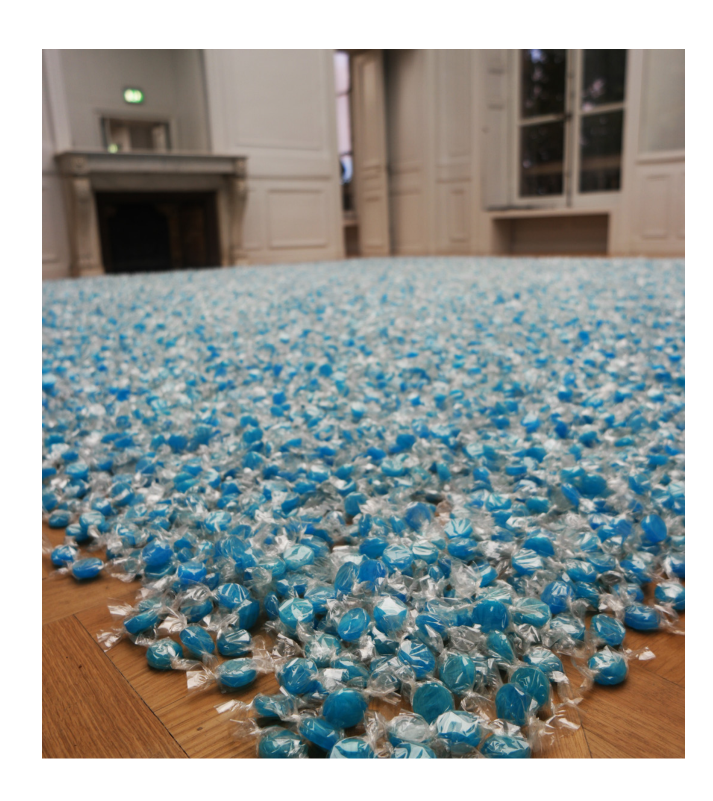
Parfois certains visiteurs hésitent, se sentent légèrement kleptomanes puis, avec un haussement d'épaules, finissent par fourrer dans leur poche une poignée des bonbons à la menthe de Felix Gonzalez-Torres. Dans l'ensemble, tout le monde est ravi de cette exposition ludique et remplit son sachet avec un grand sourire, en n'oubliant pas, au passage, de se questionner sur la signification intrinsèque de chaque œuvre.

Il règne sur l'exposition une ambiance de joyeux marché, loin du business ultra-lucratif qui régit le milieu artistique contemporain entièrement déconnecté du spectateur lambda.

Les œuvres ici ne sont pas uniques, mais produites en série et destinées à se propager partout hors du musée ; les divers objets circulent et s'échangent, créant presque un système monétaire inédit (le choix du lieu d'exposition prend alors tout son sens). Ainsi, les artistes posent la question de la valeur marchande des œuvres, rappelant le but premier de l'exposition de 1995 : démocratiser l'art, et le rendre accessible à tous. Le paradoxe étant bien sûr que la plupart des artistes exposés font également leur beurre à la FIAC* (qui aura d'ailleurs lieu cette année pendant le temps de l'exposition et en lien avec celle-ci), ce dont ils ne se cachent pas... De plus, malgré l'esprit de don, d'échange, et de bouleversement des codes qui est mis en avant, on ne peut s'empêcher, au vu de ces sachets bien remplis par les mêmes choses et petits objets somme toute inutiles, de s'interroger sur notre époque et ses réflexes consuméristes. S'emparer de l'œuvre est certes euphorisant, mais est-ce vraiment suffisant pour la comprendre ?

Dans tous les cas, le but premier de Take Me (I'm Yours) reste intéressant : dans un endroit où la règle d'or est ordinairement de ne pas toucher, de ne surtout pas dérober, et où la contemplation (parfois perplexe) est souvent de mise, cette fois, le spectateur est encouragé à s'approprier pleinement l'art dont il est témoin, à s'investir physiquement dans les œuvres sur lesquelles il s'interroge. Finalement, c'est sans doute cela qu'il faut retenir de cette exposition où « tout doit disparaître ».

* Foire Internationale d'Art Contemporain, évènement parisien annuel. **Eloïse Bouré**





© United States of Paris

Gatsby
Le misérable

Gatsby. Qui n'a jamais entendu ce nom étincelant et mystérieux ? En le griffonnant, assis à l'ombre des pins de la Riviera, Francis Scott Fitzgerald aspire à rattraper le succès qu'il pourchasse depuis des années. Il veut se plonger à corps perdu dans sa nouvelle œuvre, l'emplir de la splendeur et de la décadence de sa vie, la façonner avec son âme. Deux longues années de travail sont nécessaires avant que Gatsby le magnifique ne paraisse, en avril 1925. Le roman est un échec ; il faut attendre la mort de son auteur pour le voir redécouvert et enfin triompher. Mais peut-être en est-il mieux ainsi car le chef-d'œuvre nous parvient encore enrobé de son parfum de désastre, à l'image de son personnage principal, un dénommé Gatsby.

Le récit s'écoule le temps d'un été, le long d'un détroit de Long Island. Nick Carraway, jeune homme discret venu réussir à Manhattan, se fait témoin des événements qui lient et déchirent ses deux rives. Il s'installe à West Egg, dans une petite bicoque coincée entre les propriétés outrancières des nouveaux-riches new-yorkais. En face, la plus guindée Est Egg où vit sa cousine, la belle Daisy. C'est chez elle qu'il entend pour la première fois le nom de son voisin, Jay Gatsby. L'homme est célèbre dans toute la région pour donner des fêtes insensées où s'invitent hommes d'affaires et vedettes de cinéma. Sur l'hôte circulent les rumeurs les plus folles car rares sont ceux qui l'ont déjà vu. Nick, lui, fait sa connaissance, au milieu des rires grisés par le champagne de contrebande et des accents de jazz. Il découvre un dandy, mi-gentleman mi-voyou, au sourire envoûtant et aux manières alambiquées. Le nabab prend Nick en amitié, lui fait découvrir son monde. Les semaines passent et il finit par lui livrer l'illusion qu'il nourrit en secret : depuis son départ pour le front, Gatsby ne vit que pour une chose, revoir l'amour de ses jeunes années, Daisy. C'est sa passion maladive pour elle qui l'a mené à West Egg, c'est à elle qu'il a dédié sa fortune. Mais tous les dollars du monde n'arrêtent pas la course du temps ; on ne ravive pas la flamme d'une idylle adolescente.

La publication du roman intervient à l'apogée des Roaring Twenties, dans une Amérique devenue en quelques



> Le romancier ne passe pas l'œuvre à violenter ses figures dans un perpétuel tourbillon, il les baigne aussi dans un profond accablement. (...) La jeunesse du roman se laisse donc dériver, dans un oubli léthargique d'elle-même. »

décennies maîtresse du monde. Industrialisation débridée, accroissement exponentiel de sa population, prospérité économique sans précédent, autant de bouleversements qui font d'elle le nouvel Eldorado. Seulement, la frénésie ambiante laisse la nouvelle génération sans repère, jeunesse dont Fitzgerald se fait le chantre : « On se trouve dans un pays qui n'est déjà plus celui où l'on est et pas encore celui où l'on va. » écrit-il dans Tendre est la nuit. La Génération Perdue est née. Ses écrivains s'attachent à peindre une jeunesse dorée qui s'enivre d'alcool et de vitesse pour oublier son errance. Dans sa quête d'identité, elle aperçoit poindre au loin la lumière d'un phare : par delà l'océan, la veille Europe semble si douce et sûre d'elle-même. Gatsby le magnifique, c'est d'abord le roman de l'attraction ; toutes les forces y sont irrésistiblement entraînées à l'Est.

La demeure de Gatsby en est la preuve éclatante. Sa silhouette gothique d'hôtel-de-ville normand, ses intérieurs Rococo ou Restauration constituent une réunion aussi éclectique que douteuse des grands mouvements artistiques européens. Le manoir est autant un temple à la gloire du vieux continent qu'un point d'ancrage pour les nantis new-yorkais. Il leur fait un temps oublier qu'ils sont les enfants du chaos. Et c'est avec maestria que Francis Scott Fitzgerald décrit les soirées extravagantes qui s'y tiennent. Grand amateur de débauche, il a lui-même fréquenté le gratin de Long Island. Les tableaux qu'il livre au lecteur sont ainsi éclaboussants de vie : tout pétille, virevolte, au rythme du fox-trot et de l'alcool. C'est une grande confusion qui règne dans le livre de Fitzgerald, alimentée par les deux carburants de l'Amérique : la boisson et l'automobile. Ils sont les propulseurs qui servent à arracher les personnages au cadre incompréhensible de leurs vies.

Mais le romancier ne passe pas l'œuvre à violenter ses figures dans un perpétuel tourbillon, il les baigne aussi dans un profond accablement. Ces dernières somnolent, dans une langueur qui ressemble bien à une hibernation de la conscience. Daisy par exemple, passe ses journées à se prélasser en espérant des jours meilleurs sans jamais être actrice de sa vie. Le verbe « bailler » est d'ailleurs un des plus utilisés du roman. L'élément le plus évocateur reste néanmoins le style de Fitzgerald. Ses phrases limpides, poétiques et teintées de mélancolie bercent le lecteur et le plongent dans la même torpeur que les personnages. De plus, l'action de Gatsby le magnifique se déroule en été, sous une chaleur écrasante qui engourdit et plonge ses victimes dans un état second. La scène d'anthologie au Plaza Hotel, dont nous vous laissons découvrir les subtilités, est révélatrice. La jeunesse du roman se laisse donc dériver, dans un oubli léthargique d'elle-même. Il est cependant un personnage qui lutte au milieu du courant : Jay Gatsby.

Gatsby est sans conteste un protagoniste fascinant, que ce soit par son chic, son sourire, « qui croyait en vous comme vous auriez voulu croire en vous-même », ou par le mystère qui entoure son passé. Mais dès le début, la chute semble inévitable.

La vie de Gatsby, c'est le roman de l'Amérique. Parti de rien mais dévoré par l'ambition, il a su arriver au sommet, au prix de grands sacrifices. Il est de ces hommes qui ne vivent que pour le rêve qu'ils poursuivent, à tel point que

leur vie devient accessoire de leur illusion. La chimère de Gatsby s'appelle Daisy. Incarnation de la golden girl dont rêvait Fitzgerald, elle est angélique, superficielle et adulée. Sa romance avec Gatsby, qui n'est alors que jeune soldat, est éphémère. Elle le conçoit, lui non. Il emporte sa mémoire dans les tranchées et se promet de revenir digne d'elle. Mais ce n'est plus Daisy qu'il aime à présent, c'est le souvenir qu'il se fait d'elle. Comment alors ne pas être frustré par la réalité ? « On ne peut pas faire revivre le passé ! Mais bien sûr qu'on peut ! » s'exclame-t-il alors que Nick lui affirme le contraire. Gatsby a construit son empire sur les fondations d'une nostalgie vénéneuse, autrement dit sur du vide. Il y a entassé ses richesses sans imaginer que tout ne pouvait que s'écrouler. Ses retrouvailles avec Daisy sont maladroites, décevantes et finalement, vouées au drame. La prise de conscience de l'absurdité de sa vie est terrible, Fitzgerald confronte le héros à son propre néant.

L'idée de vide est fondamentale dans le roman. Gatsby le craint, le « guette » dans la nuit. Et ce qu'il désire, c'est le combler ; d'où les fêtes aberrantes, les voitures de luxes et les costumes hors-de-prix. Il ne fait que cacher sa futilité derrière une abondance factice. Cela donne lieu à un passage fantomatique où Nick découvre un soir la demeure du millionnaire toutes fenêtres ouvertes et lumières allumées, alors qu'il n'y reçoit personne. Dans sa solitude, le propriétaire cherche à l'emplir d'une présence, aussi illusoire soit-elle. On retrouverait presque ici une peur infantile du noir.

Loin d'être magnifique, Gatsby est misérable. Misérable d'abord parce qu'il n'est rien : arrivé de nulle part, sans repères, il poursuit un rêve irréalisable qui le place nez à nez avec la vacuité de son existence. Misérable ensuite parce qu'il inspire une compassion amère : tous les personnages finissent par se détourner de lui, de sa névrose, malgré les paillettes qu'il leur jette aux yeux. Et pour cause : il est le seul à se débattre pour garder la tête hors de l'eau et les met face à leur propre déni. Daisy elle-même préfère rester avec son idiot de mari plutôt que de supporter la compagnie douloureuse de son ancien amour. Seul Nick, c'est-à-dire le lecteur, lui reste fidèle et lance dans un suprême élan d'émotion : « C'est une bande de pourris, (...) Vous valez mieux à vous seul que toute cette foutue clique réunie. » Gatsby est en fait un homme pathétique condamné à aller seul dans un monde qu'il est incapable d'accepter.

Malgré la finesse de sa tranche, le troisième roman de Francis Scott Fitzgerald s'avère donc d'une grande richesse. C'est avec une élégance inégalable qu'il capture les instants d'une génération déphasée et ceux d'un être aux prises avec le néant. À sa lecture, vous entendrez résonner entre les pages les soupirs de l'auteur lui-même. Vous le comprendrez, sans avoir à le connaître, comme lui vous a compris. Car Gatsby le magnifique est un mythe, celui de l'homme moderne.■**Pablo Moreno**


© Corbis

Diendéré
ou l'échec d'un putsch

Le 16 septembre dernier, des militaires du Régiment de sécurité présidentielle ont pris en otage le président intérimaire du Burkina Faso et son Premier ministre. L'homme de ce coup de force, Gilbert Diendéré, n'aura finalement gardé le pouvoir que six jours avant de capituler face au manque de soutien de la population burkinabé et de l'armée régulière.



« UN SOLDAT QUI SAIT TOUT MAIS QUI NE DIT RIEN »

Diendéré est la plante vivace du Burkina Faso. Homme de l'ombre, il a pourtant son rôle dans tous les rebondissements politiques qui ont façonné le Burkina moderne : en tant que général de l'armée, il est aux premières loges de la révolution burkinabé de 1983 aux côtés du Che Thomas Sankara, qu'il aide à prendre le pouvoir. Paradoxalement, son nom est mêlé à l'assassinat de ce dernier en 1987, lors du sanglant coup d'Etat de Blaise Compaoré dont il est le bras droit. Le nouveau président crée une milice personnelle chargée de sa sécurité et le nomme à sa tête : c'est la naissance du Régiment de sécurité présidentielle (RSP).

Proche des arcanes du pouvoir et de services de renseignements depuis des décennies, « Golf », comme on le surnomme, apparaît comme l'homme le plus informé du pays. « Il pouvait prédire les coups d'Etat en préparation dans les pays alentours », écrit l'hebdomadaire Jeune Afrique dans un portrait publié en 2013.

En 2014, un vent de mécontentement souffle sur le Burkina Faso : le président Compaoré brigue un nouveau mandat après 27 années de pouvoir contestées. Il engage une réforme constitutionnelle visant à modifier la loi fondamentale

qui ne lui permettait plus de se représenter. Ouagadougou sombre alors dans la violence, l'Assemblée Nationale est incendiée. L'autocrate Compaoré quitte le pays, le RSP et le général Diendéré restent.

UNE TRANSITION DÉMOCRATIQUE INSTABLE

Le diplomate Michel Kafando est nommé président de la transition en novembre 2014 et promet la tenue d'élections dans un cadre démocratique le 11 octobre 2015.

Mais la transition démocratique est malmenée tout au long de l'année 2015 : des tensions apparaissent avec l'ancienne garde prétorienne de Compaoré, le RSP, que le chef du gouvernement souhaite dissoudre. Cette armée parallèle aux soldats surarmés apparaît très vite comme inféodée au Président déchu et dangereuse pour une transition démocratique pacifique. Toutefois, le RSP reste un organisme intouchable sous la houlette du puissant Diendéré qui a de nombreux réseaux et connections. Celui-ci réclame la démission du Premier Ministre Isaa Zalando, fragilisant le nouveau pouvoir en place. Un compromis s'esquisse alors : la garde présidentielle renonce à réclamer cette démission contre l'abandon des projets de dissolution.

Le compromis s'écroule en septembre dernier lorsque deux pro-Compaoré sont écartés de la liste des candidats à la présidentielle… dont l'épouse de Diendéré. Le putsch était désormais imminent. Et effectivement, il est intervenu à un mois d'élections présidentielles cruciales qui devaient acter l'entrée du Burkina Faso dans le groupe très fermé des démocraties africaines.

DIENDÉRÉ L'ÉPHÉMÈRE

La rue s'est embrasée dès l'annonce de la nouvelle pour protester contre cette énième tentative de sabordage de sa transition démocratique, durement obtenue en 2014. Sous la pression des manifestants, de l'armée régulière qui est restée loyaliste et de la condamnation unanime du coup d'Etat par les instances internationales, Diendéré a capitulé et s'est confondu en excuses dans un discours que les burkinabés jugent « pitoyable ».

Le Président et le Premier ministre ont repris les rênes du pays, mais ce coup d'État laisse tout de même le Burkina face à de nombreux débats et points de désaccords : le désarmement du RSP, l'amnistie des putschistes, le droit des fidèles à Compaoré à se présenter à d'éventuelles prochaines élections…

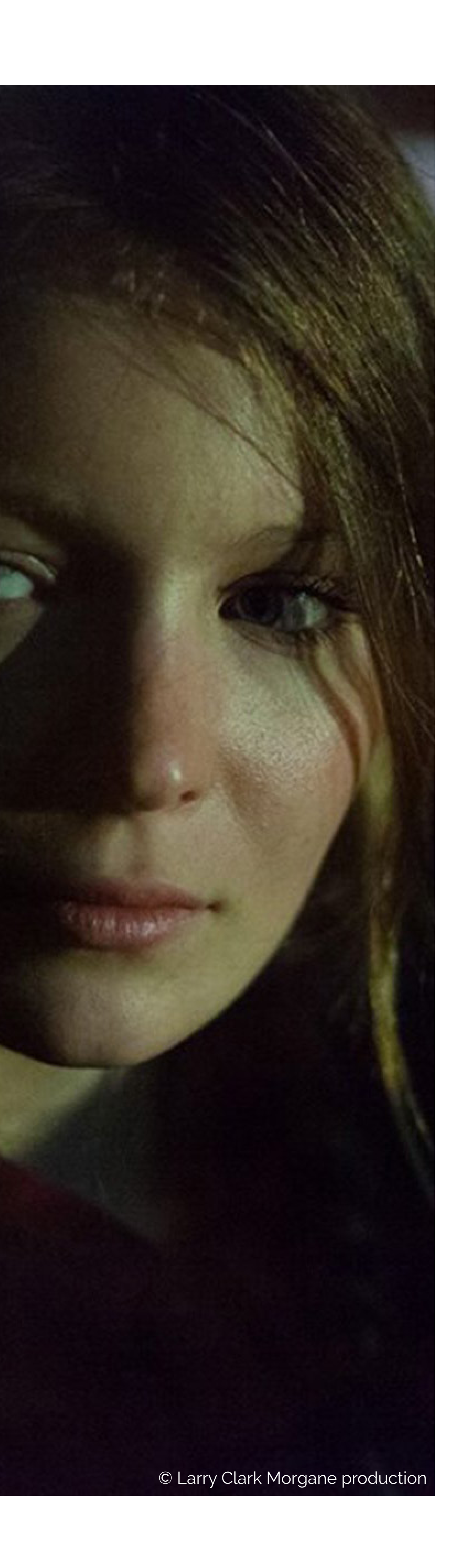
Mais force est de constater que les burkinabés ont une fois de plus livré une belle leçon de démocratie en mettant à mal « le coup d'Etat le plus bête du monde », comme ils le surnomment eux-mêmes. Effectivement, la société civile se structure de plus en plus et prend confiance en elle depuis 2014. Il eût été peu probable qu'un an après l'éviction de Compaoré le peuple change d'avis et accepte son retour implicite. Et effectivement, ce coup d'Etat a démontré que le pouvoir revient de plus en plus à la population qui s'octroie avec succès le droit de décider de son avenir politique. Le printemps burkinabé est en marche. **Juliette Krawiec**

> « La rue s'est embrasée dès l'annonce du putsch pour protester contre cette énième tentative de sabordage de sa transition démocratique, durement obtenue en 2014. »

Rencontre

DIANE ROUXEL

Après avoir fait ses débuts devant la caméra de Larry Clark dans The Smell of Us, monté les marches du Festival de Cannes 2015 pour La Tête Haute d'Emmanuel Bercot, elle est également présente dans deux films à l'affiche. Tandis que dans le premier elle incarne une jeune aveugle avec Fou d'Amour de Philippe Ramos au côté de Melvil Poupaud, dans le second, elle se retrouve dans le rôle d'une beatboxeuse au cœur du film The Mouth de Thomas Aufort, un mumblecore tourné en seulement dix jours à New-York. Rencontre avec la douce et pétillante Diane Rouxel, la nouvelle pépite en devenir du cinéma français.



Tu as débuté au cinéma devant la caméra du cinéaste américain Larry Clark, connu pour avoir fait des films subversifs sur la jeunesse et pour ses méthodes particulières de tournage. Comment as tu vécu cette expérience ?

Je l'ai un peu vécu comme deux tournages différents, au début les deux premières semaines ça s'est très bien passé, après la troisième semaine, Larry s'est engueulé avec la moitié des acteurs et les a virés, donc moi je me suis retrouvé toute seule les deux dernières semaines avec lui qui écrivait au jour le jour le scénario et qui faisait jouer des scènes avec des acteurs qui n'étaient pas prévus pour ces scènes là. Je ne savais pas ce que j'allais tourner le lendemain et c'était un peu déstabilisant. La communication avec lui n'était pas très facile car c'est un personnage hyper imposant, je me sentais un peu effacée les premières semaines mais au moment où mes copains se sont fait virés, ça m'a un peu endurcie je pense, j'étais donc plus capable de lui dire quand j'étais moins à l'aise … mais il y a eu des moment hyper difficiles.

Beaucoup de versions du tournage ont circulé à travers les nombreuses interviews, le trouvais tu sincère et authentique dans sa démarche de metteur en scène ou y avait-il réellement des points plus obscures dans sa méthode ?

Non parce que même pour les scènes de sexe qui sont les scènes les plus difficiles à tourner, au final l'équipe était réduite, ça reste quand même très professionnel. Après là où c'était difficile c'est que pour moi par exemple, c'était ma première expérience et j'étais incapable dans les premières semaines de dire si quelque chose me mettait mal à l'aise ou pas.

Étant donné qu'il reécrivait les scènes la veille, est-ce-qu'il te donnait les indications juste avant de tourner ?

La première semaine non car on avait un planning très précis et à la fin on essayait de suivre les restes du planning et c'était très approximatif, il y avait beaucoup de scènes en plus, d'autres qui étaient supprimés, il en réécrivait d'autres pour que ça soit plus crédible.

Il y a eu beaucoup d'improvisations j'imagine ?

Oui il y avait pas mal improvisation, parfois même

après avoir tourné les scènes qui sont écrites, il essayait de laisser tourner la caméra pour laisser un peu d'impro, dont il a gardé certaines scènes.

Est ce qu'il a eu beaucoup de différences entre le scénario original et le résultat final du film ?

Mathieu Scribe, qui est le scénariste, a mis quatre ans pour écrire le scénario, c'était son bébé. On est devenus très amis avant même le tournage, je suis toujours très copine avec lui, il a fait plusieurs versions en s'inspirant un peu de nous même si les personnages ne nous ressemblaient pas, en prenant par exemple des expressions, des petites choses drôles qu'on a pu faire dans une soirée. Souvent en lisant de nouvelles versions, on retrouvait des petits trucs qui nous ressemblaient un peu et auquel on pouvait un peu se rapprocher. Et le scénario final de Scribe, je l'avais vraiment trouvé génial.

Tu as préféré le scénario original de Scribe plutôt que la version final de Larry Clark ?

Oui, je l'adorais, on était à l'unanimité, tout le monde le trouvait incroyable. Je l'ai relu et je le trouve toujours aussi bien. Et c'est vrai que j'étais un peu déçue en voyant le film fini, parce que il a mis très longtemps à se tourner, on a mis un an, et on adorait tellement le scénario que c'était difficile de voir en deux semaines que tout était un peu fichu en l'air.

Ça a dû étonner pas mal de monde sur le tournage que Larry n'ait pas respecté le scénario original ...

Oui, ça a fait flipper tout le monde, à savoir si on allait réussir à finir le film, s'il allait réussir à en faire quelque chose en sachant que la moitié des acteurs n'étaient plus présents. Et je trouve que dans le film il reste des scènes très très belles et il y a quand même des choses très bien mais c'est vrai que je pense qu'il aurait pu être absolument incroyable s'il avait suivait le scénario de Scribe. (rires)

As-tu eu l'occasion de revoir Larry Clark depuis la sortie du film ?

Oui on s'est recroisé mais après ce n'est pas non plus mon meilleur copain, à partir du moment où il a viré mes potes, je l'avais déjà un peu en travers.

Dans les interviews il disait que sur le tournage il y avait d'un côté, vous les acteurs qui avaient un réel esprit de communauté et de l'autre, lui, le metteur en scène solitaire.

Oui, on était devenu très copains avant de tourner le film. Pendant deux ans, on allait à Paris, Larry repartait, il disait qu'on allait faire le film et commencer la préparation. Et puis du jour au lendemain, il est parti aux États-Unis et nous a laissé alors que nous on a abandonné nos études pour faire le film ... Donc on a tissé beaucoup de liens avec Lucas, Hugo et Théo.

Je suppose que tu as dû être heureuse de tourner sur le film de Thomas Aufort juste après The Smell of Us !

Oui j'avais besoin d'un truc comme ça, plus frais, avec une bonne ambiance, léger ... c'était génial. Je ne connaissais pas du tout Thomas, mais on a pas mal discuté d'abord sur Facebook, on s'est rencontré, j'ai trouvé le projet hyper intéressant !

Ça a dû se faire super rapidement ?

Oui, ça s'est fait assez rapidement, il m'a proposé qu'on se voit à Paris, on a bu un café et là il a sorti tous ses petits papiers et il savait déjà jour par jour ce qu'on allait tourner et je trouvais ça intéressant de faire un film sur la beatbox.

C'était ta première fois à New-York ?

Oui c'était ma première fois à New-York !

Alors c'était à la fois la découverte de ton personnage de la ville et ta propre découverte ?

Oui c'était génial car comme on a tourné en dix jours, on a énormément bougé et on a fait une visite express de New-York en même temps, en allant dans des endroits un peu atypiques.

Le film possède un bel aspect technique, on ne se doute pas que le tournage n'a duré que dix jours, avec une petite équipe technique de trois personnes ...

Oui, c'est hyper agréable de travailler comme ça car tout est très rapide et on a plus la possibilité



de rajouter des choses selon nos envies sans la pression d'une grosse équipe de quarante personnes derrières … c'est agréable d'avoir cette liberté !

Est ce que le scénario de The Mouth était très écrit ?

Non, il y avait énormément d'impros, après Thomas avait une ligne directrice pour chaque scène et il nous donnait les grands axes des discussions. A ce moment c'est vrai que je n'avais pas un grand niveau d'anglais et Théo, qui était son assistant et qui est mon copain m'a aidé pour le vocabulaire.

Dans The Smell of Us tu joues une skateuse et dans ton film suivant The Mouth tu joue une beatboxeuse, il y a une certaine affiliation avec le monde underground. Tu connaissais un peu le monde du skate avant le film ?

J'ai rencontré l'équipe de The Smell of Us parce que je faisais du skate à l'époque, j'en fais plus trop maintenant mais je pense que je vais m'y remettre. Je ne traînais pas vraiment dans les skate-parks c'était plus pour me déplacer. Par contre j'ai beaucoup de copains skateurs qui étaient dans le monde underground, qui connaissaient tous les groupes … grâce à eux j'ai rencontré pas mal de monde de ce milieu là. Mais disons que je ne passais pas tous mes week- end dans les skate-parks et dans les soirées underground.

Est-ce-que c'était difficile d'incarner un personnage qui fait de la beatbox dans The Mouth alors que tu n'en faisais pas ?

Oui mais c'est ça aussi qui m'a amusé et qui m'a donné envie de participer au projet. J'ai regardé pleins de vidéos …

Tu t'es un peu entraînée avant le tournage ?

Oui je me suis entraînée, même si ce n'est pas vraiment moi qui en fais dans le film il fallait quand même que je sache le faire car même si le son n'était pas le même, il fallait que je comprenne comment bouger la bouche pour que cela soit crédible.

Même si ce n'est pas toi qui fais de la beatbox, dans le film une énergie palpable émane de ton personnage, un peu comparable à celle des rappeurs, mais avec un autre mode de langage.

Oui ça m'a amusée, pour les sons Thomas les avaient déjà choisis, il me les a envoyé et moi j'essayais de les apprendre comme ça je pouvais les faire par dessus. Et parfois je mettais un écouteur que j'essayais de cacher pour faire par dessus et pour que cela soit syncho.

Pourrais-tu me parler un peu de ton personnage dans The Mouth, comment l'as tu vécu et vu ?

Je trouvais cela intéressant après avoir fait le film de Larry Clark d'incarner un personnage qui soit finalement totalement différent. Et moi comme ce fut ma première fois à New-York, j'avais envie de le vivre comme ce personnage qui débarquait aussi à New-York. Par exemple pour toutes ces scènes où elle découvrait la ville, je n'étais pas obligé de le jouer. J'ai aimé le fait que ce soit une fille qui soit très livrée à elle-même, qui a perdu sa mère et qui se retrouve avec son père qu'elle n'avait jamais rencontré et qu'elle soit obligé de se débrouiller. Elle a une espèce de force en elle…

Oui, le personnage m'a fait penser à une version féminine de Rocky, ce petit bout de femme qui se bat …

Oui ! C'est une battante et c'est ce qui m'a attiré chez elle.

C'est d'ailleurs intéressant le rapport conflictuel avec son père qu'elle vient fraîchement de rencontrer, un père qui n'accepte pas qu'elle soit beatboxeuse, qui trouve ça « sale ».

Finalement elle s'en fout un peu du regard de son père j'imagine, c'est un mec qu'elle ne connaît pas, un espèce de « gros porc ». Elle arrive et lui il essaye d'avoir un semblant de rapport de force : « ce que tu fais, c'est de la merde etc… » mais au final elle essaye de lui montrer que dans l'histoire le stupide c'est lui et pas elle. Elle ne veut pas finir comme lui, dans sa petite maison, elle voudrait vivre de sa passion.

La relation complice entre ton personnage et celui joué de Melvin Mogoli est très tendre, lui



aussi il dégage une énergie particulière ...

Oui mais au début elle n'a pas envie, elle préférait son petit train de vie, son petit job et là un mec vient la titiller pour faire des concours de beatboxe. (rires)

Le jeu de Melvin Mogoli est tellement troublant que l'on a impression qu'il n'incarne pas un personnage, mais que c'est lui à part entière.

Oui c'est carrément lui d'ailleurs, je trouve que ce n'est pas si différent, il était très drôle.

Tu as également été à l'affiche de La Tête Haute d'Emmanuel Bercot qui a fait l'ouverture au dernier Festival de Cannes, comment fut cet expérience pour toi, le fait par exemple de jouer avec des grandes vedettes comme Catherine Deneuve ?

J'étais hyper impressionnée. Je me souviens d'avoir lu le scénario et d'avoir croisé les doigts pour que ce soit moi car j'avais adoré le scénario. J'avais les larmes au yeux en lisant la scène où le protagoniste devait écrire une lettre et qu'il n'y arrive pas et finalement qu'il laisse tout tomber … ça m'avait hyper émue. Et donc j'ai rencontré Emmanuelle et j'ai su très longtemps après que j'avais été prise alors que j'avais un peu oublié en me disant « ok ça n'a pas marché ». En effet j'étais dans le métro et d'un coup on me dit « c'est bon t'es prise pour La Tête Haute ! » et là j'étais hyper contente parce que c'était très différent de ce que j'avais déjà fait, et ça toujours, je trouve que c'est important. Je suis assez heureuse de faire des rôles assez différents et de ne pas rester dans un seul genre. Là je jouais une espèce de garçon manqué, il fallait que je me rase, subir une transformation physique ça me faisait marrer !

Ton personnage ressemble justement beaucoup au personnage principal, avec les cheveux très courts, c'est assez troublant !

Oui c'est troublant, j'ai trouvé ça génial. J'ai pris aussi des cours de boxe pour une toute petite scène où je devais faire ça, histoire de faire crédible.

Encore un sport de combat, un peu comme la beatbox d'ailleurs !

Oui c'est l'histoire d'une jeune fille qui tombe amoureuse de ce garçon alors que sa mère est directrice d'un SEF et son père travaille aussi dans ce milieux et je pense que c'est une façon pour elle d'exister face à ses parents. Et j'imagine qu'elle doit souvent entendre tout les soirs à table ses parents parler des histoires de ces jeunes, et elle a été touchée par lui.

En ce moment tu es également à l'affiche de Fou d'Amour de Philippe Ramos, où tu joues une jeune aveugle ...

Oui c'est encore un rôle complètement différent (rires). Je me souviens d'avoir lu le scénario et m'être dit « Oh la la comment vais je faire pour pouvoir faire un truc pareil ? ». Je suis arrivée au casting et en fait à un moment je me suis mise à loucher car ça me permettait de balayer le paysage du regard sans m'accrocher à des éléments, je pense que cela lui a beaucoup plu. La relation avec Philippe Ramos était hyper simple, c'est vraiment un mec génialissime. Je pense que comme on s'entendait bien aussi, cela lui a donné envie de bosser avec moi et moi j'avais très envie de travailler avec lui. J'avais fais beaucoup beaucoup de castings et, au fur et à mesure, ces castings sont devenus des séances de travail. Un jour on a bu un café et il m'a dit qu'il voulait que cela soit moi.

Tu débutes ta carrière au cinéma, comment est la vie d'une jeune actrice ? On vient te chercher, tu fais des castings ?

Depuis le film de Larry Clark j'ai un agent parce que je devais en avoir un pour négocier mon contrat, comme on s'est très bien entendu, elle m'a envoyé sur un autre casting juste après qui a marché et, de fil et en aiguille elle est vraiment devenue mon agent. C'est elle qui m'envoie sur les castings, The Smell of Us n'a pas très bien marché donc c'est vraiment La Tête Haute, qui m'a permit d'avoir une grande visibilité et là je sentais que je passais un peu plus de castings et que cette fois-ci les gens m'appelaient parce qu'ils avaient vu mon travail et je savais quand même que j'avais une certaine chance d'être prise. Je ne débarquais plus dans un truc où je savais qu'on était quarante filles ou plus et que j'avais peut-être même pas l'âge … (rires) C'est



agréable parce que tu sais que tu te déplaces vraiment parce que tu as déjà une sacrée chance d'être prise !

Quels sont tes projets de cinéma à venir ?

Là en ce moment je tourne avec Frédéric Mermoud qui avait fait Complices et notamment les quatre derniers épisodes de la première saison de Les Revenants. C'est aussi un mec adorable, après Larry Clark j'ai eu beaucoup de chance, je suis tombée que sur des gens sympas ! (rires) Là on tourne à Evian et c'est un drame avec Emmanuelle Devos et Natalie Baye qui joue ma maman.

Après Catherine Deneuve, Emmanuelle Devos et Natalie Baye, tu joues dans la cours des grands ! (rires)

Oui je suis très contente mais je n'ai qu'une scène avec elle, toutes mes scènes c'est avec Emmanuelle Devos. Et après ça je pars à la Réunion un mois pour tourner avec Bertrand Mandico, un film qui va s'appeler Les Garçons sauvages où on est cinq filles à jouer des garçons, oui encore un rôle différent ! (rires)

Tu vas te recouper les cheveux pour ce rôle ? (rires)

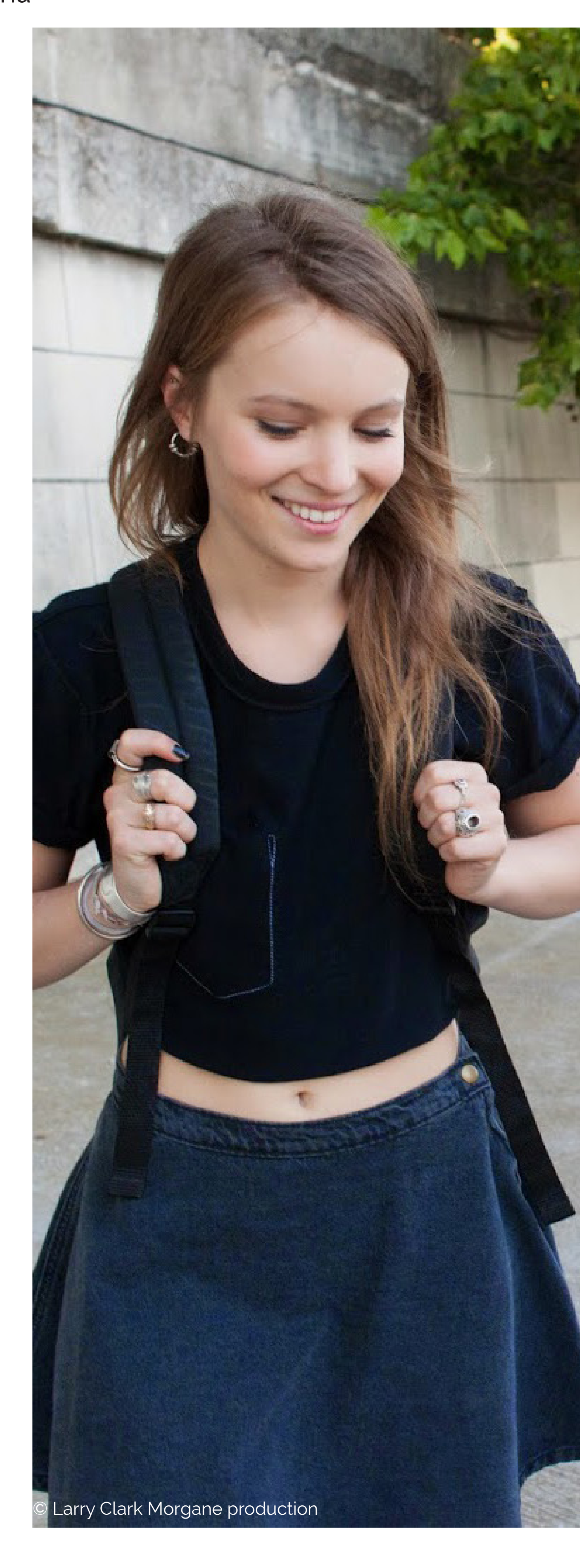
Oui on va me recouper les cheveux mais moins que dans La Tête Haute !

Est-ce-que tu as en tête des cinéastes français ou étrangers avec qui tu as particulièrement envie de travailler ?

Dans l'idée j'aimerai tourner avec tous (rires) mais non j'ai surtout envie de tomber sur des scénarios intéressants et des rôles différents qui ne soit pas juste celui du jeune premier, la lycéenne qui s'engueule avec ses parents, le schéma facile ... j'aime bien avoir des challenges !

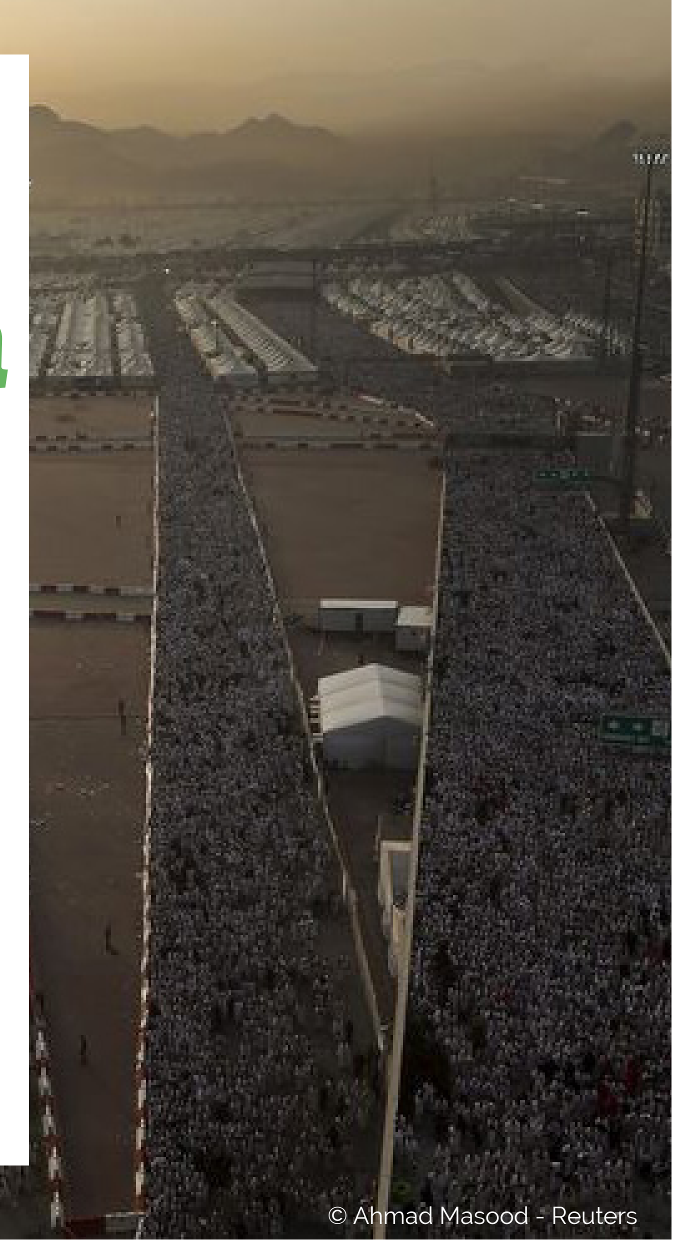
Propos recueillis par Lisha Pu

Remerciement le cinéma Lux, Thomas Aufort et Diane Rouxel ■ **Lisha Pu**


© Larry Clark Morgane production

Quand l'insécurité règne sur la Mecque

C'est la septième fois depuis 1990 qu'un drame meurtrier se produit durant le pèlerinage à La Mecque, provoquant des centaines de morts. Ce jeudi 24 septembre, 717 personnes ont perdu la vie, dans une grande bousculade dans la Vallée de Mina, durant la fête de l'Aïd el Kabîr, qui a attiré plus de deux millions de fidèles musulmans sur le site de la Mecque en Arabie Saoudite.



© Ahmad Masood - Reuters

La grande bousculade meurtrière

C'est dans la vallée de Mina, lors du rituel de lapidation des stèles représentant Satan que le drame s'est produit. Ce rite se déroule le dernier jour du Hajj (Pèlerinage dans les lieux saints de la Mecque) : chaque pèlerin doit lancer sept cailloux sur les trois immenses stèles de pierre, qui représentent chacune une apparition de Satan devant Ibrahim, un des prophètes de l'Islam, sa femme puis son fils. Ces derniers lui ont jeté des pierres pour le repousser, c'est ce geste qui est commémoré en ce lieu saint. Le 24 septembre, les pèlerins, déferlant par milliers dans ce lieu, sont entrés en collision avec ceux essayant d'en sortir. Cette immense bousculade, dans la panique générale, a projeté certaines personnes à plus de dix mètres, et causé la mort de 717 personnes, auxquelles s'ajoutent 863 blessés.

Guy Theraulaz, chercheur au CNRS, accuse l'effrayante densité de population regroupée à cet endroit là, puisqu'il y avait, selon lui, sept personnes au mètre carré. Parmi les victimes on compte différentes nationalités, mais le pays le plus touché par ces victimes reste l'Iran qui pointe du doigt la mauvaise organisation du pèlerinage.

L'Arabie Saoudite est-elle capable d'organiser un mouvement aussi important ?

Le pèlerinage de La Mecque fait l'objet d'un flux important de pèlerins chaque année et en ce jour de l'Aïd, c'était plus de deux millions de personnes qui étaient présentes sur le site. Nombreux sont ceux à chercher un responsable à blâmer, et les autorités saoudiennes ont forcément été les premières à être remises en cause.

En effet, ce type d'accident n'est pas une exception lors des pèlerinages à la Mecque et depuis 1990 on en dénombre six (2006, 2004, 1998, 1997, 1994, 1990), dont quatre survenus lors de ce même rituel, entraînant des centaines de morts à chaque fois.

Les organisateurs avaient pourtant, cette année, débloqué des milliards de dollars dans les infrastructures et transports visant à fluidifier le déplacement des foules, mais cela n'a pas été fructueux et on garde en mémoire la chute d'une des grues servant à la reconstruction de la Grande Mosquée le 11 septembre 2015, provoquant la mort d'une centaine de personnes. Ces deux drames survenus à treize jours d'intervalle, témoignent du manque d'organisation et de moyens mis en place pour assurer la sécurité des pèlerins.

Des relations diploma-tiques tendues entre l'Arabie Saoudite et l'Iran

Ennemis de longue date, le drame est venu intensifier les tensions entre les deux pays du Proche Orient, opposés sur de nombreux points, à commencer par la religion. Bien que tous deux appartiennent à la religion musulmane, l'Arabie Saoudite est marquée par le sunnisme, alors que l'Iran prône le chiisme, religion officielle depuis l'Empire des Séfévides au XVIe siècle et dont le pouvoir religieux a une place très importante depuis la Révolution Islamique du Khomeiny en 1979. Les deux pays s'affrontent également de manière indirecte à travers la guerre civile syrienne, puisque Les Saoudiens semblent apporter leur soutien à Daech alors que les Iraniens soutiennent le régime en place de Bachar el-Assad.

Lors de cette bousculade meurtrière, la République Islamique d'Iran a été le pays le plus touché, puisqu'il dénombre 464 victimes à lui seul.

Les autorités iraniennes, ont ordonné le rapatriement des corps, à l'inverse de certains pays qui ont accepté d'enterrer leurs morts sur le sol saoudien. Devant le retard qu'ont pris les organisateurs saoudiens, le président iranien Rohani a mis en garde son rival : « Jusque là nous avons utilisé le langage de la diplomatie et du respect, mais si c'est nécessaire, la République Islamique d'Iran utilisera le langage de l'autorité ». Celui-ci exige également l'ouverture d'une enquête transparente sur les origines du drame afin de cerner précisément un responsable.

Il faut rappeler également que l'Iran a depuis quelques années développé le pèlerinage sur sa propre terre, à Machhad pour associer la pratique chiite à la conscience nationale et éviter à ses pèlerins de devoir se rendre chez l'ennemi. ■ **Sarah Francesconi**

« Le drame est venu intensifier les tensions entre l'Arabie Saoudite et l'Iran »

Rencontre

ALPAJOIE

« J'aime la musique sous ses pires angles, et j'aime les gens »

Vous n'avez surement jamais entendu parler de Alpajoie et c'est bien normal. Après avoir publié Cheat sur Soundcloud il y a quelques mois, Joseph, l'homme qui se cache derrière Alpajoie, vient de sortir son premier EP surfeurgarbagebanddémos... Nous lui avons posé quelques questions:

Peux-tu te présenter un peu au grand public ?

Alpajoie c'est mon projet solo. L'objectif du projet est de faire de la musique quand je ne peux pas en faire avec Mauve Celestine, mon groupe. Je ne sais pas vraiment jusqu'où je vais le mener. En tout cas, ce n'est pas encore terminé. C'est plus comme un passe-temps à mener le plus loin possible...

Tu as donc sorti ton premier EP, surfeurgarbagebanddémos, que peux-tu nous dire dessus ?

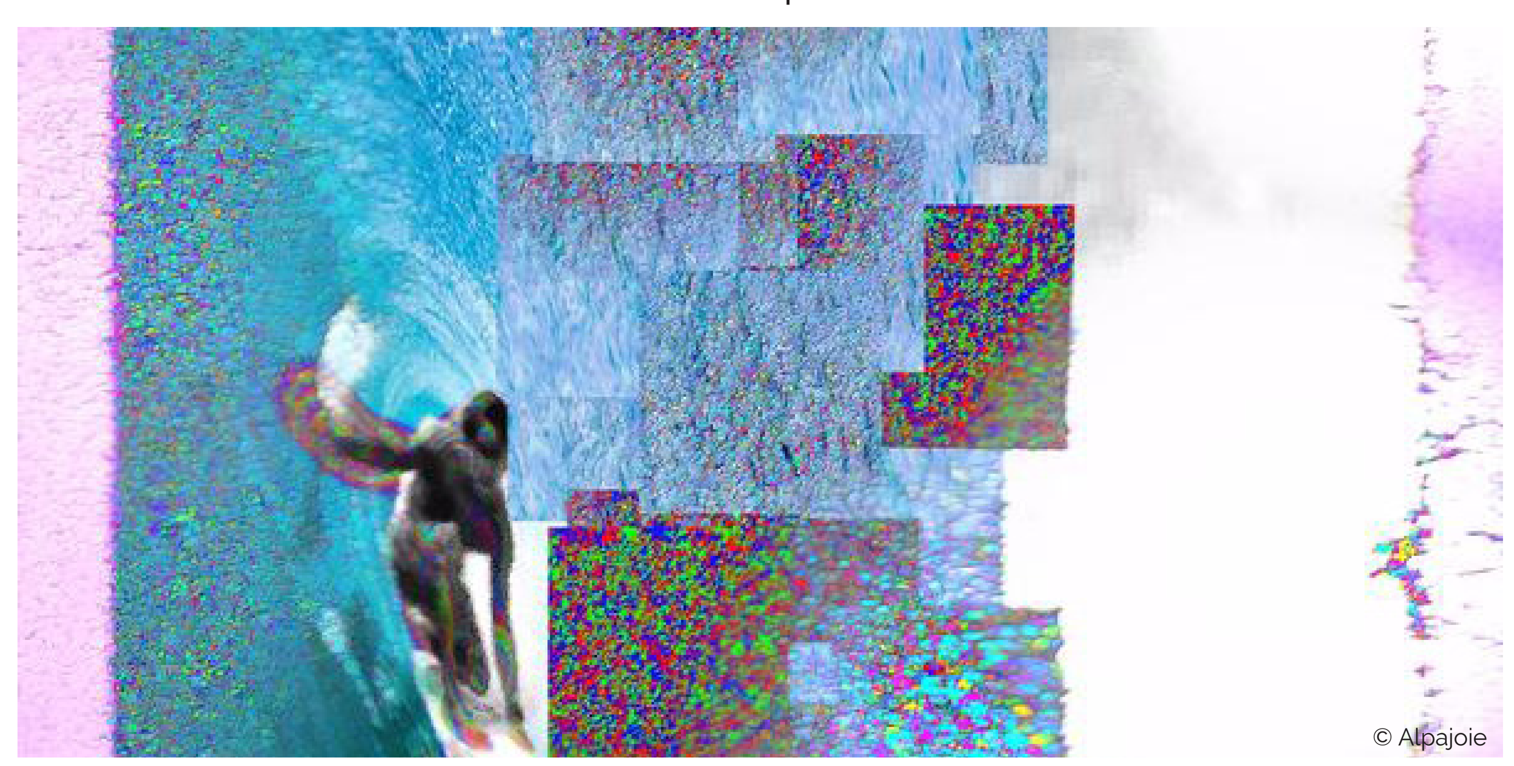
Cet EP est un mignon court-métrage sur quelqu'un qui délire sur ses actions passées. C'est un peu nostalgique et mélancolique mais joyeux.

Il y a 15 pistes dans cet EP, mais la plupart sont des sons, et même tes chansons sortent du traditionnel format couplet/refrain. D'où viennent tes idées ?

Ma façon de composer est assez aléatoire. Sur des chansons comme Cheat ou Surfing In Your Mind. Je pars d'une composition « classique » piano, guitare & voix. En ce qui concerne ce que tu appelles les sons, je me laisse aller sans trop réfléchir . Je pense que c'est des moments où j'ai besoin de délirer et juste créer une sorte d'ambiance ou d'atmosphère qui pourrait être plaisante. J'espère réussir à créer ces ambiances... Au niveau de la mise en forme, ça a pris du sens tout seul et puis au moment où je me suis dis que c'était bon, j'ai arrêté.

Quelles importances apportes-tu aux sons du quotidiens ? Pourquoi en avoir mit autant dans ton EP ?

Comme je le disais, dans cet EP, il est question de délirer sur le passé alors que l'on est plongé dans l'ennui. Je pense qu'on recrée nos souvenirs en fonction de ce dont on est entouré. Ici, je m'imaginais vers l'océan



© Alpajoie

aux milieux des pins en train d'écouter de la musique expérimentale en étant content. Du coup j'ai recréé ces ambiances avec des sons du quotidien qui ramènent à la réalité

C'est un peu contradictoire ce que tu dis…

Oui, mais en fait dans ces moments où tu délires y a le truc qui te ramène à la réalité.

J'ai pu écouter certains morceaux que tu m'as envoyé par mail & qui était plutôt aboutis, pourquoi ne pas les avoir mis sur l'EP ?

La plupart des morceaux que tu as pu entendre sont encore en cours de travail. Peut-être les entendras-tu autre part un autre moment ! Je pense qu'il y aura une suite.

Penses-tu adapter Alpajoie pour la scène ?

Adapter Alpajoie sur scène serait possible et cool, mais je pense qu'avec Mauve Celestine nous jouerons certains des morceaux dans nos sets. Alpajoie est un projet solo mais je pense souvent les chansons pour le live et comment je pourrais les faire avec mon groupe.

Tes morceaux et ton EP ont des noms étranges ; Est-ce réfléchi ou complètement aléatoire ?

Oui, mon EP et mes morceaux portent des noms étranges, mais je préfère que chacun y voie ce qu'il veut y voir.

D'où vient cette passion fougueuse pour les alpagas que tu as ?

Ma passion pour les alpagas vient du fait que ma mère travaille la laine. Un jour, elle a montré à Martin (de Mauve Celestine) et moi une photo d'alpagas. On a trouvé ça magnifique et on a donc nommé notre premier projet The Alpagaz. Depuis on garde cette confiance en ce que l'on fait grâce à la beauté des alpagas…

Pour conclure, qu'est-ce que tu aurais envie de dire ?

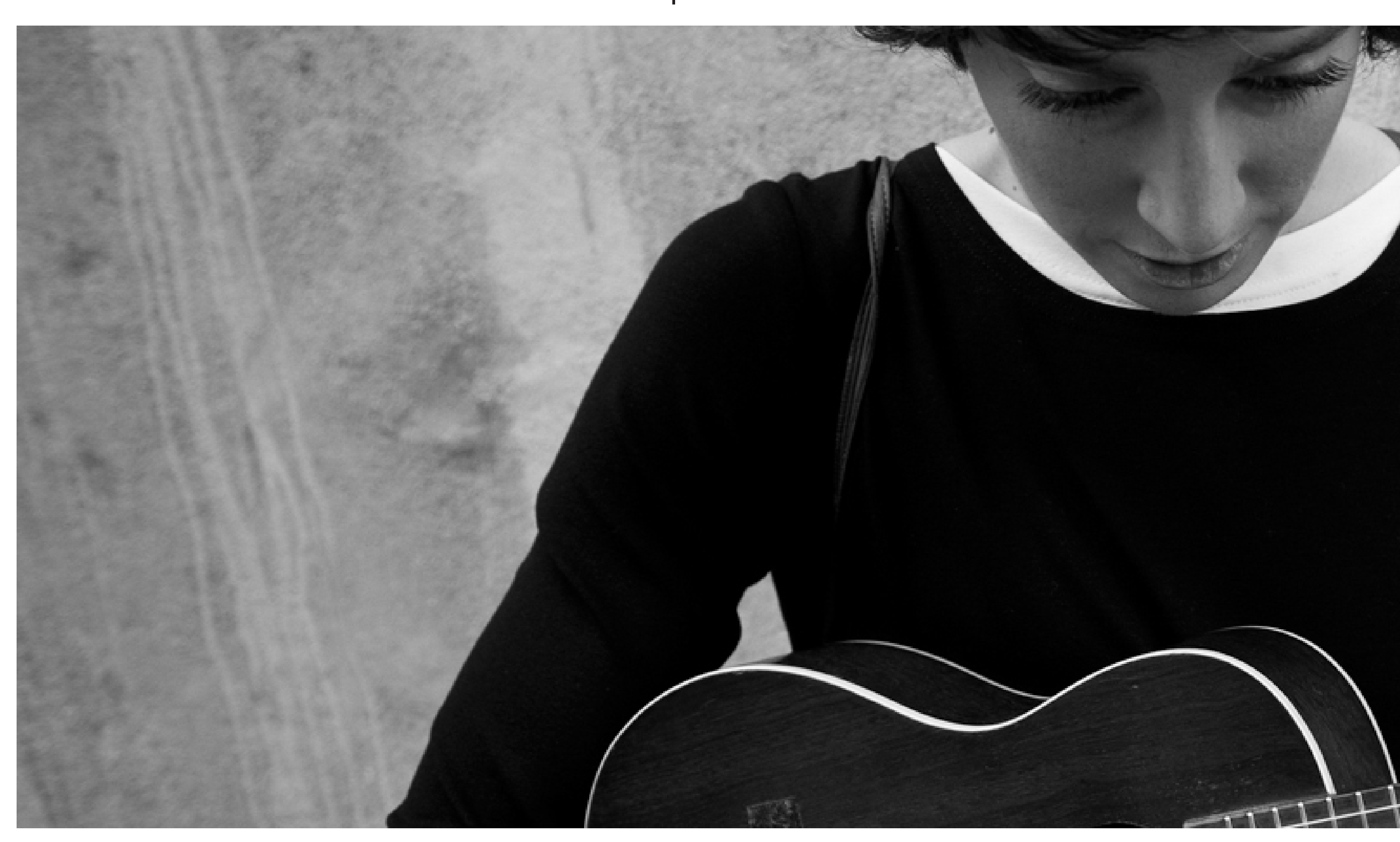
J'aime la musique sous ses pires angles et j'aime les gens.

surfeurgarbagebanddemos sur Soundcloud■
Propos recueillis par Jules Gaubert

RENCONTRE LIOR SHOOV


©Olivier Rust

Nous avons rencontré Lior Shoov, une artiste israélienne multi-instrumentiste globe-trotteuse du Chantier des Francos, après son concert au théâtre Verdière de La Coursive. Ce qui nous avais frappé alors, c'était sa spontanéité, sa simplicité et sa poésie.



De quelle manière le Chantier des Francos a-t-il influencé ta manière de travailler ?

Je ne peux pas dire que ça a changé ma manière de travailler, puisque ça fait déjà quelques années que je joue, que je fais des recherches, des expériences dans des chapiteaux, des maisons, des théâtres, dans la rue… ça fait déjà plusieurs années que je joue devant les gens. Je me remets en question assez souvent… Ce qui m'a aidé ici c'est d'avoir un temps pour le faire encore plus ! Ils m'ont quand même aidée et donné comme une permission, à être encore plus… à avoir moins besoin de me protéger derrière mes instruments, être plus moi-même, plus simple. Ils m'ont invitée à aller dans cette direction et j'apprécie, c'est quelque chose que je recherche.

Tu joues seule sur scène : pourquoi ne pas inviter d'autres musicien.ne.s ?

Ça pourrait, si j'ai un bon feeling avec une personne, si j'ai un ami sur la route, un trompettiste, un violoniste, sensible que j'aime bien… ça peut mais c'est vrai que jusque là mon parcours est soliste parce que j'aime gérer, me « dévoiler », devenir encore plus nue et enlever mes carapaces (au moins essayer) en concert… Quand je suis toute seule, je ne peux pas me cacher donc ça m'aide à être encore plus là. Mais après j'aime jouer avec d'autres musiciens, si il y a la sincérité. Et le plaisir ! C'est déjà arrivé que je dise « ah t'es là ! Viens sur tel ou tel morceau ». Mais pour l'instant ça reste du spontané.

Quel instrument préfères-tu parmi tous ceux que tu utilises ?

Je ne sais pas parce que chaque instrument a un petit truc autre, j'aime beaucoup le sanza (le piano à pouce), j'aime beaucoup les tubes qui résonne c'est très simple et chaque note résonne, j'aime beaucoup le ukulélé c'est l'instrument avec lequel je passe le plus de temps, je me balade et compose avec… J'aime aussi les nouveaux instruments que je ne connais pas encore pour jouer pleins de choses différentes mais pour voir ce qui sort de moi. J'écris et compose avec chaque instrument. Du coup c'est pour ça que j'aime bien jouer de nouveaux instruments parce que chaque son sort différemment.

Comment un objet se transforme t-il pour toi en possible instrument ?



DR

Comme un enfant ! C'est très intuitif ! C'est vrai que moi j'aime bien les sons un peu aquatiques, comme les sanzas, les hangs… Je joue, je tente… Bon c'est pas évident de jouer avec un coussin mais des fois c'est tellement rien du tout que c'est intéressant plus que des instruments très complexes : comment pourrais-je m'exprimer à travers ce rien du tout ? Faire sortir la surprise ? C'est cela aussi qui m'intéresse.

Tu voyages beaucoup : comment cela a-t-il influencé ta musique ?

Pour moi c'est très lié, je voyage avec un instrument, ça m'aide à rencontre les gens autrement, pas dans leur quotidien. Si je me balade avec un instrument au milieu de la rue dans la nuit je vais rencontrer quelqu'un qui y est sensible et avec qui je vais avoir un dialogue extraordinaire, pas ordinaire. Du coup je peux me balader dans la ville et être dans le contemplatif et quand je suis sur scène avec ma musique, ce sont mes voyages et toutes ces rencontres qui sont là.

Il y a beaucoup de spontanéité, d'humour dans ton spectacle… Comment appréhendes-tu la scène ?

Chaque fois c'est différent, ce que j'apprends c'est comment trouver la place et l'espace pour accepter ce qui se passe et déjà faire en sorte qu'il se passe quelque chose. Des fois il n'y a pas besoin faire de grand chose, rien que respirer, laisser la vie passer, le cœur battre et accepter de ressentir la peur et trembler, accepter, c'est quelque chose qui est incroyable, accepter là où je suis. C'est pas toujours facile, des fois je n'y arrive pas… Sans vouloir être dans un autre moi, ce que je suis là tout de suite. C'est un processus qui m'intéresse dans tous les concerts, comment être au plus juste avec les gens. Des fois je suis fausse mais je peux me rattraper, j'ai le droit : comment aller vers là où je veux aller et en même temps me laisser aller ?

Tu es en pleine préparation d'album, peux-tu nous en dire un peu plus ?

C'est que je sens que ça va être un autre processus, sur la précision, sur les intentions sur scène aussi mais il y a plus de mouvement sur le moment présent. C'est très intéressant et ça va m'obliger à rechercher la simplicité et vraiment me concentrer sur ce que je veux dire, il faut que je trouve la porte, c'est en recherche. Ça va être un vrai voyage entre moi et mon intérieur, mon imagination ! ■ **Julia Coutant**

Rencontre avec Xavier Liébard

« L'espoir surgit des éclats de prise de conscience africaine »


© Le Pacte

Il y a trois ans j'ai croisé le chemin de Xavier Liébard. Il était intervenant en cinéma au Lycée François Millet à Cherbourg. Il venait finir le tournage de Nous venons en amis réalisé avec son ami Hubert Sauper. On a pu suivre la trajectoire de ce film qui a, entre autre, remporté le Prix Spécial à Sundance et le Peace Price à Berlin en 2014. Depuis le 16 septembre dernier il est sorti en France. Après le succès en 2004 avec Le Cauchemar de Darwin, Hubert Sauper s'intéresse ici au Soudan du Sud, divisé par des enjeux qui le dépasse et la colonisation omniprésente. L'action se déroule durant le schisme du référendum entre le Nord et le Sud. Dans un débat internationale sur l'immigration ce projet nous donne l'occasion de prendre de la distance, de s'intéresser aux causes plutôt qu'aux conséquences, à la situation au Soudan du sud, à nos rapports Nord Sud. Qu'en est il de la globalisation ? La colonisation est-elle vraiment finie ? « L'Histoire ne se répète pas, mais elle rime », avec ce documentaire « poélitique », cette phrase de Mark Twain reprend tout son sens.

«Quand tu sais que c'est des pays où il y 80% de gens qui savent ni lire ni écrire… Qu'est ce qu'ils ont pour se défendre ? Qu'est ce qu'on leur donne comme moyens de s'en sortir ?»

Est-ce que tu peux te présenter ? Comment tu t'es retrouvé sur ce projet là ?

Je suis réalisateur de films documentaires depuis une vingtaine d'années déjà. J'ai rencontré Hubert (Sauper) lors d'un festival de cinéma en Russie. C'était dans un bar à Saint-Pétersbourg. Je lui ai expliqué que j'allais avoir trente ans et que je voulais faire un truc exceptionnel… Et nous nous sommes jetés à 2 heures du matin à poil dans la Neva (la rivière qui passe à Saint Petersbourg) avec plein de russes qui nous ont suivi. Une sorte de baptême qui a scellé notre amitié.

Et ça remonte à quand ?

C'était en 98 Je sortais juste de la FEMIS (Fondation Européenne des métiers de l'Image et du Son). Je présentais mon film de fin d'études, une fiction qui s'appelait Trompe l'œil Et lui il présentait un documentaire magnifique tourné au Congo Zaïre qui s'appelait Loin du Rwanda. Il était déjà très au fait de l'Afrique il y a vingt ans. Nous avons gagné le grand prix tous les deux moi en court métrage et lui en documentaire, c'était magnifique. Au moment de se quitter on s'est rendu compte qu'on habitait à côté à Paris.

Donc une rencontre amicale plus que professionnelle.

Tu sais c'était une rencontre en festival, c'est toujours amical. Et donc il se passe plusieurs années, on était très proche, il est devenu le parrain d'un de mes enfants. Et en 2009, il me propose de l'accompagner sur un projet. C'était après Le Cauchemar de Darwin (2006) qui est allé aux Oscars et la polémique que j'ai trouvée absolument déloyale (…) . Mais le succès déclenche souvent des jalousies. Depuis le départ j'étais très convaincu qu'il était très talentueux. Quant à ce projet on en savait relativement peu; il construisait un prototype d'avion mais personne n'avait imaginer qu'il partirait si loin. Il gardait ça secret à l'époque pour ne pas avoir d'ennuis.

Oui c'est ce que j'ai cru comprendre en lisant le dossier de presse, le point de départ c'est cet avion.

Pour ce documentaire l'avion définissait notre manière de filmer et de nous déplacer. J'ai ça trouvé astucieux car au Soudan du sud il y a très peu de routes . En plus il se trouvait que je n'avais pas trop peur et que je commençais à prendre des cours de pilotage. Choisir ce petit avion comme moyen de transport était le moyen le plus sécurisé de voyager au Soudan. Avec ce petit avion en boite de conserve qu'il a construit lui même nous sommes parti de Bourgogne, nous avons traversé la France, l'Italie, de la Sicile , la Méditerranée, entre Palerme et Monastir en Tunisie puis la Libye, l'Égypte et enfin le Soudan. L'avion a fait 12000 kilomètres.

Et donc toi tu le rejoins au Soudan ?

Non moi, j'ai accompagné une grande partie de l'arrivée en Afrique, la France en voiture, l'Italie et la Sicile en ULM, la Méditerranée en hélicoptère, la Tunisie et l'Égypte en voiture et le Soudan qui nous avons traversé presque d'un


© Le Pacte

« Il se passe des choses magnifiques en Afrique, mais la course aux ressources naturelles casse toute possibilité de développement . »

bout à l'autre. Après ce n'est qu'un moyen de locomotion, il apparaît relativement peu dans le film.

Oui, dans le film on se demande ce qu'est cet étrange objet car vous en parlez très peu.

C'est vrai. Il y avait le risque que ce projet ULM prenne le dessus sur les événements. Le film tente de se focaliser sur Le Soudan, et la question néocoloniale. Quand on a vu les premiers rushs ça faisait très film d'aventure avec nos chemises de pilotes. Y'en a qui parle du film comme spectaculaire, je dirais que c'est tout le contraire. Nous avons essayé d'éviter la posture des aventuriers.

Tu parles de spectaculaire, il y a des moments, je pense à l'enterrement du militaire, qui sont très forts Et d'autres comme les dons de chaussettes de la famille américaine aux petits Soudanais. On se sent pris dans un engrenage terrible , inextricable, chaque scènes entrent en résonance avec les autres.

Oui je suis d'accord. Si nous avions voulu montrer des images chocs, nous en avions davantage dans les rushes. Le pays est en situation de crise permanente, pas le film. Le Soudan du sud est un pays qui a presque toujours été en guerre. Et au lieu de leur apporter des moyens de se développer, les évangélistes américains leur imposent des chaussettes par 45°. Ce qui est violent c'est le mécanisme de l'asservissement . Au bout d'un moment tu prends conscience que les gens sur place n'ont aucune alternative. Quand tu sais que c'est des pays où il y 80% de gens qui savent ni lire ni écrire... Qu est ce qu'ils ont pour se défendre ? Qu'est ce qu'on leur donne comme moyens de s'en sortir ? Je ne suis pas sur que les dirigeants qui ont pris le pouvoir au sud souhaitent que leur peuple s'en sortent. Souvent, ils préfèrent créer des conditions de conflit militaire pour pouvoir mieux piller leur propre pays. De leur côté les firmes étrangères profitent du chaos, pour extraire les richesses du sol. C'est là que le film est intéressant c'est qu'il ne cherche pas à expliquer un événement particulier


© Le Pacte

mais une multitude d'éléments qui ne sont que des rouages terribles, du mécanisme de domination, du côté soudanais et du côté occidental. La militarisation dès l'école, la prédation des terres, les oppositions entre musulman et chrétien. Le fond de l'idéologie coloniale : c'est diviser pour mieux régner. Divide ut regnes. Il y a plus de cent ans lorsque les empires français et anglais se partageaient l'Afrique comme un gigantesque gâteau, les principes étaient les même. Il ne s'agit pas de lutter pour le non-interventionnisme. Mais je pense que là où il y a une action d'intervention dans ce pays du chaos; il y a très souvent un intérêt derrière. La situation est complexe; bien des fois les ONG sont très importantes et peuvent éviter des catastrophes humanitaires, mais un pays dirigé contre son peuple peut crée les conditions d'un chaos permanent. C'est cela que Hubert questionna dans son film au Soudan, lorsque les occidentaux disent « nous venons en amis » dans un pays qui regorge de matière première et qui est en conflit permanent, est ce qu'ils n'ont pas une idée derrière la tête ?

Comme on le voit à la conférence à la fin.

Je pense que c'est l'une des plus belle scène du film. Des puissants lobby internationaux se battent pour les piller les ressources d'un pays a peine né, et ils disent qu'il le font pour le bien du pays bien sur. C'est le bal des vautours. Il y a un chiffre éloquent : quelques mois après la création du Sud Soudan, 30% des terres avaient été vendue à des intérêts étrangers. Pour moi, ça révèle le chaos de la logique capitaliste en Afrique qui pense d'abord au profit avant de questionner les dégâts causés par cette recherche de profit. Ça révèle le chaos de la situation. Vous voulez des médicaments ? On vous en donne. Vous voulez des armes ? On vous en donne. Le Soudan du sud tout nouveau devient comme un laboratoire d'expérimentation C'est terrifiant. Ce qu'on a vu au Sud Soudan, c'est le chaos. Ce n'était pas la guerre au moment où on était sur place mais il y avait des conflits armés au frontière. Maintenant c'est une véritable guerre civile dans tout le pays. La paix n'existe pas; le guerre est là, toujours. Parce que la frontière entre le Nord et le Sud est exactement sur le pétrole, pour partager le pétrole on a juste tiré un trait dessus. Le pire d'un cadeau qu'un pays africain puisse avoir, c'est des richesses plein son sous sol. Et le mot pétrole rime souvent avec la guerre.

Le film est très beau car la politique ne prend jamais le pas

sur la vie et l'humour est souvent présent.

Oui notre position à nous était déjà comique, voire burlesque. les chemises de pilote c'est Hubert qui a eu l'idée comme on se faisait beaucoup fliquer dans les aéroports, on a mis des galons et ça été magique on est passé avec un simple salut. J'ai été co-pilote une grande partie du film. Mais il y avait d'autres personnes comme Zmorda Chkimi, une metteur en scène franco tunisienne formidable et Barney Broomfield un opérateur américain très talentueux. On s échangeaient nos chemise de pilote. Comme dans un espèce de cirque surréaliste.

Et le vaisseau devient plus qu'un simple moyen de transport.

Oui, on proposait aux cadres chinois du camps de venir dans l'ULM et de filmer eux-même leur raffinerie. Nous ne rentrions pas le détail, il n'avait pas la moindre idée du projet. Et j'ai aussi appris que l'humour est un moyen décharger la tension. C'est pour moi une grande leçon de vie. Quand tu viens, tu viens avec ta peur. Si tu le montre, c'est mort. Il nous est arrivé plusieurs fois d'atterrir et d'être accueilli par des kalachnikovs mais avec nos gueules de pilote dans un coucou ridicule, on les faisait marrer. Le rire crée un lien. L'enjeu c'était de rencontrer tout le monde et de passer du temps avec chacun. Les gens simples, les gens de pouvoir... Tout le monde. Il s'agissait dans ce film de mettre la parole de l'homme à égalité.

Tu évoques le point de vue. J'ai senti dans le film une envie ou un besoin de rester objectif.

Je ne dirais pas objectif. On laisse le spectateur prendre sa place mais on a forcément une sensibilité particulière, une façon de voir le monde. On rapporte des faits mais on ne peut être objectif. C'est un équilibre difficile à trouver. Je dirais même que c'est son regard à lui (ndlr: Hubert Sauper).

Mais quel pessimiste. Je suis sorti du film avec une impression de vide, il ne semble pas 'y avoir échappatoire. L'Histoire se répète et l'espoir n'est pas permis. Ça questionne notre condition de spectateur inactif, car même le réalisateur est spectateur d'événements qui le dépasse.

J'ai envie de répondre : est-ce qu'on a pas déjà fait assez de mal là-bas ? Là bas ce sont des hommes comme nous, avec leur intelligence leur dignité humaine. Le but est de faire prendre conscience que là bas ce sont des hommes comme nous. La bataille c'est de leur permettre d'avoir leurs moyens propres d'action. Le problème c'est que quand il y a des chefs d'État qui prennent le pouvoir là-bas, ils deviennent le levier de puissantes force d'attraction. Il se passe des choses magnifique en Afrique, mais la course aux ressources naturelles, casse toute possibilité de développement . Ça doit passer par la prise de conscience collective plutôt que par des actions isolées. Quand tu vois que des hommes politiques français font une deuxième carrière dans l'humanitaire pour apporter « la Lumière » en Afrique, ça fait réfléchir. Et nous qui faisons un film ne sommes pas en dehors de ça, nos sommes nous même dans ces contradictions. Mais il y a plusieurs moments dans le film où surgit une conscience politique soudanaise. L'espoir surgit des éclats de prise de conscience africaine. **Hugo Prevel**

Œufs-mouillettes, sandales-chaussettes

« Entre nous, ça se regarde non ? Je suis sûr que cela fera un bon succès populaire » ; entendre cela à la sortie d'un film est certainement la chose la plus inquiétante qui soit, surtout quand il s'agit d'un tel(é)film. Cette chose brillantissime que nous venons de voir sera peut-être un succès grand public. Effroi. Le lien entre comédie effroyablement mauvaise et succès populaire est évident. Effroi.



©Mars Distribution

Ah non, Eloi, le héros du film s'appelle Eloi, alias Lolo, fils de Violette alias Mamounette. Violette, directrice artistique parisienne dans le milieu de la mode, laisse Lolo sans œufs-mouillettes pendant quelques temps pour aller se prendre « des jets d'eau dans la chatte » en jacuzzi avec Ariane (Karin Viard) et se prendre un thon sur les genoux dans les environs de Biarritz. Par un concours de circonstances très surprenantes (évidemment), elle tombe amoureuse de Jean-René, informaticien provincial adepte des sandales-chaussettes. Au plus grand plaisir de Lolo, Jean-René s'installe à Paris et lui fait un bleu au pancréas avant même de lui serrer la pince. Un début détonnant mais étonnamment grisant.

Le film est bourré, comme Jean-René, de bonnes idées. Un tantinet trash, porté sur le sexe ; les gags et les blagues sont là, mais meurent (presque) toutes dans l'œuf (sans mouillette, cette fois). La raison est toujours la même : Julie Delpy explique ses situations, nous prend pour des cons. Jean-René en sandales-chaussettes qui fait griller du thon dans une soirée sangria, c'est suffisamment ridicule en soi, avec toute l'intolérance du monde, pour que ça fasse potentiellement sourire ; mais non, elle préfère expliquer et décrire tous les éléments de sa scène. Habillé comme ça, Jean-René fait forcément plouc. La sangria maison dégueulasse, c'est clair que c'est loin du champagne des galeries d'arts parisiennes. La réalisatrice, en surjouant avec toute la dramatisation du monde les répliques de Violette, juge ses propres scènes, son propre film. Grosse erreur.

Heureusement pour le reste du film, le cynisme de Vincent Lacoste, incarnant Lolo, débarque : ça rue dans les brancards. Psychopathe, « fils de », ultra-bobo, sa façon de porter des slips et ses moues suffisent. Sa tendance à avoir des idées saugrenues comme mettre du poil à gratter dans les vestes de « J-R », des tranquillisants dans son champagne ou des filles dans son lit tirent et tireront forcément des sourires. Mais ajouté à un Ramzi en nouveau riche conduisant une Aston Martin ou à un Beigbeder s'adressant à un poulet dans un tuto cuisine, on se demande si ce patchwork de situations sympathiques mal ficelées, mal rythmées et mal montées qu'est le film Lolo n'est tout simplement pas le résultat d'une blague... Nous avons bien trop peur de la réponse. ■ **Benoît Michaely**



Archive



Archive est le groupe britannique le plus emblématique en matière de trip hop et de rock progressif. Depuis la sortie de Londinium, devenu un incontournable du genre, le groupe, véritable collectif construit autour de Darius Keeler et Danny Griffiths, s'est imposé partout en Europe. Après la publication de Restriction en janvier dernier, le groupe a entamé une tournée européenne qui l'a notamment mené aux Vieilles Charrues, où nous avons pu rencontrer Darius Keeler et Dave Pen.

« Nous sommes très prolifiques en ce moment, il n'y a pas de temps à perdre quand on a des idées ! C'est une période très excitante et très créative pour nous, on espère qu'elle durera longtemps. »

Au début de l'année 2015, vous avez sorti l'album *Restriction*. Ce nouvel opus fait suite, seulement sept mois après, à *Axiom*, un disque en forme de court-métrage. Est-ce que ces deux albums se complètent, ou sont-ils, à vos yeux, en compétition ?

Darius Keeler : C'est assez étrange parce qu'on a fait les deux dans la même période, mais je pense qu'on a réussi à créer deux atmosphères, deux mondes différents sur ces deux albums.

Vous vouliez faire deux oeuvres vraiment différentes ?

D.K. : Oui, nous avons en fait commencé à travailler sur *Restriction* avant et puis nous sommes tombés dans le projet *Axiom*. Par conséquent nous avons mis *Restriction* sur pause, nous sommes concentrés sur *Axiom* et avons repris ensuite la construction du premier. C'est assez grisant de ne pas savoir ce que vont devenir des sons, ici, par exemple pour *Axiom*, un court-métrage, avant de refaire quelque chose de plus simple.

Dave Pen : Nous ne l'avions pas planifié du tout. C'était un accident.

Justement, pour *Axiom* vous avez collaboré avec un collectif d'artistes espagnols, NYSU, comment tout cela s'est fait ?

D.K. : Tout est parti d'une rencontre, nous avons été présentés à quelqu'un qui travaillait un peu avec Jesus Hernandez, le réalisateur d'*Axiom*, nous avons échangé, discuté de notre musique et de son travail, c'est quelqu'un de très intelligent. Nous avons été très chanceux : tout s'est fait de manière très naturelle. En restant toujours en contact, nous avons travaillé sur la musique, lui sur le film.

Vous avez sorti trois titres d'un coup, pour la promotion de *Restriction*, là où beaucoup d'artistes se contentent d'un titre/teaser. Pourquoi ?

D.K. : Nous avons voulu faire quelque chose d'un peu différent, d'accélerer le processus habituel qui consiste à sortir un nouveau titre tous les trois mois. On voulait donner à nos fans un aperçu important de ce que nous avions fait pour ce nouvel album.

Vous êtes d'accord pour dire que l'album Restriction est plus « rock », plus « live » ?

D.P. : Oui, bien-sûr. Nous avons essayé de capturer l'énergie des concerts. Nous voulions quelque chose de plus tonique, qui dégage dès le depart plus d'énergie. Il est vrai que c'est peut-être quelque chose que nous n'avions pas fait avant, mais nous sommes très heureux de l'avoir fait !



En 2003, Archive a réalisé la bande originale d'un film, Michel Vaillant, est-ce qu'un projet comme ça pourrait à nouveau vous intéresser dans l'avenir ?

D.K. : Travailler sur un projet, un film, qui n'est pas le votre est quelque chose de très difficile. Sur *Axiom* par exemple, on a pu faire en quelque sorte ce que nous voulions, et c'est peut-être ce genre de projets qui peuvent nous intéresser à l'avenir. Nous voulons en tout cas faire d'autres films.

Les groupes Franz Ferdinand et Sparks se sont récemment unis pour un album et une série de concerts, est-ce que ce concept de « supergroupe » vous plaît, et avec qui pourriez-vous imaginer monter quelque chose ?

D.P. : On le ferait avec AC/DC (rires), Archive et AC/DC, ce serait lourd, et fantastique, mais pas aussi fantastique que d'en monter un avec Tom Jones. Tom Jones chantant “Fuck You », ce serait génial.

Vous travaillez sur de nouveaux projets en ce moment ?

D.P. : Oui, nous sommes en studio pour un nouvel album. Nous écrivons et enregistrons toujours dans le cadre de notre projet avec Robin Foster, ou encore le projet Birdpen. Nous sommes très prolifiques en ce moment, il n'y a pas de temps à perdre quand on a des idées ! C'est une période très excitante et très créative pour nous, on espère qu'elle durera longtemps.

Qu'est-ce qui diffère des autres tournées cette année, qu'est-ce qu'on peut voir de nouveau chez Archive ? À quoi s'attendre ?

D.P. : On essaye de tout changer à chaque fois. Cette fois, ce sera quelque chose de plus visuel, de très travaillé du côté esthétique de notre scénographie. Quand on joue à 19 heures c'est un peu compliqué, mais on essaie de faire et de montrer quelque chose de beau.

Vous êtes presque toujours comparés dans les présentations ou les interviews au groupe Pink Floyd, c'est ennuyant ?

D.K. : Cela pourrait être pire, comme par exemple Tom Jones ! (rires). On ne peut pas refuser d'être comparés à l'un des plus grands groupes de tous les temps. C'est comme si on avait eu à tirer au sort dans un chapeau et que ce soit le nom Pink Floyd qui soit tombé, pourquoi pas !

Archive existe depuis vingt ans, c'est quelque chose d'assez impressionnant dans le monde de la musique, est-ce qu'il est difficile pour vous de rester ensemble et de vous renouveler ?

D.K. : C'est toujours difficile. L'industrie de la musique est très inconstante, tout va et bien, et ce n'est jamais facile pour nous, on aime faire ça et on travaille dur, nous avons beaucoup de chance. Certains n'ont pas notre chance.■

Propos recueillis par Baptiste Thevelein, Niels Enquebecq et Kevin Dufrêche


« L’industrie de la musique est très inconstante et ce n’est jamais facile pour nous, on aime faire ça et on travaille dur. Nous avons beaucoup de chance. Certains n’ont pas notre chance. »

Les mythologies de 2015
La Stan Smith

Cet été, le sporty chic faisait fureur sur le bitume de Paris. Débardeurs d'équipe, micro shorts en nylon faisant un clin d'œil aux années 80, rien de mieux pour compléter une tenue musclée qu'une belle paire de baskets. Mais pas n'importe quelles chaussures ; des Stan Smith s'il vous plaît. Du jour au lendemain, la fameuse chaussure de la marque Adidas est devenue la chouchoute de tous les modeux. Mais comment expliquer ce come-back fulminant de la basket chaussure star qui a marqué les enfants des années 80 et 90?



©Adidas - DR

Le modèle de tous les records

Il faut d'abord faire une petite plongée dans l'histoire et remonter jusqu'en 1963, la date de naissance du célèbre modèle. Sauf qu'à l'époque, elle s'appelait encore Halliet, nommée d'après le joueur de tennis Robert Halliet. Contrairement aux chaussures de tennis conventionnelles, la Halliet n'est pas fabriquée en toile, mais en cuir. Avec les détails marquants en plus (le logo Adidas accompagné des trous pour laisser respirer la chaussure), elle marque une petite révolution dans la cour de tennis et trouve vite des adeptes.

En 1971, à l'occasion des US Open, Adidas choisit un nouveau patron pour sa chaussure phare. C'est le vainqueur du tournoi, Stan Smith, à qui elle est désormais dédiée - et c'est à partir de la qu'elle fait son entrée dans la culture pop. En 1990 et avec 22 millions d'exemplaires vendus, la Stan Smith est même mentionnée au Guinness des records.

Néanmoins, le chiffre d'affaire baissait dans les années 2000, ce qui menait à l'arrêt de production en 2011 avant d'être réintroduite en 2014. Selon Adidas, c'est grâce aux fans de la Stan Smith qui exigeaient son retour qu'elle n'est pas morte aujourd'hui.

D'autres soupçonnent que ce n'était qu'un gros coup de com' dès le début. Quoi qu'il en soit, la stratégie pour relancer la basket mythique se montre très efficace.

Sur les podiums comme dans nos placards

Avant de les remettre dans les rayon des magasins, Adidas anticipait le retour des Stan Smith avec une campagne de pub spécialement conçue pour les stars qui recevaient une paire de chaussures montrant leur portrait à la place de celui de Stan Smith. Et puis, Gisèle Bündchen les portait sur la couverture de Vogue - le hype était créé. Depuis, elles sont un peu partout, dans les collections des designers ainsi que dans les placards des Français. Et en plus de la version classique en blanc et vert, le modèle d'origine a été déclinée en plusieurs couleurs. Ainsi, la Stan Smith a remporté le titre de la chaussure de l'année, selon Footwear News.

Cela n'empêche pas que quelques haters se sont déjà prononcé sur la Toile. On peut donc trouver des listes qui expliquent, en dix points, pourquoi il ne faut pas aimer les Stan Smith (l'une des premières raisons étant le refus de « faire mouton »).

Heureusement, la Stan Smith n'est pas la seule chaussure emblématique ; elle ne figure qu'à la neuvième place sur la liste des baskets les plus importantes (entre autres, les Nike Air Jordan qui présentent une forte concurrence). Donc, à chacun sa basket. Et surtout, pas d'obligation de faire les clones dans la rue. **Jenifer Winter**



Live Reports de la rentrée

Last Train @ Ubu, Rennes

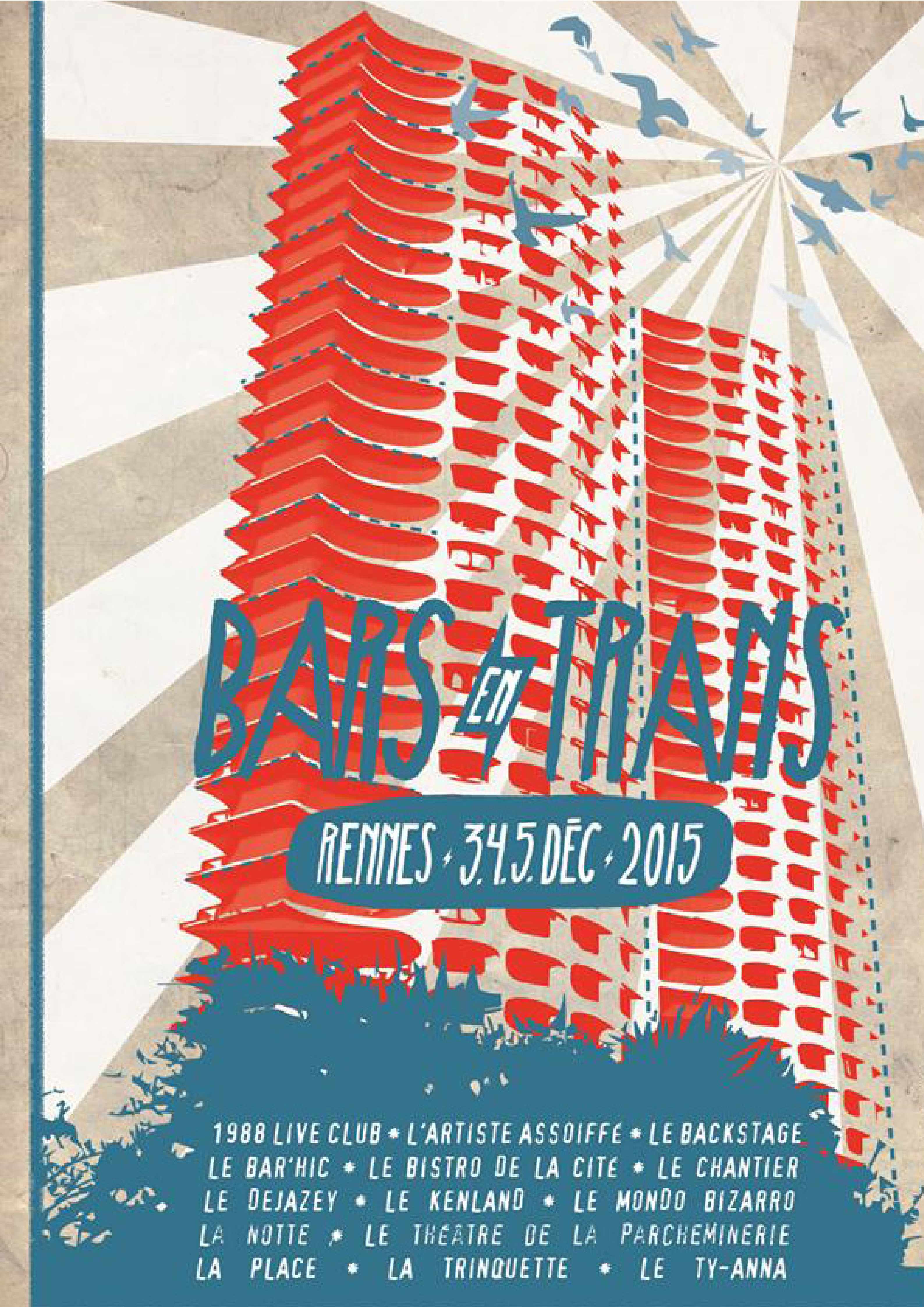
Du rock, du rock, du rock. Last Train ne cessent de faire parler d'eux. C'est à l'UBU à Rennes que nous les avions vu. Quatre jeunes hommes, tous habillés en noir, très rock. En première partie, nous avions vu Datcha Mandala. Un groupe de rock (forcément) bordelais, qui ne sort pas du lot, rien de jamais vu, rien d'original. L'attente pour Last Train se fait longue. C'est sur les coups de 21h30, qu'ils montent sur scène avec tous un lourd perfecto en cuir, le rock avant le confort. Au rendez-vous, un rock dur et sec ! Une très grande énergie sur scène se fait ressentir et ça rend le public fou. Ils enchaînent les chansons qui se ressemblent plus ou moins toutes, rien d'excitant. Ils jouent (vue la réaction du public, ce qui semble être leur plus gros tube) Fire, qui est une chanson un peu moins rock pour le coup mais la voix du chanteur Jean-Noel rattrape le coup, une jolie voix mélodique et parfois sèche. Ils sont tellement rock que le guitariste, Julien, fume une cigarette sur scène et balance sa guitare par terre, à deux chansons de la fin. Oui c'est pas très rock d'avoir à la ramasser pour finir son concert. Ce qui était le plus marquant lors du concert, c'était le gamin de 8 ans qui passait la meilleure soirée de sa vie avec sa maman, et ça c'était beau.

Dearbhla O'Hanlon

La tournée des Inouïs du Printemps de Bourges @ Le Cargö, Caen

La tournée des Inouïs du Printemps de Bourges qui a consacré, cette année, le groupe Last Train, a démarré le mardi 6 octobre, à Caen, au Cargö, avec quatre groupes au programme. La soirée a démarré avec les Caennais de Gandi Lake, qui jouaient ce soir-là à la maison. C'est avec plaisir qu'on a retrouvé Arthur (Granville), Fred (Goodbye Horses), Adrien (Goldwave) mais aussi Cyril et Colorado. Ces cinq normands ont charmé le Cargö à coup de leur britpop sauvage teintée de pincées psychédéliques. En quelques mois, le groupe a évolué, nous offrant un live travaillé et dansant ! Maze a été séduit (de nouveau) par la pop mélancolique, planante et sauvage de ces Caennais. Vainqueurs du Prix du Jury aux Inouïs du Printemps de Bourges 2015, le trio Radio Elvis a pris le relais, nous offrant ses élans de poésie rock. Ce soir-là, on a été moins convaincus par la prestation du groupe pourtant tant attendu, Last Train. Petite déception face à un concert qui use sans retenue des clichés rock, sans les sublimer. La soirée s'est terminée avec beauté avec le set de la Fine Equipe. Signés sur le label Nowadays Records, trois beatmakers de La Fine Equipe (sur quatre), étaient présents pour déchaîner les foules. Enchaînant des titres énergiques, LFE a offert un show riche, dansant et épicé, nous plongeant au cœur d'un électro-jazz énergique, puisant toujours sur un fond groovy flirtant avec la soul, le hip-hop, le funk et l'électro. Petite nouveauté : des jeux de lumière se mariant à la perfection avec leurs sonorités dansantes et énergiques !

Marie-Madeleine Remoleur


BARS EN TRANS
RENNES 3.4.5. DÉC 2015
1988 LIVE CLUB * L'ARTISTE ASSOIFFÉ * LE BACKSTAGE
LE BAR'HIC * LE BISTRO DE LA CITÉ * LE CHANTIER
LE DEJAZEY * LE KENLAND * LE MONDO BIZARRO
LA NOTTE * LE THÉATRE DE LA PARCHEMINERIE
LA PLACE * LA TRINQUETTE * LE TY-ANNA

DHOA

Dessiner, l'arme habile d'un artiste obstiné et affranchi.

DHOA, street-artist et peintre à temps plein, nous dresse le quotidien d'un mec qui s'acharne à vivre de sa passion. Ce jeune trentenaire raconte le parcours qui l'a amené aujourd'hui à graffer et peindre. Peu loquace quand on ne connaît pas le personnage, notez qu'en creusant, on finit toujours par trouver… quoi ? On ne le sait pas, mais ses tableaux vous transporteront à coup sûr dans quelques recoins de son esprit. Peindre ? « C'est une façon de transmettre des émotions, de faire réfléchir », souffle l'artiste. Portrait.



© Dhoa

Un rêve de gosse

Originaire de Picardie, le jeune homme a pas mal bougé de son adolescence à aujourd'hui. « Dans l'Oise, pour ses années lycée, puis quelques années à la campagne, « campagne où je m'ennuyais, donc je passais mon temps à dessiner et à observer les graffitis qui jonchaient les murs », explique-t-il. Le graffiti ? « Ça a été une transition logique. »

À 17 ans, l'artiste se souvient son premier graff : « Avec trois potes, on avait repéré une cabane planquée dans les bois. On a couru au premier magasin de bricolage, acheté quelques bombes et c'est là que tout a commencé. » Ça, c'était dans le Val d'Oise, à Presles, sur le chemin de l'école. Une vingtaine d'années plus tard ? Le rêve de gosse est devenu réalité, et DHOA a germé.
Une transition logique pour lui, mais pas pour tous. Amoureux de la culture street et de la peinture, il se lance dans une mise à niveau d'art appliqué (MANAA), à Paris. On lui conseille alors les Beaux-Arts, à Bourges, où il a passé trois ans. Il estime : « Je n'ai pas été soutenu par mes profs, ils ne comprenaient pas mon projet et m'ont conseillé de revenir après avoir fait mon chemin d'artiste. » C'est avec un brin de rancœur qu'il quitte les Beaux-Arts, et se créé son propre parcours, seul.
« La peinture, l'art, ce sont des milieux difficiles. Pour être à la mode, il faut se faire connaître. »

Un travail acharné

En 2012, il débarque à Rouen (Seine-Maritime),

et se lance dans ce qu'il définit comme « une aventure artistique. » De rencontres en expo, il se tisse un petit réseau et essaie de percer, dans un milieu « assez difficile ; si tu n'es pas à la mode ou pas connu, ça devient vite compliqué d'en vivre. » Loin de se décourager pour autant, il continue à peindre et graffer.

« Au tout début, je faisais découvrir mon univers artistique dans mon appart', les gens venaient chez moi, par le bouche à oreille. » Un peu plus tard, en 2013, il expose pour la première fois à Rouen, à la manufacture 45, qui a fermé ses portes aujourd'hui. Puis tout s'enchaîne : un festival de jazz à Louviers où il initie au graffiti sur une fresque géante, un tag dans une ferme bio, une expo chez un marchand de fringues, une autre à l'atelier McMurphy…

Un métier difficile

Malgré ce panel d'exposition et cette motivation, être peintre et graffeur, ce n'est pas rose tous les jours. Après son exposition à Ersatz, un magasin de fringue à Rouen, il fait une pause peinture. « J'ai vécu une grosse remise en question, j'avais un peu peur de ne pas m'en sortir. Je me suis repenché sur le graff pendant plusieurs mois ».

« La plupart de mes toiles sont stockées chez moi, ça s'entasse assez vite », s'esclaffe-t-il. « Je gagne plus d'argent en vendant des objets de déco, c'est difficile de vendre des toiles à l'heure actuelle… » Mais quand on aime, on ne compte pas, et on y croit.

Un univers bien prononcé

« Quand j'ai débuté dans la peinture, j'étais plus attiré par l'abstrait », explique-t-il. Toiles colorés, abstraites, avec des personnages, des animaux… Tout s'entremêle dans son univers bien à lui, et fait voyager les passants.

« En peinture ? J'essaie de m'éclater, retrouver le côté brut du graffiti, j'essaie aussi de réaliser des peintures expressives, pour transmettre des émotions. Ce que je fais sur les murs en graffant, je ne le fais pas forcément sur mes toiles. Quand on bosse sur un tableau c'est plus travaillé, plus réfléchit en quelque sorte, on est pas à la minute près comme quand on fait un graff. » **Marion Danzé**



© normandiehiphop

Buckcherry

Rock'n'roll

Buckcherry. Buckcherry ? Ce nom ne vous fait-il pas vaguement penser à quelque chose ? En effet, le groupe de Los Angeles tire son nom d'un jeu de mot avec le nom du maître du rock'n'roll, Chuck Berry.

Formé en 1995 et mené par Josh Todd, le charismatique et tatoué chanteur, Buckcherry se compose également de Xavier Muriel (batterie), Stevie D. (guitare), Kelly Lemieux (basse) et Keith Nelson (guitare). Le groupe de hard-rock ou classic rock est riche d'une discographie comprenant sept albums studios, un live et deux best-of. C'est également le premier album de Buckcherry à sortir sur son propre label, F-Bomb records.

C'est le 21 août dernier que le groupe sort Rock'n'roll son dernier opus. On peut penser à la volonté du groupe de retourner aux sources, dans les fifties du temps d'Elvis ou autre Eddie Cochran, faisant connaître au monde le genre rock'n'roll. Mais ne nous emballons pas trop vite, car l'album est en fait un patchwork de plusieurs styles musicaux, très différent donc de Confessions , l'album précédent de Buckcherry sorti il y a deux ans et qui était résolument hard-rock.

Bring It On Back ouvre Rock'n'roll et c'est aussi le premier single du groupe tiré de cet album. C'est un titre franchement hard-rock, faisant



Jan Brauer - cc



penser à Gluttony que l'on retrouve sur Confessions. Dans le même genre on peut ajouter Cradle qui a un riff efficace sur le refrain mais dont les couplets sont plus calmes. The Madness lorgne presque du côté du métal accompagné de ces chœurs qui donnent à la chanson un côté glam'métal. Quant a Tight Pants, c'est une sorte de funk/hard-rock réjouissante avec ses cuivres tout à fait approprié à la chanson, venant par là appuyer les guitares.

Certaines chansons se rapprochent quant à elles du pop-rock californien des nineties comme Blink-182 et consort, à l'instar de Wish To Carry On dont le côté pop' est apporté par les chœurs, ou bien Wood que l'on verrait bien dans un teen movie ! La pop entêtante des couplets est bienvenue, ainsi que les chœurs récurrents qui favorisent cette mémorisation. Cependant, contrairement à Wish To Carry On, Wood devient plus rock par la suite ce qui donne un bon effet.

Get With It qui clôt l'album est une sorte de blues/hard-rock, le riff faisant énormément penser à du AC/DC. C'est une très bonne chanson, les chœurs apportent beaucoup de puissance. Sex Appeal, quant à elle, en plus d'emprunter au blues s'inspire du rockabilly, et cela s'entend avant tout lors des couplets, et à la guitare slide qu'on confondrait avec de l'harmonica.

Un album de Buckcherry ne serait pas ce qu'il serait sans une ballade, et The Feelling Never Dies qui fait penser à du Aerosmith est là pour ralentir la cadence...

Pour finir, une chanson complètement à part, étonnante mais pourtant une des meilleures chansons de l'album, est un mélange de rock, de funk et de blues. Une chanson lente et calme, où le chant de Josh Todd sonne très soul, et sa voix est de plus très agréable à entendre dans ce registre. Même si cela ne risque pas forcément de plaire aux puristes de Buckcherry, cela peut apporter au groupe un autre public si le groupe poursuit dans cette voie par la suite.

Avec ce huitième album, Buckcherry joue la carte de la diversité en mêlant des genres plus ou moins proches, chose qu'il n'avait jusqu'alors pas vraiment essayé. Il serait peut-être intéressant d'aller plus loin dans ces mélanges. En tout cas, cela réussit pas mal aux californiens, et Rain's Falling et Wood en sont deux exemples parfaits. **Mia**

Hippocampe Fou

Dans un café bien bobo à côté de Beaubourg, on a pris un verre avec Hippocampe Fou, ce rappeur maître des associations loufoques à l'univers si particulier. Il nous présentait son album sorti le 25 septembre, Céleste. Entre gangster et poète, égotrip et autodérision, les mots dansent dans la bouche d'un Hippo éclectique qui conquiert petit à petit la scène française.

Raconte-nous ta rencontre avec la musique…

J'ai baigné dans la musique déjà tout petit, avec un père musicien. Donc j'ai rencontré la musique classique tout jeune. Puis vers 2002, j'ai eu une sorte de déclic et j'ai commencé à creuser les styles qui m'intéressaient, notamment le rap et la chanson française. J'écoutais MC Solaar, IAM, Jacques Brel. J'écoutais en boucle le best of de Bobby la Pointe. J'écoutais aussi Busta Rhymes, Cypress Hill et Eminem. Puis je me suis mis à écrire et à faire des rythmes en beatbox. Au bout d'un moment, en 2009 avec mon pote Lolo on a lancé la web série Video Rap.

Tu es donc beatmaker à l'origine, mais au niveau de tes instrus ça varie énormément : du beatbox, des musiques électroniques, folkloriques, du jazz, du trip-hop, on entend même une flûte traversière dans ton dernier album. C'est important pour toi de changer de matériau de base ?

Carrément. C'est une volonté de faire le caméléon au niveau du flow, de m'adapter et de rentrer dans l'univers de l'instru. Il faut trouver des flows qui à la fois collent au beat, et aussi chercher des flows qui ne sont pas du moment : après il y a des schémas de beat, mais plus t'écris, plus t'explores. C'est aussi super intéressant de changer de BPM. Là je bosse avec un batteur sur un nouveau projet : c'est un défi parce qu'il me dit « Essaie de rapper sur un rythme à 5 temps ». C'est génial de tester tous les flows possibles sur tous les beats possibles, c'est comme être toujours à la recherche du bon mot et du bon rythme.

Ces variations de styles, on les ressent aussi dans tes paroles. Dans certains morceaux, tu joues à fond le jeu de l'égotrip, puis dans d'autres c'est l'autodérision qui l'emporte. Comment tu te situes par rapport à ces deux archétypes extrêmes ?



C'est vrai que j'oscille entre le hippo maléfique et le hippo looser : dans un morceau je vais te dire que j'ai une bite d'éléphant et dans un autre une bite de microbe ! Même quand je vais me livrer, au moment où je prononce une phrase et qu'elle me procure un peu de frissons parce que ça m'excite de la dire ou parce que ca peut résonner dans l'esprit des auditeurs, je préfère glisser sur de l'humour directement, quitte à casser le truc. L'idée est de passer d'une émotion à l'autre au sein même des morceaux, même si certains sont clairement plus humoristiques, burlesques, dans la surenchère. Je jongle entre les deux moi.

Quoi qu'il en soit, l'humour et la légèreté sont toujours présents dans ton monde. Tu te décris d'ailleurs comme un « piètre pitre dérisoire » dans un de tes sons. Est-ce que c'est le personnage que tu cherches à être ?

Je suis un peu le gai luron, il faut que tout le monde soit heureux autour de moi, que je les fasse rire. J'ai un coté gauche, presque Mr Bean. Aux Francofolies, j'ai fait la moitié du show la braguette ouverte et je m'en suis rendu compte sur scène, mais j'étais pas gêné parce que ca va avec le personnage, en fait ca enlève beaucoup de pression : je n'ai pas peur du ridicule. Ben Mazué disait que si le ridicule tuait, il serait mort depuis longtemps ; pour moi c'est un peu ça. Ce personnage de clown est là depuis toujours, et dans ma musique il faut que ça se ressente, même dans les morceaux les plus sombres. J'ai envie de prendre les choses avec ironie, avec du second degré. Ca me permet de ne pas être complètement frontal, de ne pas brusquer.

Le 25 septembre est sorti ton deuxième album, Céleste. Deux ans après Aquatrip, tu nous emmènes dans un nouvel univers ?

Pendant plusieurs années, j'ai défendu le rap aquatique rien qu'avec ce nom, Hippocampe Fou, donc après avoir fait une net tape aquatique en 2011, puis mon premier album Aquatrip en 2013 sur le Label 30 Février, je me suis dit qu'il fallait que je lâche cette idée d'« aqua-tout ». Ca marchait bien mais il fallait changer avant que ça ne lasse les gens. Après j'ai voulu rester logique dans cette idée de m'approprier un univers, j'ai envie de poésie, d'humour et de story-telling ; j'essaie toujours de raconter des histoires dans mes morceaux. Donc Céleste c'était logique, parce que c'est l'eau de mer qui s'évapore dans les nuages, ça me crée un nouveau décor, inconnu. Puis les nuages ça m'a toujours fait triper, c'est le monde de Zeus et des Bisounours. Les nuages, plus que l'univers, la voie lactée ou les astres lointains, restent dans la sphère accessible.

A l'écoute de certains morceaux, comme Arbuste Généalogique, on a l'impression que cet album est peut être un peu plus intime, et qu'on accède à une part de ta personnalité qu'on ne connaissait pas jusque là. C'est volontaire ?

Le premier album j'avais juste envie que les gens délirent. Celui là l'idée c'est de partager des émotions tout en délirant, et en gardant cette image de clown que je peux avoir dans certains morceaux. C'est vrai que ce morceau, Arbuste Généalogique, est très autobiographique. J'avais envie de parler de moi au milieu de tout ça, des proches, de la famille, mais c'est des thèmes qui touchent tout le monde. La confrontation avec ses parents, avec le père notamment : quand on est jeune on idéalise vachement ses parents, on se fait une image qui n'est pas toujours bien vraie. On perçoit ça différemment quand on grandit...

Est-ce que tu vois ta musique comme une catharsis quelque part ?

Souvent j'ai des trucs très violents qui me viennent, j'ai vu beaucoup de films d'horreur et j'adore ça. Démembrer des personnes âgées et violer un enfant, je trouve ça génial de pouvoir imaginer des trucs horribles et obscurs ! Mon imaginaire, je ne le contrôle pas et je pense que l'écriture c'est une manière d'emmener les gens dans mon imaginaire, donc forcément ça sort de ma tête, mais c'est pas vraiment moi. C'est tout un univers qui me plait, et avec mon écriture je vais me glisser dans les personnages. Je suis pas partisan de l'idée selon laquelle il ne faut parler que des choses qu'on a expérimentées, à partir du moment où on imagine des choses on a le droit d'en parler. Je préfère écrire des choses pour emmener, comme on m'emmène dans les livres, ou au cinéma... L'idée c'est de passer de l'imaginaire au réel facilement.

On sait que tu as fait des études de cinéma et dans tes textes, tu cites souvent de grands réalisateurs, ça semble être ta passion. Es-tu tenté par la réalisation ?

Oui c'est une véritable passion, et ça me plairait

énormément mais ça me semble compliqué de mener à bien un projet filmographique. Réaliser un long métrage, ça demande beaucoup de temps, ça nécessite d'être soutenu financièrement. Je ne me sens pas vraiment prêt pour ça. Puis il y a un décalage entre l'œuvre figée au cinéma et la musique. Et j'aime aussi beaucoup la scène.

Tu peux nous dire quels sont les livres et les films qui t'ont le plus marqué ?

En livres, je dirai La Peste d'Albert Camus, et L'Aveuglement de Jose Saramago, où j'ai adoré le fait que les personnages n'aient pas de nom (alors que dans Zola j'avais du mal car je n'arrivais pas à reconnaître tous les personnages). Bref, ces deux là c'était une grosse claque.

En cinéma, je te dirai les Lars Von Trier comme Duckville, Le Magicien d'Oz qui m'inspire toujours autant aujourd'hui, le Voyage de Chihiro, ou 2001 L'Odyssée de l'Espace, en plus froid et scientifique. Plus récemment j'ai trouvé qu'Interstellar était un chef d'œuvre !

Un de tes abonnés sur YouTube parle d'expressionisme dans tes morceaux et dans tes clips : qu'en penses-tu ?

Peut être par rapport à des clips comme Le Marchand de Sable ou Couche Tard, avec le cadre du cabinet du Dr Caligari, avec un fou, un somnambule, un docteur… Ca peut rappeler l'expressionisme allemand des années 1920. Moi j'adore Tim Burton et ce côté enfantin, mais je défendrai plus le surréalisme que l'expressionnisme, l'idée de choses qui n'ont rien à voir et de mélanger pour créer quelque chose d'inédit. Je suis complètement fan des Chants de mal d'aurore de Lautréamont, ce genre de littérature fantastique où le mec va arracher un cœur avec ses ongles. Après pour moi, mélanger les styles c'est la clé pour être novateur. Flirter avec l'intemporalité, trouver des thèmes. Je choisis mes références, et j'essaie toujours de trouver des références à des personnages de l'inconscient collectif. Puis c'est super important pour moi de mélanger les styles : pourquoi pas un jour faire des morceaux plus rock, plus world ! C'est des choses que j'ai envie de faire pour ne pas tourner en rond. Il faut réinventer les choses, comme le hip-hop l'a fait en allant chercher des samples de soul ; Timbaland par exemple est allé chercher pas mal de truc en dehors de son style de prédilection.

Et pour finir, ta dernière découverte musicale ?

Un rappeur : Vince Stapples. C'est pas révolutionnaire ce qu'il fait mais j'aime bien son timbre de voix, ses instrus, son flow… j'aime bien ! Sinon River d'Ibi, j'ai vraiment kiffé.■**Cassandre Tarvic**


© Hashka/ÿz

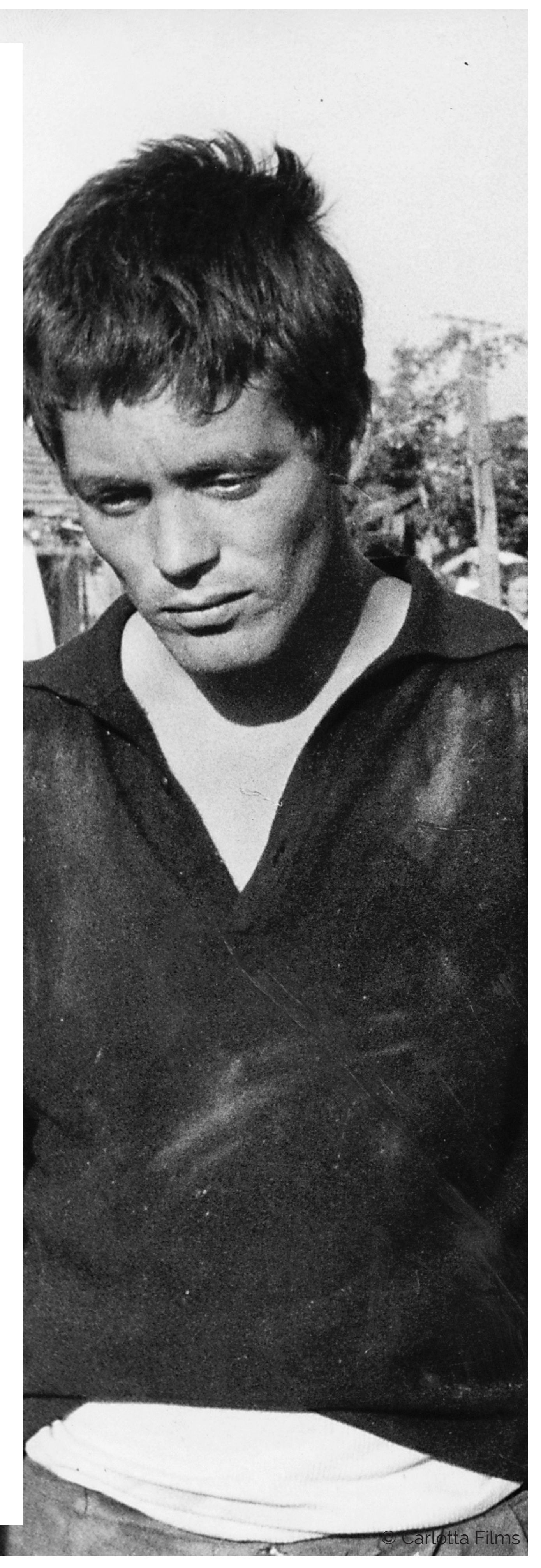
Accatone

Pier Paolo Pasolini (1961)

Le poète et philosophe Pier Paolo Pasolini s'intéresse en 1961 un autre medium pour s'exprimer ; avec le cinéma il trouve un outil de diffusion de masse de son idéologie politico-esthétique. Accatone est un proxénète romain dans les ruines d'une Italie d'après guerre. Alors qu'il perd Magdalena, sa meilleure gagneuse, il rencontre la pure Stella qui va lui ouvrir les yeux sur sa condition. En route vers sa rédemption, ce héros tragique n'échappera pas à son destin. Ce film nous présente la matrice de ce que sera le cinéma-poésie que Pasolini développera entre religion et décadence.



uand Pasolini décide de parler de l'Italie, de montrer l'Italie, d'entendre l'Italie c'est à celle des déclassés des faubourgs de la mère Rome qu'il s'intéresse. Le regard que porte Pasolini sur ces marginaux n'est pas accusateur, ni consolateur d'ailleurs, il est poétique et sacré. Voilà une des clés pasoliniennes; partir du réel le plus brut et le magnifier. En opposant de façon si frontal le grotesque et le sublime il crée un décalage parfois comique, d'autres fois tragique. Il nous rappelle qu'un changement ne peut être que le fruit d'une violence; violence déléguée à ces déclassés, débauchés, désespérés. Face à la machine politique corrompue le seul espoir repose sur les désespérés. Tragédie. Pasolini part de la réalité la plus concrète et physique. Chaque acteurs ou figurants est précisément choisi pour son corps, son visage, sa démarche; gloire aux édentés. Franco Citti qui campe ici le rôle de Accatone est dirigé pour la première fois par Pasolini ce qui donnera lieu à des multiples collaborations dans la suite. Avec son beau visage mystique, mythique et universel il incarne l'alter ego sacré de l'artiste. Dans un renversement carnavalesque les derniers sont les premiers. Un simple champ/contre champ donne lieu à une conversation entre saints, les cadrages utilisés par Pasolini rappellent les échelles des icônes chrétiennes (comme ceux des présentateurs des JT contemporains soit dit en passant). En travaillant sur un noir et blanc assez contrasté, intelligemment construit par une lumière interne et naturelle comme des phares de voiture lors du viol. Mais comment parler de cette sacralisation dans parler de la musique ? Johann Sebastian Bach accompagne tout les faits et gestes de ce mendicante. Chaque situation - la plus banale soit elle- se transforme en cantique des cantiques. Car l'histoire d'Accatone, bien sûr, le dépasse, ce n'est pas lui qui nous intéresse mais ce qu'il représente, la vie, l'espoir, l'Italie, l'Amour, l'Art. Le première



scène semble être un prologue esthétique dans lequel Pasolini nous explique cela, afin de mieux aborder son œuvre à suivre. En effet Accatone, après un grotesque pari, se retrouve à devoir sauter d'un pont après avoir manger. Au moment de sauter, Bach s'en mêle, et voici le sublime mendiant, en contre-plongée, devenu le Christ descendu de sa croix.

Effectivement, Accatone n'est pas juste un homme. Avec lui c'est toute l'Italie de Pasolini qui parle, quand il se lève c'est tout un peuple qui marche. Et voici sa vie, une vie d'errance. Nous nous baladons avec ce mendiant, cette âme perdue, ce corps qui déambule dans des bidonvilles d'une Rome arrangée après la guerre. Avec lui la ville va se reconstruire, des ruines nous passons à la ville et à ses imposants édifices. Nous suivons ces pérégrinations dans cette ville qui l'englobe. Nous suivons ? Pas vraiment. Il semble plutôt nous suivre, par de longs travellings arrière, il marche vers nous aspiré par quelque chose derrière nous. On l'a dit Accatone est un héros tragique qui, tel Ulysse use de mille ruses pour retrouver Pénélope. Ce thème des Anciens sera repris par le réalisateur à plusieurs reprise (Edipo Re et Medea). Il est guidé par son destin, il avance inéluctablement sur sa fin programmée. Il ne peut réussir, il va dans le mur. Coupable, mais de quoi ? Ce n'est certainement par la morale qui intéresse Pasolini, de plus si on s'en tient à notre matière cinématographique, Accatone tente plutôt de s'en sortir, ce qui semble louable. Mais rien n'y fait, il est coupable. Coupable d'être homme. D'être humain, trop humain. Dans une perspective judéo-chrétienne, la faute est l'essence de l'homme. Il est donc déjà condamné et avance aveuglément vers sa chute. Pasolini reprend la parabole kafkaienne de la loi, l'homme devant la porte ne peut entrer, mais Accatone va transgresser en escaladant le mur adjacent. Mais le mal est fait, le mal est là. Quidité fautive de l'homme. C'est ainsi qu'après un ultime coup et une merveilleuse scène de rires, ceux du pauvre, du désespéré, de l'inconscient.

Accatone s'en va finir sa course, à bout de souffle. ■ **Hugo Prevel**


© AFP

Parachuté sur les écrans de télévision début septembre, le visage de Myriam El Khomri se veut être celui de la modernité dans le gouvernement, impulsant avec les autres « jeunes hollandiens » un souffle de dynamisme au quinquennat. Elle remplace au pied levé François Rebsamen, qui s'en retourne sans grand coup d'éclat, à sa mairie dijonnaise. D'origine marocaine, notre nouvelle Ministre du Travail, de l'Emploi, de la Formation Professionnelle et du Dialogue social, déroge au traditionnel triptyque ENA-HEC-Sciences Po. Son ascension fulgurante, et longtemps cachée, dans l'organigramme du parti a précipité cette promotion, réclamée de toutes parts.

La rentrée de Myriam El Khomri

Myriam El Khomri s'est précédemment illustrée auprès du Secrétaire d'État chargée de la politique de la Ville. Elle a été adjointe au Maire de Paris pour des missions sociales, où elle s'est franchement engagée sur des terrains que d'autres auraient trouvé ragoûtants : « des toxicos, des enfants de l'ASE, des mineurs isolés étrangers, des pauvres, des délinquants »… Au cours d'interviews à valeur de présentation, elle a longuement insisté sur son expérience de terrain et son implication.

Elle n'a de cesse de démontrer son implication via son compte Twitter qu'elle alimente de déclarations : « Je mesure la responsabilité qui est la mienne. Comptez sur ma combativité et ma détermination au service des Français », prouvant qu'elle saisit la profondeur du fossé qui se creuse entre politiciens et citoyens, ou encore « Je connais le mécanisme de la misère de tous les fracassés de la vie », consciente des réalités sociales.

En réalité, Myriam El Khomri a « tout bon » : elle est jeune, elle est « issue de la diversité » (expression si pauvre et si peu signifiante), elle est bosseuse, elle revendique la transparence, elle est mère de famille, elle a une vie tout à fait « normale »… Et c'est énervant pour certains.

Le Président Hollande l'a propulsée sur le devant de la scène, préférant sa capacité à communiquer à une maîtrise totale du droit du travail. C'est peu dire qu'elle va devoir le démontrer : à la fois pour imposer le rapport Combrexelle auprès des syndicats, ayant déjà pointé du doigt son manque de compétences, et pour s'imposer au sein même du gouvernement, pour garder le rapport Mettling (sur l'innovation numérique) dans son champ d'action, contre un Emmanuel Macron aux longues tentacules. Ce dernier prépare en effet une loi sur l'innovation dans le cadre des nouvelles technologies numériques, empiétant, comme à son habitude, sur les prérogatives d'autres ministres. **Marion Bothorel**

Playlist
Trick or Treat

Oh mais c'est l'automne, Octobre, HALLOWEEN ! Vous l'aurez compris ce mois-ci la playlist mensuelle est de retour avec pour thème la soirée de l'année qui voit fleurir des citrouilles, des petits monstres et des bonbons de partout ! Cette année Maze vous accompagne donc pour célébrer la nouvelle saison et notre cher Halloween. On vous conseille pour finir la soirée en beauté les Tim Burton (L'étrange Noël de Mr. Jack, Les noces funèbres, Sleepy Hollow) et quelques films d'horreur... La playlist complète est disponible sur le site internet de Maze.



The Rolling Stones
Sympathy for the devil



Michael Jackson
Thriller



Warren Zevon
Werewolves in London



Marilyn Manson
Sweet Dreams



David Bowie
Scary Monsters



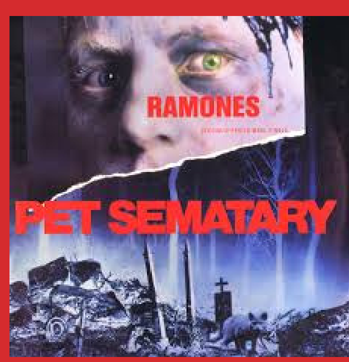
Rocky Horror Picture Show
Sweet Transvestite



Nightmare before Christmas
This is Halloween



Ray J. Parker
Ghostbusters



Ramones
Pet Sematary

Par Julia Coutant

Hollywood voit vert

Crise sans précédent dans les effets spéciaux

Nous sommes le 24 février 2013 tandis que la cérémonie des Oscars bat son plein. L'équipe des effets spéciaux de L'Odyssée de Pi monte sur scène pour recevoir son prix. En fin de discours l'un d'eux annonce que leur société, Rythme and Hues, est au même moment au bord du dépôt de bilan. Ironiquement la musique des Dents de la mer augmente pour couvrir sa voix afin de lui faire comprendre qu'il est temps de partir. L'homme se dépêche alors de terminer en haussant le voix, mais son micro est coupé. Rires jaunes dans la salle. La scène, vue en direct par 40 millions de spectateurs, révèle au grand public la plus grande crise du secteur des effets spéciaux à Hollywood.

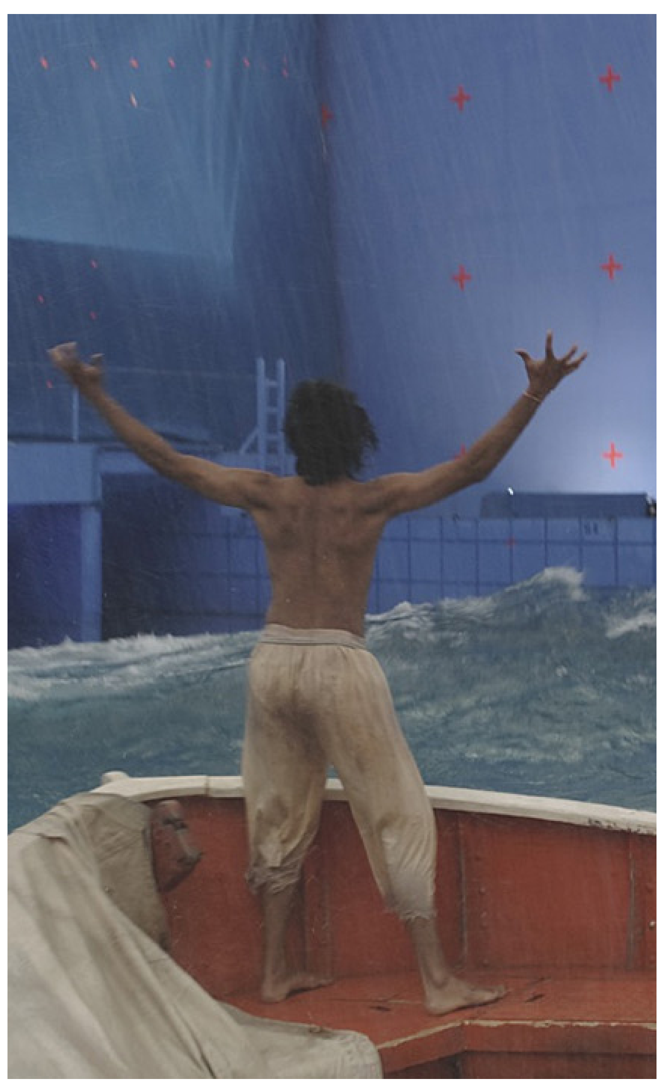
Scott Ross, le fondateur de Digital Domain, à l'occasion d'Iron Man 3, estime qu'aujourd'hui «les effets spéciaux sont devenus les stars des films». En effet il suffit de regarder les bandes-annonces pour constater que les moneys shoot (plans spectaculaires lourdement numérisés) sont bien plus mis en avant que les acteurs célèbres qu'il peut y avoir. D'ailleurs, celle de La planète des singes: les origines a pour la première fois cité le studio Weta Digital, responsable des effets spéciaux d'Avatar, comme argument marketing. Bref, alors que la production se repose plus que jamais sur des destructions massives pixélisées, l'industrie Hollywoodienne semble en même temps scier la branche sur laquelle elle est assise.

A partir de 2009 de nombreuses sociétés assurant les effets visuels se sont effondrées les unes après les autres. On note la fermeture entre autres d'Orphanage, Illusion Arts, Asylum, et même Matte World Digital qui était plébiscitée par Martin Scorsese et David Fincher pour leur savoir-faire dans les matte paintings numériques. Mais le plus emblématique reste la mise en faillite de la société Digital Domain, l'une des plus importante à Hollywood, pionnière dans la reproduction de visages numériques comme celui de Jeff Bridges jeune dans Tron: L'Héritage, de Brad Pitt dans L'Etrange histoire de Benjamin Button, ou du Drole de Noel de Scrooge. Sans oublier la liquidation de FuelVFX qui avait alors travaillé sur Avengers et ses 1,5 milliards de dollars de recette. Les raisons de cette hécatombe sont multiples.

Tout d'abord l'économie de ces sociétés se basent majoritairement sur la création de publicités, secteur durement touché par la crise financière. Mais surtout les studios, ou les sociétés d'effets spéciaux elles-mêmes, préfèrent se tourner vers l'Asie pour faire le travail et bénéficier ainsi d'une main d'œuvre bien moins chère que celle des Etats-Unis. Par exemple, la conversion 3D de Titanic a été effectuée pour une bonne partie en Inde et la société Rythme and Hues (L'Odyssée de Pi) a ouvert des bureaux à Vancouver et en Inde. Cette délocalisation est également motivée par la course aux crédits d'impôts les plus attractifs, comme ceux du Canada.

Comme dans tous les domaines, la concurrence a un rôle important. Les studios n'hésitent pas à l'utiliser pour faire baisser le plus possible

les coûts de postproduction. Les sociétés sont alors souvent obligées pour faire travailler leurs salariés de signer des contrats alors que leur revenus seront inférieurs à la dépense nécessaire pour mener à bien le travail. Ces dépenses augmentent également à cause du studio ou des réalisateurs qui modifient le film en cours, quitte à jeter à la poubelle des plans avancés dans leur postproduction et dont leur coût est à la charge de la société. Sans oublier le fait que les effets spéciaux se doivent d'être constamment à la pointe et pour cela, les sociétés doivent mettre au point à leur frais de nouveaux outils, très vite désuets.
Mais comment des sociétés participant à des films qui rapportent des centaines de millions de dollars peuvent-elles perdre de l'argent ? Eh bien comme le dit le journaliste Julien Dupuy dans son article pour le site CaptureMag : «si les effets spéciaux rapportent beaucoup d'argent aux studios, les studios rapportent peu d'argent à l'industrie des effets spéciaux». En effet leur contrat ne prévoit pas de pourcentage sur les bénéfices engrangés par le film.


© Twentieth Century Fox

C'est ainsi que ce secteur s'est rassemblé pour dénoncer cette situation critique. En plus des traditionnelles manifestations dans la rue, ils ont su habilement mobiliser Internet. Sur les réseaux sociaux pour montrer leur soutient, les internautes ont modifié leurs photos de profil habituelles pour des carrés verts, symbole de l'incrustation numérique. Des photos de tournage sur fond vert ont également été publiées pour prouver le rôle essentiel des effets spéciaux.
Ce mouvement revendique notamment la création d'un syndicat (existant jadis mais supprimé avec l'arrivée du numérique) alors même que toutes les autres branches à Hollywood en ont un. Cela permettrait un meilleur encadrement des contrats et des demandes de modification du travail en cours, mais surtout de donner un poids politique au secteur. Autre demande majeure, la possibilité de bénéficier d'un pourcentage sur les recettes des films.

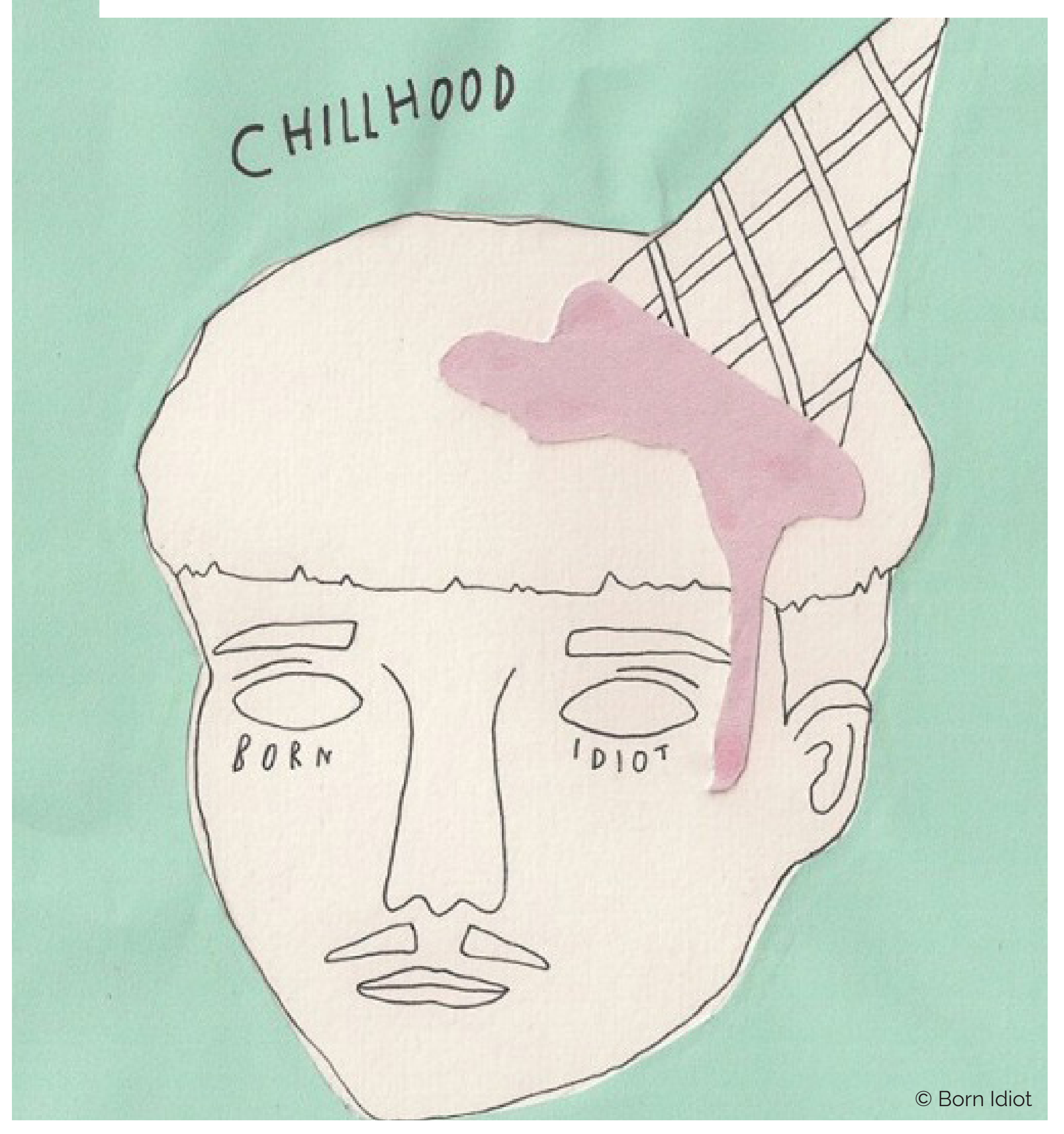
Aujourd'hui où en est-on ? Aucune de ces demandes n'ont réellement abouti. Seule l'irréductible Industrial Light and Magic (ILM) créée par George Lucas semble toujours en bonne santé. Cependant, certaines sociétés, hier en grave danger, sont sorties d'affaire temporairement. Le 21 septembre 2012 la partie effets spéciaux de Digital Domain a été rachetée, mais pas leur filiale de conversion 3d ou d'animation. Cette société a récemment pu travailler sur Maléfique, X-men Days of futur past, Her en ce qu'il concerne la ville futuriste, ou encore Pixels cet été. Pour permettre d'être encore plus attractive elle s'est depuis lancée dans le développement de la Réalité Virtuelle. La compagnie Rythme and Hues, elle, a été rachetée le 31 mars 2013 par Prana Studio ce qui lui a permis de travailler elle aussi sur le dernier X-men mais également sur la saison 5 de Game of Thrones. De cette manière, certaines ont réussi à ne pas s'effondrer totalement mais la situation n'en est pas moins améliorée. Tant que de réelles mesures (surtout la création d'un syndicat) ne seront abouties, Hollywood reste menacé par l'effondrement de son pilier principal, que sont les effets visuels. Car comme le rappelle très justement Julien Dupuy «ce ne sont pas les miracles technologiques qui déplacent les foules, mais le spectacle permis par ces miracles technologiques».■**Nicolas Renaud**

Rencontre

Born Idiot

« Sur scène, on a tous kiffé ! »

Born Idiot est le projet solo de Lucas Benmahammed, notamment le chanteur du groupe rennais Betty The Nun. Le rejoignant sur scène nous avons Camille à la batterie, Louis au synthé, Clément à la basse, et Tiago à la guitare. C'est dans un pub irlandais que j'ai rencontré Lucas et Camille pour parler de ce projet à l'occasion de leur premier concert au 1988 live club le 26 septembre.



© Born Idiot

VOTRE PREMIER CONCERT ÉTAIT DONC AU 1988 LIVE CLUB À RENNES, QUELLES ONT ÉTÉ VOS IMPRESSIONS ?
On a eu beaucoup de bons retours, on nous a dit que pour un premier concert c'était très bien, très pro, on a bien stressé au début, c'est toujours délicat de faire un premier concert, et sur scène on a tous kiffé, c'était un peu court mais bien !

OUI UN PEU COURT J'AI TROUVÉ AUSSI, DOMMAGE. DONC ON PEUT DIRE QUE BORN IDIOT C'EST UN MELTING POT DE GROUPES DU COIN ?
En gros ouais, ya Louis au clavier qui est dans Her, Tiago le guitariste qui était dans Lady Mountain mais qui a arrêté, Clem le bassiste qui est dans Light In The Cities, Camille par contre avait pas de groupe mais en fait on est tous potes, donc ça s'est fait comme ça quoi.

ON RESSENT UNE FORTE INFLUENCE DU LABEL CAPTURED TRACKS DANS LES DEUX TITRES QUE TU AS POSTÉ SUR SOUNDCLOUD, JE TROUVE QUE ÇA REND TRÈS MÉLANCOLIQUE, CE QUI EST UN PEU DIFFÉRENT DE CE QUE TU FAIS AVEC BETTY THE NUN, DONC POURQUOI AS-TU VOULU CRÉER CE PROJET SOLO ?
Là j'ai préféré faire un truc un peu plus pop, ça se ressent, et je compose à 100% donc ya moins de débats sur les morceaux...

OUI DONC LÀ TU PEUX FAIRE CE QUE TOI TU VEUX C'EST ÇA ?
Ouais voilà c'est ça, mais bon après ils donnent quand même assez les gars parce que y'a beaucoup d'arrangements, notamment Louis et Clément qui gèrent pas mal au niveau des arrangements du coup.

COMMENT ES-TU PARVENU À RENTRER EN CONTACT, ET AVOIR UN LIEN AVEC CITRUS CITY RECORDS ?
Alors ils me connaissaient par rapport à Betty The Nun justement, et j'avais un des gars dans mes amis Facebook, on parlait des fois, je lui ai juste envoyé mes chansons, il a adoré, il m'a dit qu'il la sortirait sur Soundcloud, qu'il la ferait tourner de son côté du coup c'est cool...

ET TU SORS UNE CASSETTE C'EST ÇA ?
Oui, on les as pas reçues encore je crois qu'ils sont en train de les faire, mais y'en a que 50, je sais pas si on les vend, on verra bien...

EST-CE QUE TU TE VOIS RESTER FAIRE DE LA MUSIQUE À RENNES OU T'AIMERAIS BOUGER ?
J'aimerais bien aller en Angleterre, mais il faut beaucoup d'argent, des économies... donc je vais rester encore un ou deux ans à Rennes, voire plus... pour être sûr.

TU VOUDRAIS PAS BOUGER EN FRANCE ?
Je sens que la musique passerait mieux à l'étranger, genre Etats-Unis ou Angleterre mais bon les Etats-Unis c'est trop loin...

ET EN ANGLETERRE TU VOUDRAIS ALLER OÙ ?
Pas Londres c'est trop cher, Manchester ça pourrait être pas mal, mais faut pas trop déprimer là bas... Bristol ça pourrait être pas mal aussi !

QU'EN EST-IL POUR LA SUITE DU PROJET ? D'AUTRES SORTIES, UN EP ?
Là pour le moment on veut faire plus de dates, démarcher à fond, récolter de l'argent pour ensuite enregistrer, et essayer carrément de faire un album, parce que y'en a marre des EPs (rires), quand t'enregistres autant sortir un album direct, c'est plus crédible, les médias s'intéressent beaucoup plus à un album qu'à un EP, je pense que ça pourrait être bien, pour les labels aujourd'hui ils demandent carrément un visuel...

ET DES CONCERTS DE PRÉVUS ?
Pas pour le moment parce que c'est très récent comme groupe, on a juste sorti les deux chansons, on a eu une date à I'm From Rennes donc on verra... Mais sinon on enregistre une vidéo live en studio !

Born Idiot se produira à L'Echonova à Vannes le 20 Novembre en 1ere partie de Her et Kaviar Special. **Dearbhla O'Hanlon**

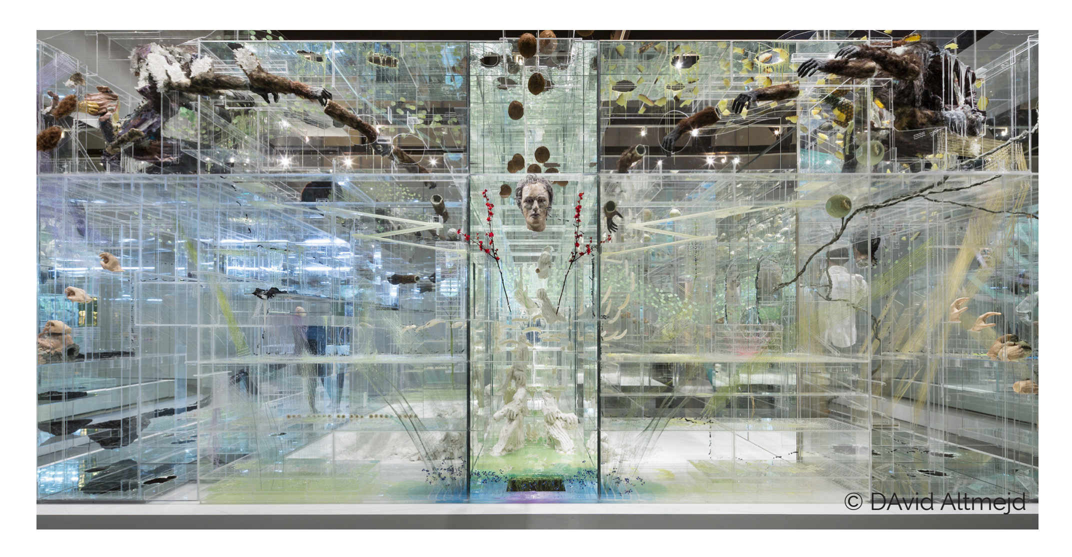
Dans les abysses mentales de David Altmejd

Encore une fois, le Musée d'Art contemporain de Montréal s'est distingué dans son choix d'exposition cette année. En effet, le MAC a accueilli le travail de l'artiste montréalais David Altmejd, avec une trentaine d'oeuvres qui représentent pas moins de quinze années d'ouvrage. Le sculpteur, qui avait commencé des études en biologie avant de les arrêter au profit de l'art, est désormais considéré comme une référence dans son domaine.

Nous sommes à Montréal, durant le début de la saison estivale. L'excitation est palpable à l'entrée du Musée d'Art contemporain. Une ligne d'attente s'est formée, et « c'est ainsi chaque jour depuis le lancement de l'exposition », affirme un des hommes du service de sécurité du musée. Un peu de patience, et quelques dizaines de minutes plus tard, nous y sommes enfin, à quelques pas d'une découverte artistique qui se révélera pour le moins époustouflante. Nous apercevons la première œuvre, un portrait de sa sœur Sarah. Quand on s'approche, premier choc. À la place d'un visage, le néant. Pas de nez, pas de bouche, pas d'œil. Seulement un contour de visage scintillant, un cou naissant et des cheveux.

Les premières interrogations apparaissent : pourquoi réaliser un portrait de sa sœur sans visage ? Est-ce que cela incite une propre projection du spectateur, est-ce une invitation qui nous est adressée ? Car, déjà avec cette première sculpture, le beau se mêle au violent. Après cette première découverte, nos pas nous amènent à la rencontre de la seconde œuvre, très différente du reste de l'exposition. Il s'agit d'une structure architecturale composée de miroirs qui brillent et se projettent dans la pénombre de la salle d'exposition. C'est une rencontre avec l'univers tant l'œuvre est cosmique. Les possibilités d'observations semblent infinies.

Mais il faut avancer, le reste de l'exposition nous appelle déjà. Nous nous retrouvons alors dans une salle avec des portraits, semblables à celui de sa sœur, notamment dans l'utilisation des matériaux. Puis, une structure entourée de verre dont l'intérieur est composé de fils dorés. Des pensées cheminent ; serait-ce une représentation de l'esprit de l'artiste ? En effet, la structure de cette œuvre ressemble au processus mental d'une personne en plein acte de création. Puis, une autre composition, celle-ci créée spécialement in situ, et qui fait écho au reste de l'exposition. Nous pouvons y voir des mains qui façonnent et défont un visage qui se transforme en loup, l'acte de fabriquer et l'œuvre se rejoignent, créant ainsi un cycle



sans fin. Le loup est d'ailleurs un animal présent de façon récurrente dans le travail de l'artiste québécois.

Nous avançons vers la prochaine salle pour admirer une sculpture blanche, et des murs tout aussi blancs, en processus de façonnage, ou de destruction. Mais il ne s'agit pas ici d'une simple vision manichéenne, tant les mains, telles celles de l'artiste, creusent et façonnent de toute part, refont et défont sans cesse. Nous pénétrons alors dans la prochaine salle, avec ses colosses aux nombreuses matières. Des miroirs encore, du plâtre, du polystyrène, de la mousse, de l'argile, du bois, des cheveux synthétiques, de la résine, du quartz, du plexiglas, des noix de coco, du fil de fer, des paillettes, de la peinture. Les matières se mélangent dans une harmonie violente et époustouflante. Ces ¨bodybuilders¨ de plusieurs mètres dominent l'espace et le spectateur, et les nombreux détails qui les composent attirent l'œil.

L'excitation du début ne retombe pas. Bien au contraire, elle gonfle, prend de la place et nous pousse en direction de la prochaine salle où domine l'œuvre Le spectre et la main. Le travail sur les couleurs, la composition, et les matières est impressionnant. L'œuvre, pourtant imposante, semble aérienne. Les zèbres sont légers, prêts à prendre leur envol à tout moment. En s'approchant, la finesse des détails impressionne. Des fils de couleurs tissés accentuent cette sensation de légèreté et participent au cycle de création infini, qui semble cher à l'artiste.

Dans un entretien réalisé par le MAC à l'occasion de l'exposition, David Altmejd explique ainsi qu'il veut « faire des objets potentiellement capables d'exister comme des corps », car il considère le corps comme la chose la plus extraordinaire du monde, et que « ce qui rend le corps extraordinaire, c'est que le volume qu'il contient est infini, mais son extérieur est fini ». Une intention qui apparaît clairement durant la visite de l'exposition. Ses œuvres sont des corps, qui, comme le corps humain, possèdent un extérieur fini, mais sont infiniment complexes à l'intérieur par leur composition en multitude de matières.

Et puis la dernière salle. La dernière œuvre, The Flux and the puddle, qui réunit tous les matériaux utilisés par l'artiste dans son atelier. C'est alors comme si toute l'intensité, la tension, la transcendance et l'émerveillement ressentis durant la visite de l'exposition étaient réunis en une même œuvre-mère, fondamentale. Nous avons alors l'impression d'être plongés dans le cerveau de l'artiste. Le résultat est grandiose et infiniment complexe. L'œuvre herculéenne est entourée de murs composés de miroirs, qui est un objet très récurrent dans le travail du sculpteur.

À ce propos, David Altmejd considère que le miroir n'a pas d'identité et que, « l'acte de le casser lui en procure une ». Il considère également que, tel le corps en proie aux changements durant la vie, ses œuvres ne sont jamais terminées. La visite, elle, est désormais terminée. Les questions se mêlent aux interprétations, très différentes selon les visiteurs, comme nous l'apprendrons des bribes de conversations entendues ici et là. Les sensations restent, les images aussi, et on en redemande. **Myriam Bernet**

Critique

Dan Auerbach,
« rêveusement nôtre » pour un nouveau projet

© Mark Yuen/PNG

Il n'y a pas que les Black Keys dans la vie de Dan Auerbach. Le musicien s'offre aujourd'hui une escapade en solo avec Yours, Dreamily, premier album d'un nouveau projet nommé The Arcs.



an Auerbach n'a pas peur des challenges... et des collaborations. Après avoir travaillé en tant que musicien et producteur aux côtés de Lana del Rey, Hanni el Khatib ou encore Ray LaMontagne, le guitariste des Black Keys nous dévoile ce mois-ci le fruit d'un tout nouveau projet : Yours, Dreamily. Sous ce doux nom se cache un premier album composé de 14 titres, résultat d'une longue amitié entre Dan Auerbach et quatre artistes de renom.

En effet, depuis plusieurs années, le musicien enregistre à ses heures perdues bon nombre de chansons en compagnie de Leon Michels, saxophoniste à l'origine d'un label soul/funk, Richard Swift, membre de The Shin et bassiste sur les tournées des Black Keys, ainsi qu'Homer Steinweiss et Nick Movshon, tous deux connus

pour leur travail avec Mark Ronson et Amy Winehouse. Afin de sortir de l'ombre ces morceaux au potentiel soul indéniable, les cinq acolytes se sont réunis en un seul et même groupe, prenant le nom de The Arcs.

Mais si le quintet américain dispose de sa propre histoire et des influences qui vont avec, Yours, Dreamily, peine parfois à s'éloigner de l'identité sonore des Black Keys. La voix si particulière de Dan Auerbach – qui chante ici sur chaque titre – associée au son rétro de l'album font écho aux précédents opus du duo qu'il forme avec Patrick Carney, notamment sur les chansons les plus rocks. L'ensemble est pour autant moins brut et, il faut l'avouer, définitivement plus soul que blues.

Outta My Mind ouvre efficacement le bal sur un titre rock, laissant place par la suite aux claviers hypnotiques de Put a Flower in Your Pocket. Un contraste que l'on retrouve ici et là tout au long de Yours, Dreamily, mais qui s'avère plaisant, apportant du relief aux nombreuse ballades soul qui ponctuent l'album. Ainsi, The Arc et ses guitares plus que saturées – typiques des Black Keys – viennent nous dégourdir les oreilles après Everything You Do (You Do For You), Stay In My Corner et Cold Companion, trois chansons au rythme nonchalant où s'épanouit le chant de Dan Auerbach dans des variations graves-aiguës. La seconde moitié de l'album est marquée par le très joli Chains of Love et ses refrains vaporeux portés par les voix féminines de Flor de Toloache, groupe de Mariachis tout droit venu de Brooklyn. On remarquera enfin l'introduction et la cadence sensuelles de « Come & Go », avant de terminer sur les sonorités soul de Rosie (Ooh La La) et Searching The Blue.

Le premier opus de The Arcs ne s'écarte donc pas de l'univers quelque peu rétro qui caractérise le travail de Dan Auerbach. Album rock réchauffé d'une bonne dose de soul et d'une pointe de funk, Yours, Dreamily devrait d'ailleurs séduire sans peine les amateurs des Black Keys. Une belle façon de patienter en attendant de découvrir les projets futurs de l'infatigable musicien... ■ **Florine Morestin**


© Janette Pellegrini/Getty Images


© AFP

Quand la techno envahit Paris

Créée en 1998 par Jack Lang, la Techno Parade a pour visée de promouvoir la musique électronique, trop longtemps stigmatisée. Ce rassemblement ne se restreint pas seulement à une énorme fête dans Paris, mais aspire à des changements politiques et moraux. Lors de la première édition M6 avait d'ailleurs diffusé en direct la Parade qui comptait 200 000 personnes. Ainsi, en relayant une image plus positive de ces 200 000 joyeux fêtards, des mesures politiques ont pris place. Dix-sept ans plus tard, le 19 septembre 2015, ce sont 350 000 personnes qui ont perpétué cette folle aventure. Les médias n'ont noté - à raison - de cet événement que le dramatique accident ayant entraîné la mort d'un participant à la parade, nous essayerons ici de vous faire un compte-rendu de la fête.

Événement très attendu de la part des amateurs de musique électronique, la Techno Parade a fait son retour annuel en grandes pompes. Avec un parcours de 5 kilomètres, partant de Port Royal pour finir à Place de la République, c'est une ambiance proche de la teuf qui a pris place dans Paris. Grâce à la Techno Parade, on constate que la musique électronique ne cible pas que les «jeunes drogués qui dansent n'importe comment proches de la crise d'épilepsie». Au contraire, on y voit un public hétérogène, des lycéens, des étudiants, des adultes voire même des personnes âgées. Ce rassemblement anime Paris de l'intérieur et crée une véritable cohésion inter-générationnelle. Ceux ne faisant pas forcément partie du cortège s'arrêtent pour observer, filmer, voire danser. Des jeunes enfants comme des seniors ont profité d'un peu plus loin de cette fête immense.

Mais la Techno Parade ce n'est pas qu'un engagement musical, c'est un engagement politique et citoyen. De ce fait, plusieurs chars fonctionnaient à l'énergie naturelle. Pour cet après-midi phénoménal, ce sont quatorze chars et près de soixante DJs qui ont créés l'euphorie générale. Du hardcore à la deep house, en passant par la transe et la minimale, la Techno Parade a rassemblé la diversité de la musique électronique. Mention spéciale au retour très attendu du char Trip&Teuf, après cinq ans d'absence. C'est grâce au soutien des fans et de Festimove que Trip&Teuf est revenu sur le devant de la Parade. En nous offrant du très bon hardcore et hardstyle, notamment avec X-Pander ou Section Grabuge. Face à ce char, vous ne pouviez que kicker dans tous les sens, de quoi vous rappeler les meilleures raves hollandaises.

Mais que faire après la Techno Parade s'il nous reste un peu, même beaucoup, d'énergie ?

C'est la Dream Nation qui prend le relais aux Docks Pullman, avec quatre stages (techno, transe, bass music, et hard stage). Après avoir suivi leur double char lors de la parade, il était possible de les retrouver jusqu'à six heures du matin pour une nuit mouvementée. After officiel de la Techno Parade, la Dream n'a pas lésiné sur la programmation cette année. Funtcase, Dope D.O.D, Le Bask, AK47, Darktek, Tha Trickaz, Habstrackt et bien d'autres ont déchaîné les foules encore en extase. A noter tout de même une gestion de l'entrée déplorable, suite à l'attente de l'avis favorable de la commission de sécurité pour ouvrir les portes, ce qui a créé un retard d'une heure sur le début de la soirée ainsi qu'un bain de foule assez violent. Malgré cela, la Dream Nation a tout de même rempli son contrat et a poussé les dreamers jusqu'au bout de leur forces pour leur plus grand plaisir.

Bien que les bras et les jambes de chacun ont été lourds en courbature pendant plusieurs jours, en toute honnêteté : vivement l'année prochaine ! **Oksana Baudouin**



©-EplusN

Until Dawn : un succès inattendu

Sorti il y a près d'un mois, Until Dawn est un des gros succès de cette année 2015. Ce survival horror, volontairement axé dans un style slasher movie, s'est retrouvé en tête des ventes en France en août, et second en Angleterre. Explications.

Until Dawn est un jeu d'horreur sorti le 26 août 2015 en Europe, développé par Supermassive Games et édité par Sony Computer Entertainement. Disponible uniquement sur Playstation 4, le jeu regroupe les codes d'un slasher movie à la Scream. Un groupe d'ados un peu idiots, un chalet isolé, un psychopathe bien décidé à éliminer les jeunes gens un par un et des plans de caméra volontairement distants pour surprendre le joueur. Le but est simple, le jeu se déroulant sur une nuit, le joueur doit donc tenter de garder les 8 protagonistes en vie jusqu'à l'aube.

Un chalet isolé sur la montagne, des mines abandonnées, un ancien hôpital psychiatrique...

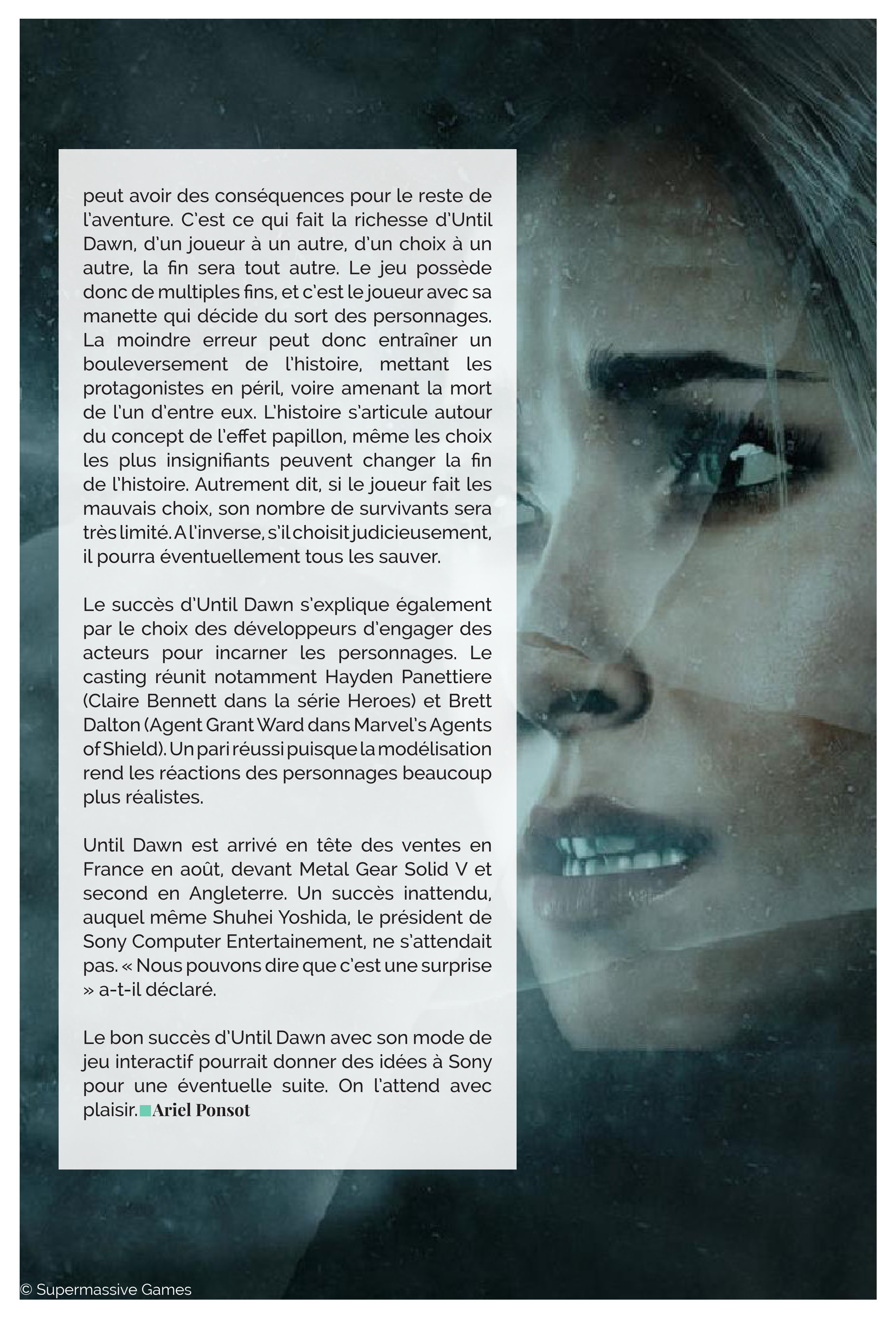
Lors d'une soirée arrosée dans leur chalet avec leurs amis, Hannah & Beth Washington trouvent la mort en tombant de la montagne. Un an plus tard, leur frère Josh réunit le groupe d'amis dans le même chalet pour commémorer la mort des deux sœurs. Mais au cours de la soirée, les choses tournent mal. Entre des ombres suspectes, la séparation du groupe et des bruits inquiétants, le joueur est très vite plongé au cœur de l'action et on comprend alors qu'un tueur rôde.

Le décor dans lequel le jeu prend place est un cliché de film d'horreur ; entre le chalet isolé dans la montagne, la grande forêt inquiétante, les mines abandonnées qui sont présentes sous la montagne et l'ancien hôpital psychiatrique, le tout se déroulant de nuit, Until Dawn concentre tous les lieux bien effrayants des jeux d'horreur. De plus, les personnages sont caricaturaux, on retrouve les stéréotypes classiques des films d'horreur ; le beau gosse courageux (Josh), le bon copain qui fait des blagues (Chris), celle qui est timide et peureuse (Ashley), la fille un peu peste et emmerdeuse (Emily)...

Until Dawn reprend tous les codes des films d'horreur et les transpose brillamment dans son univers, le tout avec un style de jeu comparable à Beyond : Two Souls ou Heavy Rain.

« C'est l'effet papillon, petite chose, grande conséquence... »

Le gameplay se déroule sous la forme d'un récit interactif où le joueur est fréquemment invité à faire des choix. Le moindre petit choix



peut avoir des conséquences pour le reste de l'aventure. C'est ce qui fait la richesse d'Until Dawn, d'un joueur à un autre, d'un choix à un autre, la fin sera tout autre. Le jeu possède donc de multiples fins, et c'est le joueur avec sa manette qui décide du sort des personnages. La moindre erreur peut donc entraîner un bouleversement de l'histoire, mettant les protagonistes en péril, voire amenant la mort de l'un d'entre eux. L'histoire s'articule autour du concept de l'effet papillon, même les choix les plus insignifiants peuvent changer la fin de l'histoire. Autrement dit, si le joueur fait les mauvais choix, son nombre de survivants sera très limité. A l'inverse, s'il choisit judicieusement, il pourra éventuellement tous les sauver.

Le succès d'Until Dawn s'explique également par le choix des développeurs d'engager des acteurs pour incarner les personnages. Le casting réunit notamment Hayden Panettiere (Claire Bennett dans la série Heroes) et Brett Dalton (Agent Grant Ward dans Marvel's Agents of Shield). Un pari réussi puisque la modélisation rend les réactions des personnages beaucoup plus réalistes.

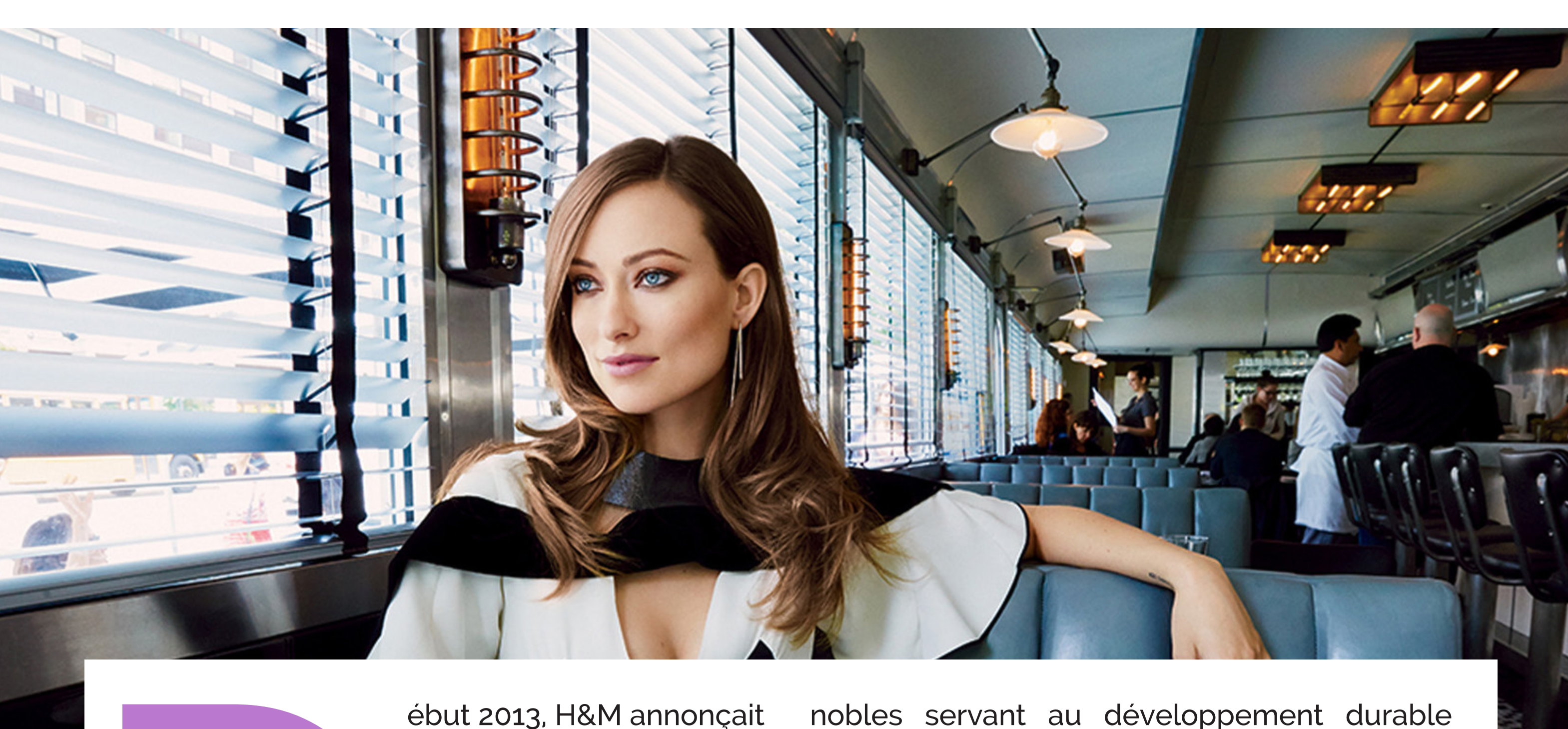
Until Dawn est arrivé en tête des ventes en France en août, devant Metal Gear Solid V et second en Angleterre. Un succès inattendu, auquel même Shuhei Yoshida, le président de Sony Computer Entertainement, ne s'attendait pas. « Nous pouvons dire que c'est une surprise » a-t-il déclaré.

Le bon succès d'Until Dawn avec son mode de jeu interactif pourrait donner des idées à Sony pour une éventuelle suite. On l'attend avec plaisir. **Ariel Ponsot**

Le Slow Fashion,

ou une tentative de révolutionner la mode

De façon familière la mode est envisagée comme le symbole d'une consommation outrancière, dommageable autant d'un point de vue humain qu'environnemental. Cependant depuis quelques temps, on peut observer un changement sensible, une volonté de métamorphose aussi bien de son image que de son système.
En effet, depuis plus de deux ans le Slow Fashion se développe et prend de l'ampleur. Décorticage d'un phénomène qui pourrait bien être une révolution.


© H&M

Début 2013, H&M annonçait en grande pompe la création de sa collection Conscious. Issue de sa fondation du même nom, l'idée était et est toujours d'avoir des créations à base de vêtements recyclés, et aussi comportant des produits plus écologiques. Les bénéfices de ces collections sont ensuite reversés à des causes nobles servant au développement durable comme l'éducation, l'accès à l'eau potable, et le renforcement du statut économique des femmes. Pour l'occasion, la marque propose même de récupérer d'anciens vêtements en échange de bons d'achat, valables, bien sûr, dans ses magasins.

Si ce géant de l'industrie du textile veut se placer comme un exemple dans l'évolution du secteur, il semblerait tout de même que cela

« Le slow-fashion s'appuie sur une consommation du vêtement plus éthique. Préférer la qualité à la quantité. »

s'arrête à une simple démarche de changement d'image.

En effet, on constate que les composants issus du recyclage et/ou écologiques restent minoritaires dans les collections et la production est toujours majoritairement localisée dans des pays sous développés ou en voix de développement. De plus les bons d'achat si gracieusement proposés sont en fait valables à partir de 30 euros d'achat et surtout sont non-cumulables.
Malgré son initiative louable, H&M, avec ses 52 mini-collections par an, demeure dans une logique lucrative et de Fast Fashion.

L'idée d'une mode éthique n'est pas nouvelle : déjà au début des années 2000, Isabelle Quéhé, fondatrice de l'association Universal Love, organisait des marchés multi-ethniques et nomades à travers Paris. En 2004, elle lance le Fashion Ethical Show, qui sera repris en 2013 par des organisateurs à Berlin.

L'année 2013 reste alors à marquer d'une croix blanche dans l'évolution de l'industrie de la mode. En février 2013, la parution de l'enquête de la journaliste Elizabeth L. Cline intitulée Overdressed : the Shocking High Cost of Cheap Fashion, dénonce les dérives du « fast fashion » que ce soit humainement ou écologiquement parlant.

Et puis après les mots l'exemple concret : le 24 avril 2013, à Dhaka au Bangladesh, l'insalubre usine de Rana Plaza s'effondre sur ses employés, causant un lourd bilan humain.
Si ce terrible accident a éveillé certaines consciences, Cline parlait déjà de l'alternative du Slow Fashion dans son enquête.

Le « Slow Fashion » est un terme inventé en 2007 par le docteur Kate Fletcher du London College of Fashion. Dans son étude, Sustainable Fashion and Textiles : Design Journeys (2008), Fletcher explique que ce mouvement s'inscrit dans la Slow Culture, prônant la prise de conscience et de responsabilités de chacun dans notre consommation.

Il s'appuie sur la création d'une consommation du vêtement plus éthique. Les consommateurs se renseigneraient sur la provenance de leurs vêtements, les conditions dans lesquelles ces derniers sont produits, et leur composition, comment les entretenir à long terme et les recycler, etc. Le Slow Fashion serait aussi un facteur d'une expression personnelle par le vêtement plus forte, en permettant une production diversifiée de part ses tissus. Préférer la qualité à la quantité est le mot d'ordre.

Divers structures et événements se sont créés en s'inspirant de ce mouvement et en réponse aux évènements de Rana Plaza : il y a eu notamment la création du Fashion Revolution Day par la créatrice Carry Somers, qui a lieu chaque année au mois d'avril. Cette journée a pour but de porter ses vêtements retournés de façon à voir l'étiquette et donc la composition de ces derniers. Il faut ensuite faire un selfie que l'on partage sur les réseaux sociaux.

Cependant le docteur Fletcher insiste: le « Slow Fashion » est certes une solution, mais ne pourra pas tout régler, le Fast Fashion ayant encore une place trop importante pour les créateurs. Il ne peut que réduire que les impacts négatifs sur l'environnement. ■ **Alison Roi**

MUSEOMIX

À défaut de vous parler d'un évènement déjà passé ou d'une exposition en cours, aujourd'hui nous allons vous présenter un concept. Un concept, ou plutôt une communauté disséminée entre cinq pays et onze musées : Berne, Gand, Guéret, Mexico, Montréal, Morlanwelz, Nice, Paris, Québec, Rennes et Roubaix. Voici le nom des villes où vous pourrez participer à l'expérience Museomix entre le 6 et le 15 novembre prochain.

Museomix, qu'est-ce que c'est ?

Museomix, c'est une communauté de passionnés d'art et de technologies qui ne cesse de s'étendre d'une année à l'autre. De cet amour pour la culture et l'innovation est née une idée, celle d'ouvrir les musées au public d'une autre manière, afin que tout le monde s'y retrouve. C'est aussi l'envie de rappeler que la culture peut tous nous toucher, nous parler et nous intéresser, et pour ce faire Museomix nous permet de questionner l'art et la façon à laquelle on y a accès. De manière plus ludique, peut-être.

Créé à Lyon en 2011, le projet a pour mission de faire bouger nos perceptions et de nous réintéresser à certains espaces parfois délaissés par de jeunes générations. Pour cela, des professionnels de divers horizons sont invités à repenser les musées participants, et à en faire un «laboratoire1» alliant les nouvelles technologies à l'art. À l'heure du numérique, il est vrai que l'on peut se demander quel lien peut se tisser entre l'art « conventionnel », disons, celui que l'on va observer de manière physique, et la plateforme numérique, entre autres. Que peut-on créer ? Comment l'approche muséale peut-elle évoluer et devenir plus attirante ? Comment peut-on découvrir des œuvres d'une autre manière ? Comment peut-on redécouvrir une collection déjà connue ?

Museomix tente d'apporter des bouts de réponse à ces interrogations, en s'appropriant des « terrains de jeux », comme ils les appellent. Au sein de ces terrains, diverses manières d'aborder l'art seront proposées. Effectivement, du 6 au 8 novembre, des équipes seront constituées afin de concevoir des prototypes lors d'un «marathon technoculturel»1. Ceux-ci seront tout d'abord présentés au public le 8, puis exposés entre le 10 et le 15 novembre. Ainsi l'évènement se fait en deux étapes. Une phase durant laquelle les professionnels seront concernés (ce sera en effet à eux d'innover), puis une autre, durant laquelle le public pourra venir observer et expérimenter ce qui est ressorti du processus de création.

La force du projet est cette idée communautaire et de réseau. Ainsi, d'un pays à l'autre, des équipes auront pour but de partager ce qui se passe en temps réel avec toutes les autres communautés, histoire de vivre l'aventure tous ensemble en faisant fi des frontières. Car oui, l'art ne connaît pas de limites et subsiste même dans les endroits où il est le moins désiré. Il peut apparaître partout et en tout temps.

« People make museums », le cas du MAC à Montréal

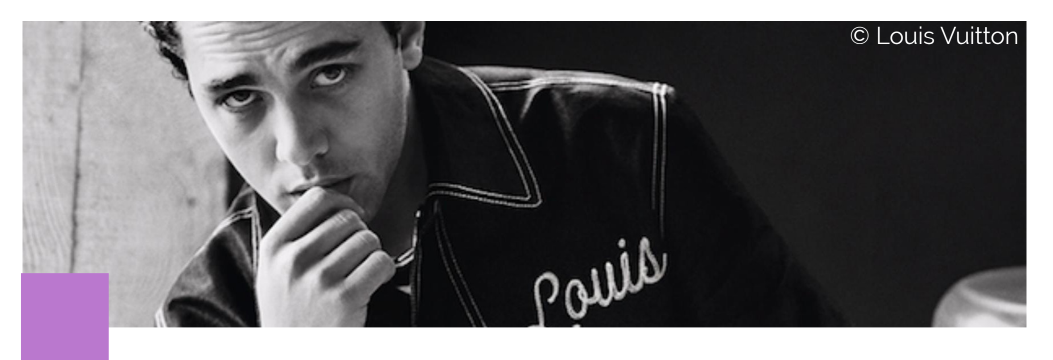
En cette année 2015, c'est le Musée d'Art Contemporain qui fera office de terrain privilégié aux essais développés par les museomixeurs montréalais, le premier musée d'art contemporain à participer au projet. Le MAC, par de multiples initiatives, cherche déjà à ouvrir ses portes à des visiteurs de différents milieux. Leurs nocturnes nous donnent déjà à voir l'art avec un autre œil, dans une autre ambiance.
Avec Museomix, ils voient plus loin. Dépasser les restrictions spatiales (les murs du musée) avec la technologie semble les séduire et va nous ravir dans les prochains jours. Les thèmes traités concerneront : « Les technologies au coeur de la médiation, l'art contemporain et le droit d'auteur [ainsi que] le MAC enclavé dans la place des festivals, un Musée ouvert à tous »1.
Le MAC sera quant à lui ouvert au public à partir du dimanche 8 novembre le temps d'une semaine et des visites guidées seront proposées tout au long du marathon.

Il n'y a plus qu'à patienter et à attendre le mois de novembre pour voir ce qui ressortira des enjeux soulevés cette année et pour observer nos musées évoluer avec leur temps. Maze sera présent lors de l'évènement et nous espérons bien vous y croiser ! **Louison Larbodie**

1. Les informations entre guillemets proviennent des informations délivrées sur le site internet de museomix ou dans leurs dossiers de presse

L'art de faire une bonne campagne

Il a 26 ans, il est québécois, compte déjà cinq films à son actif en tant que réalisateur et son sixième sortira en 2016. Il peut maintenant se vanter d'avoir ajouter une corde de plus à son arc, celle d'égérie. Il est en effet le nouveau visage de la ligne de maroquinerie Ombré de la maison Vuitton. Mais qui est-ce ? Xavier Dolan, bien sûr.



© Louis Vuitton

Les premières images de la campagne annoncée en juin sont sorties le 3 septembre et seront dans les magazines en octobre. A propos de la campagne réalisée par Alasdair McLellan, le jeune réalisateur livre : « Devenir l'égérie d'une grande marque est pour moi un rêve de luxe que j'avais enfant, au même titre que certains rêvent de devenir astronaute. [...] Être aujourd'hui le visage de Louis Vuitton relève pratiquement d'un clin d'œil du karma, pour moi. Comme quoi on rêve à l'envers, voulant la récompense avant le travail, et puis on travaille, on vit sa vie, et parfois ces rêves d'enfants nous rattrapent. Il s'agit d'un privilège, évidemment, et j'en suis infiniment reconnaissant. »

On peut le dire, Xavier Dolan a rejoint le cercle très sélect des « égéries ». La famille Vuitton compte déjà parmi ses membres Michelle Williams, Catherine Deneuve, Angelina Jolie, Jennifer Connelly, Matthias Schoenaerts, Sean Connery... Leur point commun à tous ? Ils sont acteurs. Même s'ils sont triés sur le volet, aucun d'eux n'est là par hasard. Leur notoriété, et leurs visages déjà connus du grand public par d'autres biais, ne peuvent qu'être bénéfiques à Louis Vuitton. Xavier Dolan, le petit génie du cinéma québécois, est un choix pointu mais judicieux car c'est un artiste au travail reconnu et très apprécié.

Mais la maison Vuitton n'est pas la seule à trouver ses égéries chez les acteurs. La quasi totalité des marques de Haute Couture le font. La plupart ne se limitent d'ailleurs pas aux acteurs... Ainsi, Rihanna est la dernière petite recrue de la maison Dior. La chanteuse au style quelque peu trash a récemment filmé, à Versailles, la prochaine campagne de la prestigieuse maison. Quant à Olivier Rousteing, le directeur artistique de Balmain, il invite régulièrement le clan Kardashian ainsi que Kanye West ou Gigi Hadid dans ses campagnes. Chaque marque fait son choix comme bon lui semble.

Malgré les apparences, le choix des égéries est un calcul bien maitrisé. Il est clair que les 38 millions de followers instagram de Kendall Jenner, la petite dernière du clan Kardashian, sont un atout pour la diffusion des campagnes Balmain, tout comme la popularité de Jennifer Lawrence et de Marion Cotillard pour celles de la maison Dior.

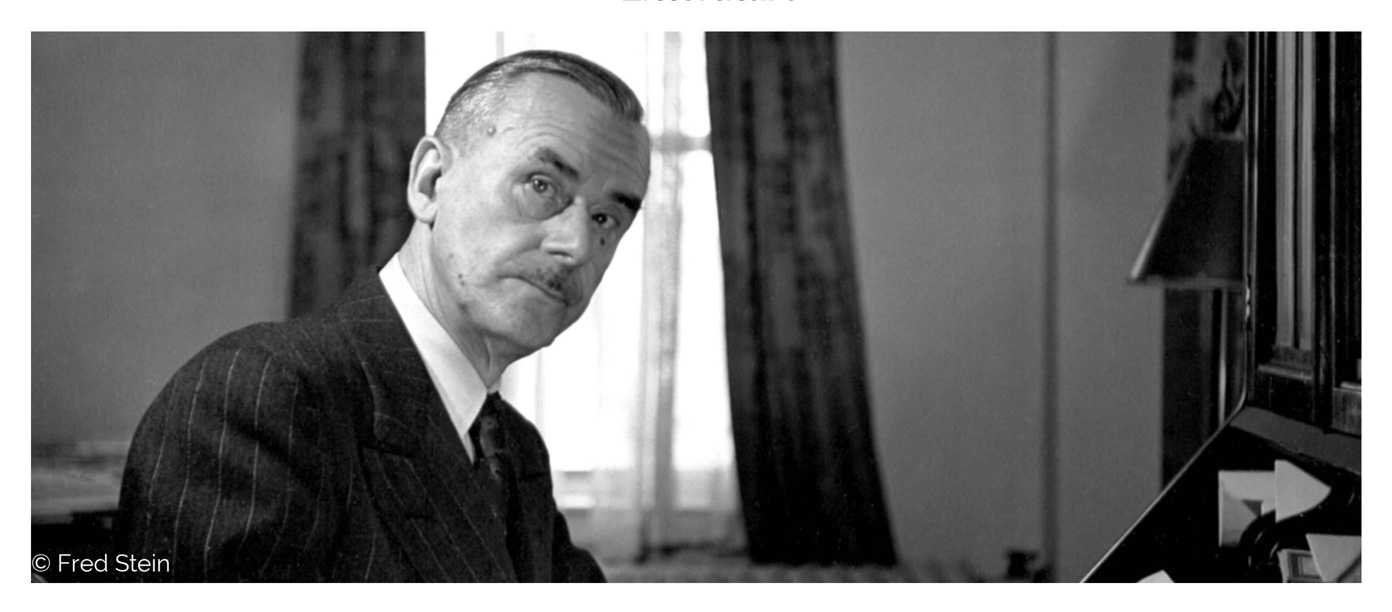
Ne reste plus qu'à bien vouloir croire que toutes ces célébrités prêtent leur image pour les mêmes belles raisons que Xavier Dolan, c'est-à-dire pour l'amour de la mode. **Marie Puzenat**

A l'heure où le Romantisme commence à s'essouffler à la fin du XIXème, un jeune auteur publie en 1901 son premier roman dépeignant la société de son temps, sans savoir encore que celui-ci serait voué à devenir l'une des pierres angulaires de la littérature allemande. Ce roman s'intitule Les Buddenbrook et invite le lecteur à assister à la splendeur puis au déclin d'une famille bourgeoise.

L'agonie des Buddenbrook au rythme de la Décadence

C'est en 1897 que l'éditeur Verlag commande au jeune Thomas Mann une conséquente œuvre en prose, soit le roman intitulé Les Buddenbrook, portant fièrement, à l'heure de sa parution quatre ans plus tard, le sous-titre Le Déclin d'une famille. Mêlant inspirations littéraires et philosophiques de la fin du XIXème, la trame de ce roman à la construction minutieuse repose sur une observation critique de la société bourgeoise allemande, observation pouvant s'apparenter à la même époque à l'effort français amorcé par un auteur tel qu'Emile Zola, chef de file du mouvement naturaliste, s'évertuant à dépeindre les vies simples de cette masse jusqu'ici passablement ignorée, le peuple. Dans le cas de Thomas Mann, le regard ne se porte pas vers les basses classes sociales mais bien vers le firmament de la société hanséatique, qui s'avance, glorieux, dans cette seconde moitié de siècle sans apercevoir encore le gouffre où ses pas manqueront fatalement de le mener. Les représentants de ce firmament déclinant sont les membres de la famille Buddenbrook, qui, ayant fait fortune grâce à leur maison de commerce, accueillent inconsciemment le lecteur dans leur nouvelle demeure située à Lübeck. Dès lors, l'ironie du sort commence à se dessiner, puisque l'acquisition de cette maison appartenant à une autre famille de négociants n'a pu aboutir sans le déclin de cette dernière, comme en soupire le consul Buddenbrook à l'heure de la pendaison de crémaillère : « Triste ! La décadence de cette firme depuis les vingt dernières années ! »1. Le silence suivant cette déclaration ne saurait éloigner le mauvais sort pesant sur la joyeuse compagnie, qui, pendant les quatre décennies suivantes relatées par le narrateur, va faire l'amère expérience du fléau de son siècle, celui de la décadence.

Afin d'entendre pleinement la pensée décadentiste, les piliers porteurs du roman de Thomas Mann doivent être dévoilés. Le plus


© Fred Stein

solidement fiché en cette terre instable porte le nom de « dégénérescence » et trouve son origine dans les réflexions de scientifiques tels que Magnus Huss ou bien Bénédict Augustin Morel, qui au XIXème se sont penchés sur le phénomène des tares héréditaires (alcoolisme ou maladies mentales...) transmissibles et s'aggravant au fil des générations pour mener leurs proies jusqu'à la déchéance totale. L'un des élèves de Bénédict Morel, Max Nordau, littéralement fasciné par ces travaux, témoigne dans son pamphlet personnel intitulé sobrement La Dégénérescence (1892), de ses propres recherches sur le sujet, cette fois-ci non plus orientées comme ses prédécesseurs vers une étude anthropologique, mais bien vers les domaines de l'art et de la littérature où le règne des maudits et des cruels soulevait alors l'enthousiasme populaire. L'expression de cette inclination étant selon lui due à l'idée de fin de siècle parcourant alors les masses et annonçant un ordre nouveau, celui du XXème qui s'annonce timidement dans les Buddenbrook. Ainsi trouve t-on cette réflexion particulièrement juste de Nordau s'exprimant sur ce sujet : « De nos jours s'éveille dans les esprits d'élite la sombre inquiétude d'un Crépuscule des Peuples dans lequel tous les soleils et toutes les étoiles s'éteignent peu à peu, et où, au milieu de la nature mourante, les hommes périssent avec toutes leurs institutions et leurs créations. »2. Ces mots ont trouvé en le jeune Thomas Mann d'alors une résonance toute particulière, puisque cette agonie fut celle de sa propre famille bourgeoise, après que le père Thomas Johann Heinrich Mann mourut précocement à 51 ans, laissant derrière lui une femme et cinq enfants, dont aucun ne voulut reprendre l'affaire familiale de commerce qui avait fait leur renommée, lui préférant chacun le monde des arts et du théâtre.

Cette préférence pour le monde des arts, formellement décriée dans les Buddenbrook, se retrouve néanmoins en le personnage de Christian, ce fils noceur, maladif et profondément inadapté à la vie, qui, tout à son développement intérieur, n'en finit plus de dilapider le patrimoine familial, attirant toujours plus de déshonneur sur son nom. Et que dire du dernier enfant mâle de la lignée, le petit Hanno ? Lui non plus n'a que faire de l'entreprise déclinante de son père, Thomas le laborieux, le conservateur des traditions, qui fini par être broyé par celles-ci, laissant inexorablement s'écrouler la firme de feu Johann Buddenbrook.

Ici se dessine le second pilier fondateur du roman de Mann, soit l'influence de Schopenhauer. Dans Die Welt als Wille und Vorstellung, soit Le Monde comme Volonté et comme Représentation (1819), le penseur allemand développe l'idée que le monde n'est que pure Volonté et qu'il n'est perceptible par chaque individu que sous le jour de la Représentation. Chacun étant « enfermé » dans sa propre représentation du monde, seul l'art pourrait amener l'individu à se transcender, élargissant le champs de sa volonté individuelle à celle cosmique, afin de jouir de la Volonté

« Seul l'art pourrait amener l'individu à se transcender, élargissant le champs de sa volonté individuelle à celle cosmique, afin de jouir de la Volonté inhérente à tout vivant. »

inhérente à tout vivant. Or dans le roman, l'art devient l'ennemi de la volonté personnelle, pour ne pas dire égoïste, de Thomas Buddenbrook qui observe son fils Hanno transcendé par la musique romantique dès lors qu'il touche le clavier d'un piano dans cet exercice enchanteur qu'est l'improvisation, soit l'expression même de la passion artistique. Ce langage - étant d'ailleurs le seul qu'utilisera jamais véritablement Hanno - restera hélas hermétique à Thomas, qui pourtant, au bord du gouffre, goûtera brièvement à la révélation artistique avant de la rejeter violemment pour mieux s'enfoncer dans la dépression.

Ce refus de la lumière et de la transcendance rejoint la notion Nietzschéenne de la décadence, notion empruntée à la définition historico-littéraire de Paul Bourget qui voyait là la décomposition du style et la désorganisation de l'organisme individuel et social, et qui, à la lumière de Nietzsche, s'enrichit avec l'ajout de l'incapacité de l'être à maîtriser ses instincts sans faire de la raison un tyran. Ainsi dans Ecce Homo (1888), Nietzsche déclare que « le décadent en soi choisit toujours des remèdes qui lui font du tort »3. Refusant l'émotion pour la raison - ou bien ici devrait-on parler de dé-raison, l'esthétique décadente est à son comble dans le roman avec la couleur macabre dont se nimbe toutes les tentatives des Buddenbrook. Souffrant de même de ce joug de la raison, les femmes du roman, particulièrement Tony et Erika, voient leurs destins respectifs gâchés et se retrouvent seules survivantes d'une lignée vouée à l'extinction, puisqu'Hanno, le musicien à la santé fragile, marque le dernier maillon de la chaîne Buddenbrook et la brise en mourant subitement, laissant ces deux âmes, autrefois ironiques face aux cieux, devant l'interrogation même de leur existence. Tout à fait abandonnées des leurs et possiblement de Dieu, l'ironie frappe ainsi une fois nouvelle cette famille dont la devise était « Dieu y pourvoira ».

Ouvrage de près de 900 pages couvrant plus de quarante ans d'une histoire familiale, ce roman articulé en 11 parties de courts chapitres sonde l'intériorité de ses personnages avec maestria, émaillant sa narration de références à la fois littéraires, philosophiques et musicales, dressant par là les principales mutations de son temps qui auront donné à la littérature sa veine d'œuvre de fin de siècle, à la fois axée sur la désespérance mais aussi vers l'avènement d'un siècle nouveau porteur d'idéologies neuves ; n'oublions pas qu'outre-Rhin, la Révolution de 1848 sévissait alors. Entrée magistrale dans le monde des lettres, Thomas Mann signe avec ce roman une belle revanche sur son parcours scolaire qui l'aura vu redoubler deux fois sans pour autant compromettre sa brillante carrière d'écrivain qui se confirmera notamment avec son roman La Montagne Magique (1924), dont l'idée transparait déjà brièvement dans Les Buddenbrook. **Marine Roux**

Thomas Mann, Les Buddenbrook, le livre de poche n°3192, 1932, p. 28
Max Nordau, Dégénérescence Tome.1, éd. F.Alcan Paris, 1894, p.5
Friedrich Nietzsche, Ecce Homo, publication posthume 1908, https://fr.wikisource.org/wiki/Ecce_Homo

Fou d'amour

Quand un récit dramatique prend la forme d'une comédie

Inspiré d'un fait réel datant de 1956, Fou d'amour de Philippe Ramos retrace l'histoire du curé d'Uruffe, incarné par Melvil Poupaud. Ici, nous sommes en 1959. Accusé d'un double meurtre, un homme vient de se faire guillotiner. La tête coupée, regard face caméra, le curé qui aimait tant les femmes nous conte son histoire : tout allait si bien...

«Je fus certes un rien coupable, mais avant tout une victime». Ainsi sont les mots du récit post-mortem que nous pouvons entendre au début de Fou d'amour. Cette voix off, agréable par ailleurs, est omniprésente dans le film. Une idée très intéressante, amusante, mêlant suspense et humour, et qui pour le coup deviendra troublante à la fin du récit. Car oui, si vous ne connaissiez pas les faits, vous sortirez de la salle tout retourné. Mais parlons un peu du récit... Notre jeune et beau curé, assoiffé de liberté et de femmes, est muté dans le petit village d'Albon : l'occasion pour lui de se faire peau neuve. Car non, il n'était pas sans antécédents. Multipliant les conquêtes et l'instauration de diverses activités, c'est dans son club de théâtre qu'il rencontrera la belle Rose, une mineure aveugle magnifiquement interprétée par Diane Rouxel (The Smell of Us, La tête haute). Vous devinez la suite...

On a donc un film divisé en deux parties -la première étant très drôle et la deuxième particulièrement tragique- formant un récit atypique, complexe, mêlant à la fois religion, joie de vivre, obsession, folie et déraison. On observe un «dégradé d'atmosphère et de sentiments jusqu'à un noir intense» comme le dit si bien Ramos et il est très troublant de vouloir nous faire éprouver de l'empathie pour ce curé. La narration par Melvil Poupaud a été un choix très justicieux de la part du réalisateur. C'est une façon très originale de raconter une telle histoire, donnant d'ailleurs aux spectateurs, une distanciation tardive.

On sent que Philippe Ramos a eu le soucis du détail tant ses plans sont parfaits, ne laissant pas de place au désordre. On y découvre notamment une magnifique nature. La mise en scène est excellente et le jeu d'acteur encore plus. Il est d'ailleurs très agréable de revoir la talentueuse Dominique Blanc au cinéma, dans le rôle d'une des amantes du curé. Quant aux dialogues, subtils et qui prennent une place considérable dans le film, ils sont fabuleux.

On peut dire que Fou d'amour est un film réussi, intéressant sur beaucoup de sujets (et particulièrement la religion) mais quelques peu déconcertant. **Noa Coupey**

Alexis HK et Brassens

Une grande histoire d'amour

Maze a rencontré Alexis HK, le compagnon musical de Thomas Fersen et bien d'autres, alors qu'il venait juste de présenter son nouveau spectacle, Georges et moi en hommage à Brassens aux Francofolies de La Rochelle.



© erwan nicolas

Vous avez déjà plusieurs albums à votre actif, quel est celui qui vous a le plus marqué, que vous avez préféré peut-être ?

Moi mes albums artistiquement je ne les juge pas, parce que l'on est toujours très critique sur ce qu'on a pu faire, on se dit qu'on aurait pu faire autrement… Mais ce qui est bien avec les disques c'est qu'ils gravent les époques de votre vie, à partir d'un moment où vous en faites un, ça vous rappelle une période, plus ou moins bonne d'ailleurs. Il y en a qui ont été très très durs à faire, le deuxième notamment, on m'a invité à le faire vite stratégiquement pour qu'il sorte très vite, j'ai fait un truc dans une sorte de pression, alors que le troisième j'ai pris tout mon temps, je me suis régalé. En tous cas ça marque des époques de vie.

Comment vous est venue l'idée de réaliser un spectacle sur Georges Brassens ?

Georges Brassens a toujours fait partie de ma vie, déjà parce qu'on l'écoutait beaucoup à la maison, comme Barbara, Ferrer, Brel, tous ces grands chanteurs… Mais Brassens a ce truc en plus de toujours revenir dans ma vie, d'être toujours évoqué au moins une fois par jour, même quand je l'écoute pas ou que je pense à autre chose il vient me dire bonjour, je ne sais pas pourquoi… Quand je m'en suis rendu compte je me suis dit que ça peut être marrant de faire quelque chose sur lui où ce serait moi qui lui parlerait dans un espèce de dialogue imaginaire. C'est un artiste qui compte énormément dans mon parcours donc ce spectacle ça me permet de regarder mon fantôme en face, d'essayer de

m'en détacher. C'est un chanteur très important pour moi, tout simplement.

Vous aviez besoin de vous en détacher ?
Oui parce que c'est quelqu'un de tellement récurrent... Mais c'est aussi être dans le détachement avec lui, on a toujours un maître dans sa discipline, on ne se lance pas dans une discipline sans maître, sans personne qui n'ouvre la voie ou qui influence. Lui c'est le cas, on comprend vite quand on écoute ce que je fais que j'aime ce chanteur. C'est intéressant de prendre les devants, d'y aller un peu frontalement. C'est une démarche qui a beaucoup de sens pour moi. J'avais aussi envie de partager mon intimité avec Brassens car tous ceux qui aiment Brassens ont tous une intimité avec lui, avec une chanson qui leur rappelle leur vie, leurs grands parents... Il s'avère que ce que j'aime le plus chez lui c'est son humour, j'essaie de faire quelque chose où on rit et comme il s'avère que les gens rient beaucoup... Je fais très sérieux comme ça mais je tuerais ma famille pour un bon mot (rires).

Comment s'est passée votre collaboration avec François Morel pour ce spectacle ?
La collaboration s'est extrêmement bien passée. C'est moi qui l'ai contacté parce que j'ai pensé que c'était la bonne personne pour regarder et agrémenter ce spectacle. On a fait une première résidence à Niort où on a pris nos repères l'un avec l'autre parce que on ne se connaissait pas beaucoup. Donc on partage et la magie se crée, on comprend l'un et l'autre ce qu'on voudrait, ce qu'on voudrait pas. Il y a une relation qui se créé avec un monsieur qui est à la fois simple et extraordinaire. Ça s'est très très bien passé.

Une scène ou concert qui vous a marqué en particulier ?
Il y en a beaucoup qui m'ont marqué parce j'ai dû faire à peu près 300 concerts ces cinq dernières années, j'ai traversé pas mal la France et d'autres pays. J'ai un souvenir assez ému d'une tournée au Québec. C'était toute une tournée au Québec où j'étais en solo guitare voix avec mon régisseur, on arpentait le Québec en voiture, devant des grands paysages et a joué dans des petits endroits très confinés, j'avais le sentiment d'être accompli par ce voyage, d'être arrivé quelque part, là où je devais être. C'est jamais un concert en particulier... Enfin hier aux Francos ça m'a marqué, c'était particulier parce que on présentait un nouveau spectacle et l'accueil était très chaleureux donc ça m'a marqué. Après ce sont plus des souvenirs...

La vie de tournée vous plaît ?
J'aime la liberté en général, j'aime bien quand ça change tout le temps, quand ça bouge et que ça ne s'installe pas dans quelque chose de trop quotidien... Ma vie me correspond parfaitement, je dors assez rarement dans le même lit, ça me plaît bien comme ça !

Quels sont vos prochains projets ?
Pour l'instant, j'ai un an de tournée avec ce spectacle donc ça va me laisser le temps d'écrire de nouvelles chansons, je ferai un nouveau disque mais j'ai envie de prendre le temps de le faire, je ne peux pas accumuler trop de projets, sinon je les fait à moitié. Je ne peux pas être sur la route et faire d'autres trucs en même temps, enfin c'est compliqué. Déjà je me lance dans une aventure qui s'annonce très palpitante et ça va me laisser du temps pour écrire...

Qu'est ce qu'on peut vous souhaiter pour la suite ?
Rien du tout, j'ai tout ce qu'il me faut. J'ai une femme magnifique, un enfant magnifique, des endroits pour vivre, une famille extraordinaire, un métier que j'adore, que je pratique depuis longtemps et qui ne m'a pas encore tourné le dos... Il faut que ce soit comme ça pendant longtemps.■**Julia Coutant**

Quelle place pour le luxe dans le street art ?

Qui s'y frotte s'y pique... Tel est l'adage qui met en garde les personnes ou la grande distribution qui souhaiteraient se lancer dans un domaine qui n'est pas vraiment le leur.



Après 14 ans de collaboration avec Jean-Paul Goude et pour fêter leur 120 ans d'existence, les Galeries Lafayette du boulevard Haussmann ont décidé de se faire une nouvelle beauté en investissant les rues de la capitale. En effet depuis quelque temps, des bulles de bandes dessinées envahissent les murs de Paris, avec des slogans mentionnant le « nouveau chic ». Les Galeries Lafayette ont en effet décidé de miser sur un gros coup de communication, en changeant de logo, de méthode publicitaire et d'identité visuelle. Une tentative de se rajeunir qui ne plaît pas forcément à tout le monde.

Cette nouvelle campagne a nécessité pas moins de 18 mois de réflexion et de production. Le but : moderniser la marque et lui redonner du sens, surprendre ses clients à chacune de leurs visites. Mais la méthode de street marketing, principalement opérée dans les 7e, 17e, et 9e arrondissements où les affiches ont massivement été arrachées, est loin de faire l'unanimité chez les parisiens...

L'association Paysages de France, qui lutte contre la pollution visuelle des villes, juge cette « pratique scandaleuse et illégale ». Pour elle, « il est incompréhensible qu'une entreprise comme les Galeries Lafayette, qui fait partie du patrimoine se lance dans une campagne qui ternisse son image », affirme Pierre-Jean Delahousse, le président de l'association. Une erreur qui va sans doute leur coûter 7.500 euros...

Le luxe n'a peut-être pas encore sa place dans le street art, mais comment peut-il la gagner si tous les écolos de la ville se mettent en travers de son chemin ? Une initiative intéressante, qui a fait participer de nombreuses personnes influentes à cette nouvelle campagne, et qui a « marqué les esprits. » ■ **Emma Bonneaud**

L'homme irrationnel
Le nouveau film brillant de Woody Allen

Woody Allen est un monstre sacré du cinéma américain. Auteur de 46 long-métrages depuis 1966 -soit près d'un par an- parmi lesquels beaucoup de bons films (Hannah et ses sœurs en 1986, Coup de feux sur Broadway en 1994 ou encore Scoop en 2006), pas mal de très bons films (Annie Hall en 1977, Alice en 1990 ou Whatever Works en 2009) et quelques chefs d'œuvres, comme Manhattan (1979) ou Match Point (2005), cet intellectuel new-yorkais parvient à chaque fois à créer quelque chose de nouveau, malgré un style presque toujours identique. Devenu maître dans l'art d'écrire des scénarios millimétrés et des dialogues jouissifs, il sait alterner entre la pure comédie (Tout le monde dit I love you en 1995) et le drame plus sérieux (Une autre femme en 1988), toujours autour du même thème : l'amour. L'amour, mais aussi la passion, le sexe (sans jamais le montrer d'ailleurs, comme l'indique bien le titre de son film de 1972) et de nombreux autres sujets, variant au grès de ses obsessions du moment... On y retrouve également souvent le même type de personnages, notamment l'intellectuel cynique et névrosé (régulièrement joué par lui-même d'ailleurs) et une muse (parmi les plus célèbres : Diane Keaton, Mia Farrow, Scarlett Johansson...). Pourtant, Woody Allen se renouvelle sans cesse, aucun de ses films n'est une pâle copie d'un autre.


© Mars Distribution

L'Homme irrationnel, son 47e long-métrage, ne déroge pas à la règle. Générique en blanc sur fond noir, avec la mention «in alphabetic order» et du jazz pour accompagner le tout. Pas de doute, on est bien devant le cru 2015 de Woody Allen ! Le film s'ouvre sur Joaquin Phoenix, pas au mieux de sa forme mais tout de même charmant, au volant d'une belle voiture, avec un thème jazzy enivrant. Très vite, il nous rappellera le personnage allenien typique, de par son cynisme et sa vision pessimiste de la vie. Pourtant, l'acteur de Her (2014) réussit à se forger sa propre identité, plus sombre, plus déchirée, s'éloignant ainsi d'un énième autoportrait de Woody. La nouvelle muse du cinéaste, Emma Stone, déjà resplendissante sous sa direction dans Magic in the Moonlight (2014), est ici éblouissante, de par son charme comme de part son talent ! Elle habite totalement son personnage de jeune étudiante romantique perdue face au jeu de l'amour.

L'amour donc, thème inhérent au cinéma de Woody Allen, parait s'effacer un peu ici, pour laisser place à ce qui semble être une dissertation ouverte de philosophie, autour de différents sujets, notamment le hasard et la morale, qui occupent tout deux une place centrale dans le récit. Et la force de L'Homme Irrationnel réside en cette remarquable intelligence dont fait preuve le réalisateur new-yorkais pour fouiller ces sujets de fond en comble et en tirer le maximum. Et cela sans vraiment y apporter de réponse car, à la fin du film, on ne sait pas plus qu'au début si l'acte d'Abe Lucas était moral ou non, tout comme le comportement de Jill, vis à vis de lui et de son petit ami. Allen nous laisse interpréter cela comme bon nous semble, tout en nous interrogeant également sur le sens de la vie, et sur la place du hasard dans celle-ci. Enfin, nous n'échappons évidemment pas aux éternelles questions sur le sentiment amoureux, ainsi qu'à ce qui fait naître en tout être humain une passion (même si l'une des réponses apportées dans ce film est plutôt inattendue et surprenante...).

Woody Allen a toujours été un cinéaste du texte, un maître de l'écriture. Le scénario est précis, les dialogues sont nombreux... Et la mise en scène est souvent très simple (bien que toujours diablement efficace). C'est pourquoi il est assez surprenant -et agréable- de constater que L'homme irrationnel profite d'une esthétique plus léchée, plus travaillée qu'à l'accoutumée. Ici, Allen ose les jolis cadres, et laisse même parfois parler les images. Ce doit d'ailleurs être l'un de ses films avec le plus de plans sans texte (dialogue ou voix off). D'ailleurs, la musique joue aussi un rôle très important ici, avec un thème unique toujours utilisé à bon escient. En terme de réalisation, le film est donc une franche réussite !

Ainsi, 2015 est un grand cru pour Woody Allen, L'homme irrationnel étant probablement son meilleur film de la décennie en cours et peut-être même l'un de ses meilleurs tout court... **Melaine Meunier**



NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
BOÎTE AUX LETTRES NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW COURRIER@MAZE.FR NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW INSULTES, COMPLIMENTS, QUESTIONS, RÉACTIONS NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU CHANSONS, VIDÉOS, TEXTE … NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW CARTES POSTALES, PHOTOS
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW L'ÉQUIPE VOUS RÉPOND DANS MAZE ! NOUVEAU NEW NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW